

# SUR LES TITRES DES PSAUMES

## PREMIERE PARTIE

### Préface

1. J'ai accédé avec un grand empressement à ton injonction, homme de Dieu, qui gratine mon zèle aussi bien que le tien, et je me suis consacré aux titres des psaumes. Tu nous as, en effet, enjoint de rechercher le sens qu'on y observe, pour que tous voient clairement en quoi ces titres peuvent nous conduire à la vertu. J'ai donc fréquenté tout le livre des psaumes avec la plus grande attention et j'ai cru nécessaire de ne pas commencer par l'examen des titres, mais de placer en tête, à propos de tous les psaumes à la fois, une introduction à la compréhension des notions selon les règles de l'art. Elle nous permettra d'éclaircir aussi, à partir de la progression logique, la question des titres. Il faut donc d'abord comprendre le but de cet écrit, ce qu'il vise; ensuite prendre une vue d'ensemble de l'organisation progressive des notions par rapport à l'objet proposé. Celle-ci est suggérée à la fois par l'ordre des psaumes, bien disposé pour la connaissance du but, et par les sections de tout le livre, définies par des délimitations propres, puisque toute la prophétie contenue dans les psaumes a été divisée en cinq parties. Une fois que nous aurons acquis, sans nous étendre outre mesure, une compréhension préalable de ces

matières, nous discernons mieux le profit que nous pouvons retirer des titres, puisqu'il sera rendu manifeste par la compréhension de ce que nous aurons préalablement examiné. C'est donc par là qu'il faut commencer l'étude.

### CHAPITRE 1

2. La fin de la vie vertueuse est la béatitude. Car tout ce que l'on accomplit avec zèle se rapporte toujours à un objet. De même que la médecine vise la santé, que le but de l'agriculture est de permettre de vivre, ainsi également l'acquisition de la vertu a pour fin de rendre bienheureux celui qui vit conformément à elle : c'est là le résumé et le sommet de tout ce qui est conçu en rapport avec le bien. Donc ce que véritablement et au sens propre l'on considère et l'on conçoit dans cette notion sublime, on pourrait appeler ainsi, à juste titre, la nature divine. C'est ainsi, en effet, que le grand Paul nomme Dieu quand il



place avant tous les noms propres à définir Dieu le terme de bienheureux dans une de ses lettres où il écrit ces mots : «Le bienheureux et unique souverain, le roi des rois et le Seigneur des Seigneurs, le seul qui possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul d'entre les hommes n'a vu ni ne peut voir, à qui appartiennent honneur et puissance à jamais.» Toutes ces notions sublimes relatives au divin pourraient, à mon avis, constituer une définition de la béatitude. Si, en effet, on demandait à quelqu'un ce qu'est l'état bienheureux, il ne manquerait pas à la piété s'il répondait en suivant la parole de Paul et en disant qu'est appelée bienheureuse, au sens propre et premier, la nature qui est au-delà du tout; mais chez l'homme, l'état bienheureux se produit et mérite ce nom proportionnellement, par participation à celui qui est véritablement; or cet état, c'est la nature de l'être participé. Donc la définition de la béatitude humaine, c'est la ressemblance avec le divin. Puisque donc le bien véritable ou ce qui est au-delà du bien, celui-là seul est à la fois bienheureux et désirable par nature, lui qui procure la béatitude à tout ce qui participe à lui, la divine Ecriture du psautier a raison de suggérer, par une progression conforme aux règles de l'art et à la nature, le chemin qui nous y conduit, en proposant selon les règles de l'art, par un enseignement en apparence simple et sans apprêt et des moyens divers et variés, la méthode pour l'acquisition de l'état bienheureux. On peut donc déjà tirer même du premier hymne une certaine idée de l'objet proposé et voir comment le discours, en divisant la vertu en trois parties, ajoute pour chaque section, selon une analogie adaptée, un témoignage de l'état bienheureux. Tout d'abord, c'est le rejet du mal qu'il dit bienheureux, puisqu'il est le principe de l'inclination vers le mieux; puis c'est la méditation des réalités sublimes et plus divines car elle produit déjà en nous une disposition au mieux; enfin c'est la ressemblance avec le divin que réalisent ceux qui, grâce à ces étapes, parviennent à la perfection, en vertu de laquelle sont également dites bienheureuses les étapes précédentes. Celle-ci est suggérée par l'arbre toujours vert auquel ressemble l'existence parvenue par la vertu à la perfection.

## CHAPITRE 2

3. Pour fixer plus précisément notre attention sur l'enseignement concernant les vertus qu'indique la parole tout au long du cheminement des psaumes, il serait bon, tout d'abord, de déterminer par rapport à nous-mêmes, en présentant un discours qui suive, pour ainsi dire, les règles de l'art selon un ordre progressif, comment l'amant d'une telle existence peut être vertueux. Ainsi nous pourrions découvrir la progression logique de l'enseignement que nous aurons préalablement exposé.

Celui qui veut garder les yeux fixés sur la vertu doit donc d'abord distinguer par la raison la vie honnête de celle qui est exposée au reproche, en notant pour chacune d'elles leurs signes particuliers, de telle sorte que leur principe ne soit pas confondu en n'étant troublé par aucun des traits qui leur seraient communs. Il existe sans doute d'autres signes caractéristiques de chacun de ces modes de vie, mais ceux qui ont une portée plus générale que les autres sont, selon notre conception, les suivants : ils consistent à faire la part de la sensation et de la pensée dans la joie qu'ils procurent aux hommes, puisque la malice charme la sensation tandis que la vertu réjouit l'âme. Ensuite il serait logique, en employant louange et blâme, de détourner la pensée des auditeurs du mal et de l'appliquer au bien, puisque le blâme de la vie mauvaise suscite de la haine envers la malice, tandis que l'éloge de ce qui est bien tire le désir vers ce qui est plus louable. Puis, afin que la célébration de la vie bonne soit plus efficace et le reproche de la vie mauvaise plus vivant, il

faut rappeler la mémoire de ceux qui ont été admirés pour leur vertu et de ceux qui ont été condamnés pour leur vice. Car les exemples tirés de ces vies, quand ils sont mis en avant, créent une intense et ferme disposition dans l'âme, puisque l'espoir tire l'âme vers les honneurs qui égalent ceux des meilleurs et que le blâme pour ceux qui ont été condamnés lui apprend à fuir et à éviter de semblables occupations. En plus de tout cela, il serait nécessaire de donner un enseignement détaillé qui se rapporte à chacun de ces modes de vie : il montrera le mieux comme il détournera du mal, en guidant vers le premier l'auditeur par des règles et des conseils et en l'écartant des réalités mauvaises par des propos dissuasifs.

4. Une fois que ces genres de vie auront été ainsi correctement distingués, il reste difficile à la nature d'accepter tout ce qui est étranger au plaisir – par plaisir j'entends celui qui est l'ami du corps, car la joie de l'âme est éloignée par un grand écart de la jouissance déraisonnable et servile. Or le signe spécifique de chacun de ces genres de vie, celui qui relève de la vertu ou celui qui dépend de la malice, quand nous l'avons saisi, nous avons reconnu que, si par la malice sont flattés nos sens charnels, la vertu est une joie pour l'âme de ceux qui mènent une vie droite. Mais s'agissant de ceux qui viennent de s'initier à la vie plus sublime, à qui la sensation paraît encore un critère de ce qui est beau, leur âme n'est pas encore capable de discerner le bien, parce qu'elle n'est pas encore entraînée et habituée à une telle compréhension. Or, à l'égard de tout ce qui n'est pas connu, si beau que ce puisse être, notre désir reste sans mouvement et, s'il n'y a pas un désir qui préexiste, aucun plaisir non plus n'est possible sans objet convoité. Car le chemin qui mène au plaisir, c'est la convoitise. Il faut nécessairement imaginer quelque moyen de faire accepter en même temps à ceux qui n'ont pas encore goûté au plaisir pur et divin les leçons de la vertu : on les rendra agréables par un de ces procédés qui réjouissent les sens, comme le pratiquent aussi couramment les médecins, chaque fois qu'ils facilitent pour leurs malades la prise amère et pénible de quelque remède bienfaisant, en les agrémentant de miel.

Si nous avons achevé, avec ce qui a été dit, l'exposé dans les règles de l'art de l'introduction à la vie vertueuse – selon lequel il faut tout d'abord séparer les unes des autres les conduites opposées, puis caractériser chacune d'elles par un signe distinctif, ensuite célébrer par son discours l'une et faire fuir au moyen du blâme l'autre, fortifier la pensée face à chacune de ces conduites grâce aux exemples d'hommes remarquables, par des règles particulières montrer la voie qui conduit au bien et détourner du mal, rendre agréable ce que la vertu comporte d'austère et de viril à ceux qui sont encore des enfants, en l'adoucissant par l'un de ces procédés qui réjouissent nos sens –, le moment est venu de reconnaître comment à travers ces règles de l'art que nous avons considérées nous est délivré tout l'enseignement des psaumes qui écarte de la malice et tire vers la vertu.

### CHAPITRE 3

5. Tout d'abord, puisque nous commençons par ces derniers points l'examen, observons le dessein qui a rendu la conduite vertueuse, qui est dure et vigoureuse, l'enseignement énigmatique des mystères et le discours sur Dieu qui est ineffable et dissimulé en des doctrines difficiles, tellement aisés et agréables que les hommes parfaits dont les sens de l'âme sont déjà purifiés ne sont pas les seuls à rechercher cet enseignement : c'est également un bien propre aux gynécées, il plaît aux enfants comme un jouet, aux vieillards il sert de bâton de repos; l'homme heureux croit bénéficier du don

de cet enseignement et l'homme qu'un malheur a assombri pense que c'est pour lui qu'a été donnée une pareille grâce de l'Écriture. En outre, les hommes, qu'ils voyagent par terre ou par mer ou qu'ils s'adonnent à des travaux sédentaires, tous également sans exception, hommes et femmes, dans toutes leurs occupations, bien portants ou malades, trouvent dommageable de ne pas avoir à la bouche ce sublime enseignement. Et déjà les banquets comme les festivités nuptiales accueillent dans leurs célébrations cette philosophie comme faisant partie de leurs réjouissances, pour ne pas parler des hymnes divins chantés grâce aux psaumes dans les vigiles et de la philosophie des Eglises ardemment recherchée en eux.

6. Quel est donc le sens de ce plaisir indicible et divin, que le grand David a répandu sur ses enseignements en en rendant de la sorte le savoir facilement assimilable par la nature humaine ? Il serait sans doute facile à chacun de préciser la raison pour laquelle nous prenons plaisir à méditer ceux-ci : chanter les paroles, dira-t-on, explique le plaisir que nous prenons à les parcourir. Mais, pour ma part, même si cela est vrai, je dis qu'il ne faut pas passer sur ce point sans examen approfondi. En effet, la philosophie qui passe par le chant a une signification, semble-t-il, trop grande pour être comprise du grand nombre. Qu'est-ce à dire ? J'ai entendu un sage énoncer à propos de notre nature la théorie selon laquelle l'homme est un microcosme parce qu'il contient en lui tous les éléments de l'immense cosmos. Or la disposition ordonnée de l'univers constitue une espèce d'harmonie musicale, accordée à elle-même de façon multiforme et variée, selon un certain ordre et un certain rythme, chantant de concert avec elle-même sans être jamais distraite de cet accord parfait, bien que la différence observée entre les réalités singulières soit grande. Prenons en effet l'exemple du plectre : il s'unit avec art aux cordes et produit la mélodie par la variété des sons, de telle sorte qu'aucune mélodie, s'il arrivait que le son soit partout uniforme, ne pourrait se former. De la même façon, le mélange universel des réalités singulières observées dans le cosmos, uni à lui-même selon un certain rythme ordonné et immuable et produisant la belle harmonie des parties avec le tout, fait résonner dans l'univers cette mélodie pleinement harmonieuse. L'esprit en est l'auditeur, sans recourir au sens de l'ouïe; au contraire, il domine les sensations de la chair et il s'élève pour percevoir ainsi l'hymne céleste. De la même façon le grand David aussi, me semble-t-il, l'a perçu, quand à travers le mouvement systématique et parfaitement réglé qu'il contemplait dans les cieux, il entendit ceux-ci raconter la gloire de Dieu qui effectuait cela en eux.

7. Car, en vérité, c'est bien un hymne à la gloire inaccessible et indicible de Dieu, produit par un tel rythme, que le concert de toute la création avec elle-même, dans le mélange des contraires. La stabilité et le mouvement s'opposent en effet l'un à l'autre, mais ils sont mélangés dans la nature des êtres : on y observe un prodigieux mélange des contraires qui fait que dans le mouvement se montre le stable et dans ce qui ne se meut pas le mouvement perpétuel. Car tout ce qui est éternellement dans le ciel se meut, soit en circulant avec la sphère des fixes, soit en tournant en sens contraire avec les planètes. D'autre part, l'enchaînement dans ces mouvements est toujours fixe et demeure identique, sans jamais passer de l'état où il se trouve à un autre différent, mais est toujours le même et continue à demeurer dans le même état. Le concours, donc, du stable et du mouvant, qui reste continuellement dans une harmonie ordonnée et immuable, est une sorte d'harmonie musicale qui fait retentir l'hymne admirablement varié de la puissance qui domine l'univers. C'est en l'entendant, me semble-t-il également, que le grand David a dit dans un de ses psaumes que les autres puissances, toutes celles du ciel, louent Dieu - la lumière

des astres, le soleil et la lune, les cieux des cieux et l'eau au-dessus des cieux, puisqu'il cite alors l'eau – et successivement tous les êtres que contient la création. En effet l'accord et la sympathie de toutes les choses les unes avec les autres, qui sont soumis à un ordre régulier et à un enchaînement, constituent la musique première, archétypale et véritable, que l'accordeur de l'univers, dans la raison indicible de sa sagesse, fait résonner avec art dans la continuité des phénomènes. Si donc le cosmos entier est une sorte d'harmonie musicale, «dont l'artiste et le créateur est Dieu», comme dit l'apôtre, et l'homme un microcosme, si ce même homme a également été fait à l'imitation de celui qui a harmonisé le cosmos, ce que la raison connaît dans le cas de l'immense cosmos, il est normal qu'elle l'observe aussi dans le microcosme. La partie du tout est, en effet, parfaitement homogène au tout : de même que dans l'éclat d'un petit morceau de verre, il est possible de voir, montré en entier dans la partie brillante comme dans un miroir, le cercle du soleil, autant que le contient la petitesse de la partie brillante, ainsi également on observe dans le microcosme – je veux dire la nature humaine – toute la musique contemplée dans l'univers puisqu'elle est, dans la partie, analogue au tout, autant que le tout est contenu par la partie. Ce que montre aussi la disposition des organes de notre corps sagement constituée par la nature pour la pratique musicale : vois-tu la flûte qu'est la trachée, le chevalet d'une cithare qu'est le palais, le chant de la cithare qui passe par la langue, les joues et la bouche comme à travers cordes et plectre ?

8. Donc puisque tout ce qui est conforme à la nature plaît à la nature et que nous avons montré que la musique en nous est conforme à la nature, pour cette raison le grand David a mêlé la mélodie à la philosophie concernant les vertus, versant, pour ainsi dire, la douceur du miel sur les doctrines sublimes, permettant par là à la nature de se reconnaître en quelque sorte elle-même et de se soigner. C'est bien en effet une thérapie de la nature, le rythme juste de la vie que recommande, me semble-t-il, énigmatiquement la mélodie. Car il y a peut-être là une invitation à un état plus sublime de l'existence : veiller à ce que le caractère de ceux qui vivent dans la vertu ne soit pas discordant, dissonant ni disharmonieux – car la corde ne doit pas être tendue outre mesure sous peine, en cas de surtension, de voir sa juste harmonie se rompre totalement, pas plus qu'il ne faut inversement relâcher sans mesure la tension dans le plaisir, sous peine de voir l'âme devenir muette et silencieuse sous l'effet de l'amollissement entraîné par de telles passions. Et dans tous les autres domaines il faut pareillement, au bon moment, tendre ou relâcher la tension en veillant à ce que notre manière courante de vivre demeure continuellement mélodieuse et justement rythmée, sans être ni relâchée à l'excès ni tendue outre mesure. De là également les succès de cette musique que l'histoire attribue à David : un jour qu'il avait trouvé Saül en proie à la folie et privé de sa raison, il soigna si bien sa passion en l'ensorcelant de son chant, qu'il retrouva l'usage naturel de sa raison. On voit donc clairement par là ce que vise l'énigme de la mélodie : elle invite à réfréner les passions que les vicissitudes de la vie produisent diversement en nous.

Mais il ne faut pas non plus, sans examen, négliger ce fait : ces chants n'ont pas été composés à la manière des poètes lyriques étrangers à notre sagesse. La mélodie, en effet, n'est pas fondée sur l'accent des mots, comme on peut le voir chez ces derniers chez qui le rythme est obtenu à partir de telle ou telle combinaison d'éléments prosodiques – l'accent dans les sons est grave ou aigu, bref ou long; au contraire, David, en introduisant une mélodie sans apprêt et sans recherche dans les paroles divines, veut traduire par son jeu l'intention des paroles et révéler autant que possible par tel ou tel assemblage de l'accent

vocal le sens fixé dans les mots. Tel est donc l'accompagnement du repas qui permet d'adoucir comme par un assaisonnement la nourriture des enseignements.

#### CHAPITRE 4

9. C'est désormais le moment d'examiner en lui-même le banquet des vertus en suivant, par le raisonnement, l'étude selon les règles de l'art que nous avons exposée. Tout d'abord, c'est à des signes évidents qu'on peut reconnaître que la vertu est distincte de la malice : aussi n'y a-t-il rien de confus dans la différence qui sépare l'une de son contraire. En effet, la joie qu'elles provoquent en nous révèle ce qui distingue ces genres de vie dans leur particularité : la malice réjouit les sensations du corps, la vertu l'âme. Aussi la nature de l'objet en question reconnue grâce à ces signes est-elle bien établie et sans équivoque. Et s'il est possible de découvrir ce point à partir d'autres passages, en se fondant sur le sens obvie ou le sens spirituel présent dans la profondeur du texte, en bien des endroits du psautier, on le peut particulièrement d'après le quatrième psaume où il dit qu'ils ont le coeur lourd ceux qui ne distinguent pas le mensonge et la vanité de la vérité, mais aiment le non-être et dédaignent ce qui demeure et mérite d'être aimé. En effet, ajoute-t-il, seule la sainteté est vraiment admirable; tout le reste que les hommes recherchent à la place du bien repose sur une opinion, n'ayant pas d'existence en soi, mais semblant en avoir dans la vaine croyance des hommes. Et, pour révéler plus clairement la doctrine sur ce point, il ajoute que la plupart des hommes limitent le bien aux apparences, eux qui affirment que seul est bien ce que l'on peut montrer à la sensation : «Ils sont nombreux à dire : Qui nous montrera ce qui est bien ?» Au contraire, celui qui a les yeux fixés sur la vertu dédaigne cette façon servile de discerner le beau et contemple le beau dans la lumière. Ainsi il signale la joie divine et sublime et affirme que cette lumière, c'est ce qui resplendit de la face de Dieu, que la sensation, par nature, ne peut atteindre : «La lumière de ta face a été signalée sur nous, Seigneur.» Par «face» de Dieu contemplée dans des empreintes, je crois que le prophète ne conçoit rien d'autre que les vertus, car c'est par elles que la forme divine est imprimée. Après cette parole, il nomme la marque parfaite de la vertu : «Tu as mis la joie en mon coeur», nommant le coeur à la place de l'âme et de l'esprit. L'esprit ne peut en effet se réjouir des appâts du mal. Puis il oppose à la joie du coeur cette abondance matérielle et vitale en disant que le ventre, quand on regarde les biens présents, est le critère du beau. En affirmant, en effet, que blé et vin abondent pour de tels hommes, il a embrassé par cette notation partielle tous les plaisirs du ventre et de la table. Ceux-ci commandent toutes les formes d'occupation matérielles qui tournent autour de biens dont la recherche se poursuit sans parvenir à un terme.

Car, pour l'instant de jouissance que les hommes éprouvent, il n'y a pas dans la nature de cellier qui leur permettrait de tenir en réserve le plaisir qu'ils cherchent à obtenir de toute leur force; au contraire, à la manière de ces images trompeuses dont les amateurs de plaisirs croient s'être emparés, il s'évanouit aussitôt et retourne au néant. D'un pareil mirage, une seule trace subsiste après sa disparition, la honte : elle imprime en eux profondément et durablement la marque de ce qui a provoqué sa venue, de telle sorte qu'on peut, grâce à l'art des chasseurs, reconnaître à ses traces la nature de la bête – de fait, ceux-ci, quand la proie n'est pas visible, repèrent l'animal à sa trace. Si donc le sanglier ou le lion se signalent par leurs traces particulières, il est tout à fait logique également de repérer la nature du plaisir à la trace qu'il a laissée. Or sa trace, c'est la honte.

Par conséquent, ce qui imprime en l'âme une telle marque, c'est soit, prise absolument en elle-même, la honte, soit ce qui produit la honte.

10. Ce point, nous l'avons examiné précédemment en un lieu dégressif, car il fallait montrer, d'après ce qui précède, à travers le psautier, quel est le terme de chacune de ces deux activités, la vertu et la malice. Ainsi, dans le psaume qui vient d'être cité, en disant que la fin de la vertu, c'est la paix, la détente, le séjour uniforme et sans mélange avec les passions qui s'accomplit dans l'espérance de la participation à Dieu, le prophète a montré là tacitement ce qui s'oppose à cette conduite; mais il le crie bien souvent à travers le psautier, disant : «Les transgresseurs seront anéantis.» «La semence des impies sera anéantie.» «Qui aime l'injustice hait sa propre âme» et «Il fera pleuvoir sur les pécheurs des filets», et bien d'autres paroles semblables. Tout le livre des psaumes est plein d'éloges de la vertu et de l'accusation de ceux qui vivent dans le vice, et deux buts se partagent la mention des récits historiques : susciter l'envie pour la vertu des personnages honorés, provoquer la fuite de la méchanceté par l'exemple des hommes qui ont été condamnés. En effet, quand il t'encourage à la vertu par l'exemple, il dit : «Moïse et Aaron étaient parmi ses prêtres, et Samuel parmi ceux qui l'invoquaient. Ils invoquaient le Seigneur et lui les entendit. Dans une colonne de nuée, il leur parlait.» Mais quand il veut montrer le terme de la perversité du mal, il retrace les souffrances de ceux qui ont été condamnés dans leur malice : «La terre s'ouvrit et engloutit Dathan, et elle recouvrit jusqu'à la bande d'Abiron. La flamme consuma les pécheurs.» «Traite-les comme Madiam et Sisara.» «Rends leurs chefs comme Oreb et Zéb, Zébée et Salmana, tous leurs chefs» et bien d'autres paroles de ce genre. Et le psautier, du début à la fin, te crie les conseils particuliers de toutes sortes, sans omettre dans aucune partie l'exhortation au beau et les moyens de fuir la malice : tout est relié par des pensées qui conduisent au beau. L'acquisition du bien, en effet, c'est la fuite et la destruction de ce qui lui est opposé. Il serait superflu d'exposer tout ceci avec minutie, puisque les lecteurs de cet écrit voient bien l'intérêt de la parole pour ces matières.

## CHAPITRE 5

11. Tout le contenu du psautier a été divisé en cinq sections et il y a dans ces sections une disposition et une division selon les règles de l'art. La délimitation des sections est claire, puisqu'elles finissent de manière identique par des paroles à la gloire de Dieu que l'on peut reconnaître d'après la division que nous montrons dans le psautier. Voici le nombre des psaumes de chaque section : dans la première quarante, dans la seconde trente et un, dix-sept dans la troisième et autant dans la quatrième, dans la cinquième quarante-cinq. La première partie, donc, s'étend du psaume un jusqu'au psaume quarante qui a pour conclusion : «Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël depuis l'éternité et pour l'éternité, que cela soit, que cela soit !» La deuxième jusqu'au psaume soixante-et-onze dont la finale est la suivante : «Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, seul à faire des merveilles, et béni soit le nom de sa gloire pour l'éternité et pour l'éternité de l'éternité. Et toute la terre sera remplie de sa gloire, que cela soit, que cela soit !» La troisième jusqu'au psaume quatre-vingt-huit. Celle-ci s'achève aussi par une conclusion semblable, car elle a cette forme : «Béni soit le Seigneur pour l'éternité, que cela soit, que cela soit !» La quatrième section se conclut par le psaume cent cinq, dont la finale est semblable aux autres : «Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël depuis l'éternité et pour l'éternité. Et tout le peuple dira : que cela soit, que cela soit !» La cinquième partie va de là au dernier psaume qui a pour conclusion : «Que tout ce qui respire loue le Seigneur !»

12. Quel ordre conforme aux règles de l'art nous avons saisi dans ces parties, le moment est donc venu de l'exposer brièvement. Dans la première, il cherche à éloigner ceux qui vivent dans le mal de leur égarement insensé et les attire vers le choix du mieux : il fait en sorte qu'ils n'empruntent plus les chemins trompeurs des impies, qu'ils ne s'arrêtent pas profondément dans la voie mauvaise du péché, qu'ils ne s'adonnent pas à la malice qui se fixe et s'incruste en eux, mais qu'ils s'attachent à la loi divine et accomplissent en eux-mêmes, par la méditation, la marche droite, afin que s'enracine en eux, à la manière d'une plante, leur propension au mieux irriguée par les divins enseignements. La première entrée dans le bien, c'est donc l'éloignement de son contraire : il permet de participer à une réalité meilleure.

Celui qui a déjà goûté à la vertu et, par expérience personnelle, a compris la nature du bien, n'est plus tel qu'il faille une contrainte ou une admonestation pour qu'il soit détourné de son inclination pour la malice et vise la vertu, mais il a une soif ardente de s'améliorer. En effet, ce que le désir a d'irrésistible et d'impétueux, le texte le compare à la soif, en allant rechercher parmi les êtres vivants la nature la plus assoiffée pour faire ressortir avant tout l'intensité du désir en le comparant à l'animal qui est la proie d'une soif démesurée. Cet animal, c'est, dit-il, le cerf dont la nature est de s'engraisser en mangeant les bêtes venimeuses. Or, les humeurs de ces bêtes sont chaudes et brûlantes; le cerf, en les avalant, se dessèche inévitablement, puisqu'il est empoisonné par l'humeur de ces bêtes. Voilà pourquoi il a un désir si impétueux de l'eau : il veut guérir le dessèchement qu'a provoqué en lui un tel aliment. Celui, donc, qui a débuté son initiation à la vie vertueuse dans la première partie du psautier, qui a connu, pour y avoir goûté, la douceur de ce à quoi il aspire, qui a supprimé toute forme rampante de désir en lui et qui, avec les dents de la tempérance, a dévoré, à la place des bêtes, les passions, celui-là a soif de la participation à Dieu plus que «le cerf ne languit après les sources d'eaux». Aussi celui qui a trouvé la source après avoir éprouvé une soif démesurée n'a plus qu'à puiser de l'eau autant que son désir souverainement l'y attire. Or celui qui a reçu en lui ce à quoi il aspire se remplit de ce à quoi il aspirait, car cette plénitude ne retourne pas au vide comme dans la réplétion corporelle, pas plus que la boisson ne reste en elle-même sans effet. Au contraire la source divine, partout où elle se trouve, transforme en elle-même celui qui l'a touchée et lui donne part à sa propre puissance.

## CHAPITRE 6

13. Or le propre de la divinité, c'est la puissance et l'activité contemplatives des êtres. Donc celui qui possède en lui-même ce à quoi il a aspiré, devient à son tour contemplatif et scrute la nature des êtres. Voilà pourquoi le psalmiste a commencé ainsi la troisième section du psautier, dans laquelle le texte examine avant tout la façon de préserver le caractère équitable du jugement divin face aux inégalités de la vie, car ce n'est pas d'après la valeur de leurs choix qu'un sort heureux en cette vie échoit la plupart du temps aux hommes. On peut, en effet, souvent observer chez le même homme deux extrêmes, le dernier degré du vice et le sommet de la prospérité. Cette considération fait en quelque sorte fléchir l'esprit : on craint que ne soit finalement mieux pour la nature humaine ce qui est réputé le pire et qu'à l'inverse ne soit un mal ce qui est compté au nombre du mieux. Si, en effet, on loue la justice, mais que celui qui s'y applique vive dans le malheur, si, d'autre part, on dénonce la malice, mais qu'elle gratifie ses zélateurs de jouir suffisamment de tout ce qu'ils recherchent, comment ne pas croire qu'au regard du choix de l'existence la malice vaut mieux que la vertu, que celle qui fait l'objet d'une

condamnation vaut mieux que celle qui fait l'objet d'une louange ? Mais l'homme qui a élevé son esprit et qui étend, comme d'un observatoire éminent, son regard sur ceux qui se tiennent au loin voit en quoi consiste la différence entre la malice et la vertu, puisque c'est d'après les réalités dernières et non d'après les réalités présentes que s'opère le discernement entre elles. En effet, grâce au regard contemplatif et visionnaire de son âme, il saisit comme déjà présent ce que l'espérance réserve aux hommes de bien et il franchit grâce à son âme toute l'apparence sensible pour pénétrer dans les sanctuaires célestes; il blâme alors le manque de jugement de ceux qui ont la mesquinerie de confier le discernement du beau aux organes des sens par ces mots : «Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et, de toi, qu'ai-je désiré sur la terre ?» Dans le même élément du texte, il célèbre et exalte avec admiration, par son discours, la réalité céleste tout en dépréciant et rendant odieux avec un mépris railleur ce qui sur terre est recherché par les yeux des insensés. Il est comme quelqu'un qui, né en prison, aurait tenu pour un grand bien les ténèbres où il a été élevé et a grandi; prenant part ensuite à la beauté du jour, il condamnerait son précédent jugement en disant : «A quels spectacles – le soleil, les astres, toute la beauté du ciel –, j'ai préféré les ténèbres auxquelles j'étais accoutumé, faute d'avoir connu une réalité meilleure !»

C'est pourquoi il condamne tout d'abord par son discours son manque de jugement sur le beau et avoue qu'il était une brute tant qu'il voyait le bien dans ces réalités-là. Et après avoir été avec Dieu – or le Verbe est Dieu –, avoir été conduit à la droite – le Verbe par son conseil est un guide qui est à la droite – et avoir vu la gloire qui est dans la vertu, grâce à laquelle a lieu pour ceux qui ont les yeux fixés sur le ciel l'adoption, alors il emploie ces paroles : l'une tient pour admirable le bien qui est dans les cieus, l'autre conspue l'inanité et la vanité des égarements du zèle qui concerne cette vie. Tel est l'ensemble du texte : «J'étais une brute près de toi», dit-il, voulant signifier par de tels propos l'inclination irrationnelle, puis il poursuit : «Mais moi je suis continuellement avec toi.» A ces mots, il ajoute la manière dont s'effectue le rapprochement avec Dieu, pour que nous aussi nous apprenions comment celui qui a d'abord été une brute s'approche ensuite de Dieu : «Tu t'es emparé de ma main droite.» Il désigne par la saisie de Dieu l'élan de l'esprit vers ce qui est droit. «Et par ton conseil tu m'as guidé», car sans conseil divin on n'est pas guidé vers le beau. «Et avec gloire tu m'as pris en plus avec toi.» Il a raison d'opposer à la honte la gloire, qui sert en quelque sorte de véhicule ou d'aile à celui qui est pris par la main de Dieu, quand il s'est rendu étranger aux actions honteuses. Puis il a poursuivi ainsi après ce qu'il venait de dire : «Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et, de toi, qu'ai-je désiré sur la terre», sinon ce que font jusqu'à aujourd'hui la plupart des hommes ? Alors qu'ils ont de tels biens à volonté au ciel, ils tiennent cependant comme un élément de la prière le fait de chercher à obtenir de Dieu les chimères trompeuses de la domination, des honneurs, de la richesse ou de cette misérable gloriole pour laquelle la nature humaine est saisie de délire. Mais celui qui se trouve parmi ces biens poursuit logiquement : «Pour moi, le bien c'est de m'attacher à Dieu, de mettre dans le Seigneur mon espérance», montrant que devient d'une certaine manière connaturel à Dieu celui qui s'attache à lui par ses espérances et ne fait plus qu'un avec lui.

## CHAPITRE 7

14. Telle est donc l'ascension vers le sublime qui se produit dans la troisième section. Celui dont l'esprit a été élevé jusque-là, saisissant à nouveau l'échelon supérieur, se grandit lui-même et se rend plus sublime dans la quatrième partie, comme s'il avait

franchi un troisième ciel, selon le mot de Paul, et qu'il était devenu plus sublime que les hauteurs précédemment parcourues. En effet, ce n'est plus l'homme ordinaire qui accède à ce niveau, mais celui qui a déjà été attaché à Dieu et se trouve tout proche de lui. Voici ce que dit le texte qui ouvre la partie suivante : « Prière à Moïse, homme de Dieu. » Car celui-ci désormais est tel qu'il n'a plus recours à la loi comme pédagogue, mais qu'il introduit la loi auprès des autres.

Tel était Moïse, cet homme sublime que nous écoutons : il jeta volontairement à terre la dignité royale comme de la poussière que l'on traîne à la plante de ses pieds; pendant quarante ans il s'est tenu à l'écart du commerce des hommes et, vivant seul à seul avec lui-même, il s'est appliqué dans la tranquillité, sans distraction, à la contemplation des réalités invisibles; il fut ensuite éclairé par l'éclat de la lumière ineffable et dépouilla les pieds de son âme de leur enveloppe de peau morte; il anéantit l'armée d'Egypte et son tyran par les plaies successives et il libéra de la tyrannie par la lumière et l'eau Israël pour qui, après l'Egypte, tout le temps n'était qu'une seule journée continue, sans que la nuit soit obscurcie par les ténèbres, car, après la course diurne du soleil, une autre lumière, lumière nouvelle produite par la nuée, remplaçait l'éclat de ses rayons; ainsi, tandis que le soleil, selon les lois de sa révolution, se couchait sur eux, la lumière restait continue et sans successeur grâce à la luminosité de la colonne qui remplaçait, sans qu'il y ait d'interruption, l'éclat des rayons solaires; il adoucit par le bois l'eau amère et imbuvable et, pour les assoiffés, il changea le rocher en source; il reçut en échange de la nourriture terrestre la nourriture céleste; il porta dans la ténèbre divine un regard perçant et y vit l'invisible; il observa la tente non faite de main d'homme et il comprit quelle parure convenait au sacerdoce; il reçut les tables faites par Dieu et, quand elles furent brisées, il les grava à nouveau; il portait au visage les signes de la puissance divine qui lui était apparue et, par la luminosité qui émanait de lui, tel l'éclat des rayons du soleil, il faisait se détourner les yeux de ceux qui étaient indignes de le rencontrer; il condamna au feu et à l'abîme ceux qui s'étaient révoltés contre le sacerdoce et il fit disparaître ceux qui avaient porté outrage à la grâce divine; il transforma la magie de Balaam en piété. On rapporte que sa fin fut plus sublime que sa vie : parvenu au faite de la montagne, il ne laissa à la vie ni trace ni mémorial du fardeau terrestre; le temps n'altéra pas la beauté qui le marquait, mais il conserva dans la nature muable l'état inaltéré du beaux.

Tel est celui qui nous donne le signal de la quatrième ascension : il élève avec lui l'homme que les trois précédentes montées ont déjà grandi. Car celui qui est parvenu à cette hauteur se dresse, en quelque sorte, à la frontière de la nature muable et de la nature immuable et il est le médiateur approprié entre les extrêmes : il présente à Dieu des supplications pour ceux qui ont été altérés par le péché y et il transmet la compassion de la puissance transcendante à ceux qui ont besoin de cette compassion. Aussi pouvons-nous également apprendre grâce à lui que plus on s'écarte de ce qui est bas et terrestre, plus on s'apparente à la nature « qui surpasse tout esprit » : il imite en bienfaisance la divinité, faisant ce qui est le propre de la nature divine, je veux dire combler de bien faits tout être qui a besoin d'un bienfait, en proportion du besoin qu'il ressent de cette bienfaisance.

15. Voilà comment nous avons compris le sens de ce psaume intitulé : « Prière à Moïse, homme de Dieu. » Quand, en effet, l'humanité s'est trouvée sous la domination du mal constitué par le péché et, qu'arrachée à l'union au bien, elle était empêtrée dans les passions contraires, elle a eu besoin d'une intercession auprès de celui qui était capable de la rappeler de la perdition; l'homme de Dieu fait alors office d'intercesseur, prenant la

défense de ses congénères déchus et importune la divinité pour susciter sa pitié envers les êtres perdus. D'emblée, en effet, comme s'il plaiderait sa cause en audience, il affirme que Dieu est seul à posséder la stabilité en toutes formes de bien, l'immobilité et l'identité perpétuelle; l'humanité, pour sa part, vivant dans la mutation et l'altération, ne demeure jamais dans le même état, soit qu'elle accède à un mieux, soit qu'elle déchoie du mieux auquel elle participait. Voilà pourquoi il demande que l'être immuable soit un refuge de salut à chaque génération pour celui qui erre.

Le texte est le suivant : «Seigneur, tu as été un refuge pour nous de génération en génération.» Pourquoi ces mots ? Parce que toi, dit-il, tu es avant la création, car tu embrasses tout l'intervalle des temps, depuis le moment où la nature du temps a eu un commencement jusqu'à celui où elle s'avancera vers son terme – tandis que le terme pour celui qui est infini, c'est l'indéterminé. Il dit en effet : «Avant que les montagnes naissent et que soient modelés la terre et le monde, depuis l'éternité et pour l'éternité toi, tu es.» L'humanité, au contraire, que le caractère muable de sa nature a précipitée du sommet des biens sur le terrain bas et glissant du péché, a été déchue. Tends donc, dit-il, une main, toi qui ne peux tomber, à celui qui a glissé; ce que tu es par nature, sois-le pour nous aussi et ne le repousse pas du sommet où tu te trouves dans l'humiliation du péché. Puis il se met au service de la parole du maître et prononce cette parole d'amitié envers l'humanité en ces termes : «Et tu as dit : Convertissez-vous, fils d'hommes.» Une telle parole contient un enseignement doctrinal, car ce texte vise notre nature et propose la guérison de ses maux. En effet, puisque, dit-il, du fait de votre nature muable, vous vous êtes détachés du bien, employez cette mutabilité pour revenir à ce qui est beau; et au point même d'où vous êtes tombés, remontez, car il relève du libre choix des hommes de décider pour eux-mêmes souverainement ce qu'ils veulent, soit le bien, soit le mal.

16. La suite contient un autre enseignement, car elle dit : «Parce que mille ans à tes yeux sont comme le jour d'hier qui a passé», mais «ce qu'ils considèrent comme rien équivaldra à des années.» Quel enseignement doctrinal recevons-nous donc là ? Celui-ci : dans le cas de l'homme que sa conversion a fait revenir au bien, sa vie serait-elle souillée par dix mille fautes au point que l'amas de ses vices semblerait s'étendre sur mille ans, ce n'est rien pour Dieu du moment qu'il s'est converti, car l'oeil divin contemple toujours le présent et ne tient pas compte du passé. Au contraire, Dieu tient celui-ci pour l'équivalent d'un seul jour ou d'une partie de la nuit, qui se sont écoulés et s'en sont allés. Mais le présent dans le mal, même s'il n'est rien aux yeux méprisants des pécheurs, Dieu le regarde comme une foule d'années. Il dit en effet : «Ce qu'ils considèrent comme rien équivaldra à des années.» C'est de manière heureuse et avec à propos qu'il nomme les fautes des riens, car c'est, en quelque sorte, dans la nature de celui qui commet le mal de tenir pour rien la faute et pour chacun des actes que guide la malice de trouver des justifications, si bien qu'il a une réponse prête pour chacun : «Le désir n'est rien, la colère n'est rien et chaque chose de ce genre n'est rien, car ce sont des mouvements de la nature et la nature est l'oeuvre de Dieu. Pas un de ces mouvements ne saurait passer pour un vice aux yeux de celui qui veille sur l'existence humaine.» C'est pourquoi il affirme que ces riens, quand ils sont présents par le libre choix de celui qui les commet et n'appartiennent pas au passé, sont tenus chacun par l'oeil divin comme l'équivalent d'une quantité d'années.

17. Il décrit à nouveau le caractère passager de notre nature dans son discours, pour importuner Dieu et susciter davantage sa pitié. Il dit en effet, en le donnant clairement à

voir par un exemple, en quoi consiste, il faut bien l'admettre, la misère de notre nature : elle est un matin et un soir, c'est-à-dire jeunesse et vieillesse, jeune pousse à l'aurore qui fleurit, puis qui passe. Puis, quand l'humidité de son jeune âge a disparu, que la plante s'est fanée et que la saison de la croissance s'est évaporée, ce n'est plus que sécheresse et consommation. Le texte est, en effet, le suivant : «Le matin, comme une pousse, il peut s'élancer, le matin il peut fleurir et s'élancer, le soir il peut tomber, devenir rigide et se dessécher.» Telle est la nature humaine. Dans ce qui suit, il se lamente encore davantage sur l'humanité : par la colère, dit-il, les hommes ruinent leur existence, qui est agitée, comme par une bourrasque, par des accès de fureur. Il est clair que par la colère et la fureur il désigne l'activité de rébellion, qui consume l'existence humaine et bouleverse la personne calme. Le texte est le suivant : «Nous avons été consumés par ta colère et par ta fureur nous avons été bouleversés.»

Là-dessus, il ajoute logiquement qu'il ne convient pas d'offrir à Dieu le spectacle de la malice humaine pas plus qu'il ne faut présenter devant sa face pure notre temps souillé par nos péchés. En prononçant la parole suivante, il traduit un tel sens : «Tu as mis nos iniquités devant toi». Comme on le verrait si on ajoutait «en vue de quoi» pour donner plus de clarté au discours, de telle sorte que le sens de l'expression soit le suivant : Il te convient d'avoir ce qui est beau sous les yeux, mais ce qui est inique est indigne d'être vu de toi. Fais donc en sorte que l'humanité ne soit pas indigne de ton attention, mais que notre temps soit digne de paraître devant toi, car, dans l'état actuel, tous nos jours ont été consumés. En effet, n'être pas en toi, c'est aussi bien n'être absolument pas. Car, pour ceux que dominera la force de la colère, l'existence est sans fondement, elle a l'apparence d'une ombre, pareille aux fils d'une toile d'araignée. Ceux-ci, en effet, restent visibles tant qu'ils conservent leur consistance, mais qu'on avance la main, aussitôt, au contact des doigts, ils se déchirent et disparaissent; de la même façon, la vie humaine, sans cesse prise dans l'entrelacs d'ardeurs sans fondement semblables à des fils aériens, se tisse en vain une toile inconsistante; qu'on la saisisse avec un raisonnement ferme, cette vaine ardeur échappe à la prise et disparaît dans le néant. Car tout ce qui fait l'objet d'une ardente recherche dans cette forme d'existence est opinion et non fondement : opinions que l'honneur, le rang, la naissance, les fumées de l'orgueil, le faste, la richesse et toutes les réalités de ce genre auxquelles s'appliquent les araignées de la vie. C'est pour cette raison que de telles choses réclament les soins de Dieu. Tel est, en effet, selon moi, le sens du passage qui dit : «Les jours de nos années parmi eux ? Soixante-dix ans; pour les plus robustes, quatre-vingts, et leur part plus grande n'est que souffrance et peine.» Ce n'est pas que la vie soit particulièrement pénible pour celui qui vit au-delà de cette limite, mais que la plus grande part d'une vie si courte se passe dans la souffrance et la peine. Peine, la prime enfance; souffrance, la jeunesse; le milieu de la vie est encore plus prodigue en peines; quant à la vieillesse, à un degré supérieur, avec ses cheveux blancs et ses rides, elle atteste la prédominance de la souffrance.

18. A nouveau, il songe à un autre moyen de rendre la divinité favorable aux hommes. Tel est le sens de ce qui est dit : la masse de nos péchés attire un lourd châtement, mais la résistance de notre nature est si faible qu'elle ne peut recevoir la colère qui s'exercerait selon ce qu'ils méritent sur les fautifs. Cependant, si doux que soit ce qui s'applique à nous en guise de châtement, ce sera suffisant pour éduquer ceux qui le subissent. Si donc la douceur de la rétribution a suffi pour éduquer comme pour châtier, qui résistera à la force de la colère ? Quel nombre pourra mesurer la crainte que produit la

fureur ? Si donc on ne peut résister à la colère, mais qu'on puisse recevoir l'acte de ton amitié, fais-nous connaître ainsi ta droite, de telle sorte que nous puissions la recevoir tandis que dans la sagesse et non dans le châtement tu accomplirais notre éducation. Puisque donc nous avons exposé le sens du texte, il serait logique de présenter les paroles inspirées elles-mêmes qui ont cette forme : «Parce que la douceur est venue sur nous, nous serons aussi éduqués. Qui connaît la force de ta colère et apprend par la peur que tu inspires à évaluer ta fureur ? Fais connaître ainsi ta droite et convertis ceux dont le cœur a été éduqué dans la sagesse.» C'est alors un beau texte qui prend logiquement la suite de ce qui vient d'être dit. Il affirme, en effet, que nous ne pouvons pas recevoir, à cause de la faiblesse de notre nature, la grandeur de la colère que suscite contre nous le péché, mais que nous avons besoin d'être éduqués. Puisse le salut opéré par la conversion nous éduquer plutôt que le châtement pour nos péchés. Aussi, convertis-nous, Seigneur, sans différer ta grâce, car les mots «Jusques à quand» indiquent l'empressement de la grâce. «Et laisse-toi fléchir, dit-il, pour tes serviteurs.» Ce n'est pas, en effet, avec les serviteurs d'autrui, dit-il, mais avec les tiens propres que tu te réconcilieras.

19. Ensuite, comme s'il avait déjà reçu la grâce et qu'il voyait cette lumière qui illumine l'obscurité où vivent ceux qui errent et qui permet au jour vertueux de commencer, il dit : «Nous avons été comblés au matin de ta compassion, nous avons connu la joie et l'allégresse, tout au long de nos jours nous avons été dans l'allégresse.» Car la joie qui se trouve en toi a succédé au temps passé dans l'humiliation du péché et les années de malice s'en sont allées. C'est ainsi, en effet, que nous comprenons les mots : «Au lieu des jours où tu nous as humiliés, des années où nous avons vu le malheur.» Et ainsi il est plein de confiance puisqu'il nomme enfants des oeuvres de Dieu ceux que la conversion a illuminés. Il dit en effet : «Jette un regard sur tes serviteurs et tes oeuvres», désignant les patriarches réunis autour d'Abraham, car ce sont eux, véritablement, les oeuvres de Dieu. «Et guide leurs fils», car ceux qui font les oeuvres d'Abraham deviennent les enfants des patriarches, introduits par la vertu dans leur famille. Puis, dans ses dernières paroles, il rapproche par la pureté l'humanité de Dieu, en priant pour que l'éclat de Dieu fasse briller aussi notre vie par une existence pure. Il dit en effet : «Que l'éclat du Seigneur notre Dieu soit sur nous», de manière à ce que toutes les occupations de notre existence portent un fruit de salut et que toutes nos activités visent un seul but. C'est pourquoi il dit en employant le pluriel : «Et les oeuvres de nos mains dirige-les pour nous», puis il ajoute après avoir rassemblé leur grand nombre en une seule oeuvre : «Et l'oeuvre de nos mains dirige-la.» Car le soin multiple et varié des vertus constitue une seule oeuvre, qui est le salut de celui qui les accomplit. Ainsi un quatrième échelon dans l'ascension psalmique a permis au prophète d'élever la pensée de ceux qui montent avec lui et de la placer au-dessus de toute la vanité que recherche le grand nombre dans cette vie, en montrant que le caractère trompeur, arachnéen et sans fondement de la vie matérielle ne mène à aucun terme qui soit bon ceux qui poursuivent les choses vaines.

## CHAPITRE 8

20. Par un enchaînement logique, il conduit, par la cinquième partie, comme à une cime, à l'échelon le plus haut de la contemplation, celui qui peut l'accompagner vers la hauteur, après avoir franchi les toiles d'araignée de cette vie grâce à la fermeté de son aile. Car ceux qui, duveteux et sans force, tournent comme des mouches, d'un vol sans énergie et sans vigueur, autour des glus de la vie pour les lécher, sont enlacés et ligotés comme en des rets par l'emprise de tels fils : je veux dire qu'ils sont enveloppés par des jouissances,

des honneurs, des réputations et des désirs variés a comme par des trames d'araignées, et ils deviennent la proie et la nourriture de cette bête qui chasse par de tels moyens. Mais si quelqu'un, doué d'une nature d'aigle, fixe avec plus d'acuité le rayon de la lumière grâce à l'oeil immuable de son âme et qu'en se tendant vers le haut il s'approche de telles toiles d'araignée, alors par le seul souffle de ses ailes rapides, dans le sifflement de son vol, il détruit toutes les réalités semblables dont il s'approche par l'élan de ses ailes. Ayant donc élevé avec lui un tel homme, le sublime prophète le conduit au sommet de la cinquième ascension, où se trouvent comme un achèvement et une récapitulation complets du salut de l'humanité. En effet, dans ce qui précède, il a beaucoup médité en philosophe, par la voix de Moïse, sur le muable et l'immuable, c'est-à-dire sur ce qui est toujours ce qu'il est et sur ce qui ne cesse de devenir ce qu'il n'est pas, car la mutation, c'est le passage de ce en quoi l'on est à ce en quoi l'on n'est pas. Il a aussi montré que c'est par la même faculté que librement la nature déchoit vers le mal et qu'inversement, par conversion, elle remonte vers le bien, de sorte qu'il est possible que l'éclat de Dieu illumine à nouveau l'existence des hommes. Maintenant donc, il dévoile toute la grâce qui nous vient de Dieu en la mettant par son discours de bien des manières différentes sous les yeux de ceux qui regardent d'en haut les merveilles de Dieu. Il ne s'est pas contenté, en effet, de laisser entendre d'une seule manière la grâce; au contraire, s'il représente de façons diverses les malheurs où nous a fait tomber notre penchant pour le mal, il expose aussi de bien des manières différentes l'alliance qui nous vient de Dieu pour aller vers le bien, de telle sorte qu'il peut multiplier les occasions de rendre grâces, puisque c'est en proportion des biens reçus que l'action de grâces envers Dieu se multiplie.

D'emblée il déclare en commençant son discours : «Confessez le Seigneur, car il est bon, car pour l'éternité est sa miséricorde.» Comme la confession se comprend ici au sens d'action de grâces et non au sens d'expression des fautes, il prescrit de glorifier Dieu pour sa seule bonté : ce qu'il veut signifier, c'est que tout ce qui advient aux hommes de bon et de salutaire de la part de Dieu, advient en totalité par grâce et bonté. Alors que nous n'offrons aucune raison de recevoir le bien et qu'au contraire nous sommes plutôt plongés dans toutes sortes de vices, lui ne sort pas de sa propre nature, mais ce qu'il est, il le fait. Car il ne conviendrait pas à celui qui est bon par nature d'agir autrement qu'il n'est naturellement. «Qu'ils le disent, dit-il, les rachetés du Seigneur, qu'il a rachetés d'une main ennemie, et qu'il rassembla des pays du levant et du couchant, du nord et de la mer.» La parole annonce la bonne nouvelle du retour complet de la race humaine vers le bien. Car le rachat exprime, sous une forme verbale, le rappel de captivité. Dieu s'est donné lui-même en rançon pour ceux qui sont au pouvoir de la mort à celui qui avait le pouvoir de la mort. Et puisque tous étaient dans la prison de la mort, tous il les rachète bel et bien par cette rançon, de sorte qu'aucun ne soit laissé sous l'empire de la mort, une fois venu le rachat de l'univers. Car il n'est plus possible que quelqu'un soit dans la mort, si la mort n'existe pas. C'est pourquoi, puisque le monde entier est divisé, d'après la position, en quatre régions, la parole n'a laissé aucune parcelle exclue du rachat divin. Il dit en effet : «Du levant et du couchant, du nord et de la mer», désignant par mer le midi.

21. Après avoir donc placé en tête brièvement la bienfaisance de Dieu, qu'il a déployée pour toute la nature humaine, il décrit en détails la déchéance des hommes dans le mal et la conduite de Dieu envers chacun pour l'amener au mieux. Il dit ainsi : «Ils s'égarèrent, dans le désert, dans un pays aride, du chemin.» Ayant, en effet, dit-il, quitté le chemin – or, le chemin, c'est le Seigneur –, ils erraient loin de la protection de Dieu dans le

désert qui était tout aride et sec, privé de la rosée spirituelle. Voilà pourquoi, la cité de Dieu, où se trouve le séjour des justes, ils ne pouvaient, égarés dans des chemins non frayés, la trouver. Il dit, en effet, qu'«ils ne trouvèrent pas, affamés et assoiffés, de cité où séjourner» : faute de nourriture, leurs forces les abandonnaient et leur mal était intense. Comment y aurait-il eu de la nourriture sur une terre desséchée et stérile ? Avec quoi apaiser la soif dans ce pays aride ? Il est clair que par nourriture la prophétie ne désigne pas le pain, ni par boisson l'eau, mais par nourriture le véritable aliment et par boisson ce breuvage spirituel. Le Seigneur devient l'un et l'autre quand il s'offre lui-même de manière appropriée à ceux qui en ont besoin, devenant nourriture pour les affamés et source pour les assoiffés. Où trouver la délivrance d'une situation si difficile, l'errance, la solitude, la souffrance dans un pays aride, l'évanouissement causé par la faim ? merveille ! Une seule parole adressée en se tournant vers Dieu a changé toutes choses en bien : «Ils crièrent vers le Seigneur, dit-il, dans leur détresse, et de leurs misères, il les fit sortir, il les conduisit sur un chemin droit pour qu'ils aillent vers une cité où séjourner.» «Le chemin», loin duquel ils s'étaient fourvoyés, c'est, affirme-t-il, le Seigneur lui-même. Ce «chemin» déclare dans l'Évangile : «Nul ne vient à moi si mon Père ne veut l'attirer.» C'est pour cela que Dieu conduit sur le chemin les égarés. Et ce même Seigneur est aussi une cité où l'on séjourne, comme le dit l'apôtre : «En lui, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.» Il a raison d'ajouter la parole qui invite à l'action de grâces : que ceux qui ont reçu cela «confessent au Seigneur ses miséricordes et ses merveilles accomplies pour les fils des hommes», c'est-à-dire qu'ils ne cachent pas, par leur silence, le bienfait dans de l'indifférence, mais qu'ils proclament dans une action de grâces cette faveur, puisque leur âme était vide de biens et qu'il l'a comblée. En effet, «il a rassasié, dit-il, l'âme vide et l'âme affamée, il l'a comblée de biens.»

22. A nouveau, d'une autre manière, il met sous les yeux le malheur de notre nature et il raconte l'amitié divine envers l'homme, qui transforme notre nature pour l'améliorer. Voici ce qu'il veut dire : l'humanité s'est séparée de la lumière, elle s'est penchée vers le péché, a perdu la droiture du maintien et s'est rendue étrangère à la vie véritable. «En effet, ils sont, dit-il, assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, entravés par la pauvreté et le fer». Car l'humanité ne pouvait pas s'écarter du mal, prisonnière d'une pesante entrave. Or la pauvreté en beauté est une entrave, fixée comme un fer autour des cœurs. La cause de tout cela, c'était la désobéissance à la loi divine et le rejet de la volonté du Très-Haut. C'est ce qu'il signifie quand il dit «qu'ils avaient provoqué les paroles de Dieu et exaspéré la volonté du Très-Haut». Il s'ensuit naturellement que souffrance et humiliation attendent de tels individus durant leur existence, souffrance parce qu'ils ont été privés des délices, humiliation parce qu'ils n'ont pas voulu demeurer avec le Très-Haut. En effet, «leur cœur, dit-il, a été humilié au milieu des souffrances». Or, la séparation de la force n'est rien d'autre que de la faiblesse, car sans force quel secours pourrait-on trouver ? C'est pour quoi il dit : «Ils furent affaiblis et il n'y avait personne pour les secourir.»

Mais, à nouveau, une seule parole a transformé en joie leurs malheurs. Car «ils crièrent, dit-il, vers le Seigneur dans leur détresse et de leurs misères il les a sauvés». Il fait disparaître les ténèbres, détruit la mort, brise les liens. En effet, «il les a tirés, dit-il, des ténèbres et de l'ombre de la mort et leurs liens il les a brisés». Qu'on proclame donc, dit-il, avec des louanges cette grâce, puisque la prison de la mort dont on ne s'enfuit pas a été détruite, malgré, comme dit le prophète, la protection des portes de bronze et des barres de fer. On tenait pour telle, en effet, la force de la mort, tant que l'avènement de la vie

véritable n'avait pas encore fait disparaître «la puissance de la mort» : tout ce qu'elle détenait en elle, sous l'emprise, pour ainsi dire, de barres de fer et de portes infrangibles, y demeurait sans pouvoir s'échapper; mais «il a brisé, dit-il, des portes de bronze et il a fracassé des barres de fer», c'est-à-dire qu'il a fait disparaître leur chemin d'iniquité et qu'il a changé leur vie en piété. Quant à la destruction de ces portes, cela revient à réformer l'existence pour la régler sur la justice. En effet, «il les a retirés, dit-il, de leur chemin d'iniquité».

23. A nouveau, mais autrement, il présente par son discours l'infortune des hommes. Il émet l'idée que l'iniquité est une humiliation et il a raison de l'affirmer, car une parole d'un autre prophète s'accorde à une telle pensée : il dit que l'iniquité est assise sur un talent de plomb, montrant que la malice est une chose pesante et qui entraîne vers le bas, attirant dans son propre gouffre celui que sa ressemblance au divin place dans les hauteurs. Il dit en effet : «A cause de leurs iniquités, ils ont été humiliés.» Et, pour cette raison, ils se détournèrent de cette nourriture toute-puissante dont parle le discours adressé aux premiers hommes : «De tout arbre du jardin, tu mangeras pour te nourrir.» Car, de même que là il appelle «tout arbre» la plénitude de tout bien, de même ici le discours appelle l'aliment véritable et tout-puissant «toute nourriture» dont le rejet produit l'affaiblissement qui aboutit à la mort. C'est ainsi qu'il dit : «Leur âme a eu le dégoût de toute nourriture et ils ont approché des portes de la mort.» Et, de nouveau, la parole adressée à Dieu change le malheur en réjouissance : «Ils crièrent, dit-il, vers le Seigneur dans leur détresse, et de leurs misères il les a sauvés.» Puis il raconte comment s'est opéré le salut; or, ce récit, c'est sans conteste l'Évangile : «Il a envoyé, dit-il, sa parole, il les a guéris et les a arrachés à leur perte.» Voilà sous tes yeux la parole vivante et animée, envoyée pour le salut de ceux qui se perdent et arrachant à la perdition celui qui y est plongé. Quel évangéliste clame si ouvertement le mystère ? Que la grâce soit donc louée, dit-il, par ceux qui en ont profité et que la louange pour ses bienfaits devienne un hymne : «Qu'ils lui sacrifient, dit-il, un sacrifice de louange et qu'ils annoncent ses oeuvres dans l'allégresse !»

24. Ensuite, il présente à nouveau les épreuves et mentionne à nouveau, après les épreuves, la grâce de Dieu. Il évoque l'imprudence des hommes qui les a conduits à abandonner l'existence stable et à l'abri des flots pour choisir la pleine mer : «Ceux qui sont descendus, dit-il, en mer sur des navires», et qui, au lieu de travailler le jardin où ils avaient tout d'abord été placés, font couler leur travail. Par mer, il désigne cette existence matérielle, battue par tous les vents des tentations et agitée sans cesse par des passions qui se succèdent : «Faisant, dit-il, un travail sur de vastes eaux», et «Ils virent eux-mêmes les oeuvres du Seigneur et ses merveilles dans l'abîme». Car, après s'être abîmés dans la malice de la vie et avoir souvent subi les misérables naufrages de l'âme, ils ont vu mise en oeuvre à leur profit l'amitié envers les hommes de celui qui nous a sauvés des abîmes : «Il a parlé, dit-il, et s'est levé un souffle d'ouragan.» Cette réflexion ne doit pas être appliquée à Dieu, mais à l'adversaire, car c'est la parole de l'ennemi qui produit le souffle de l'ouragan. On appelle ouragan un vent violent qui ne s'abat pas directement, mais tourne sur lui-même en un tourbillon rapide; lorsqu'avec violence il fond sur les eaux, comme si un énorme rocher y avait été précipité, la mer est repoussée par son poids et, soumise à la violence du souffle, doit se fendre à l'endroit même où le vent s'est abattu de toute sa masse, tandis que la chute de ce poids fait jaillir en l'air l'eau de tous côtés. C'est pourquoi il ajoute en décrivant clairement ces réalités terrifiantes qu'en même temps que s'est

abattu le souffle de l'ouragan, «se sont soulevés les flots de la mer, montant jusqu'aux cieux et descendant jusqu'aux abîmes». Car, vraiment, la montée de tels flots dans les hauteurs, je veux parler des flots des passions, devient la cause de leur descente dans l'abîme. Or, nous savons que l'abîme est souvent dans l'Écriture le repaire des démons. Ceux qui ont été ballottés ainsi par l'agitation et le remous des flots sont saisis de vertige et perdent la raison : comme le ferait l'ivresse, l'écoeurement d'une telle traversée alourdit leur tête. En effet, «ils ont été agités, dit-il, et secoués comme l'ivrogne». Et, une fois qu'ils ont perdu la raison, ils ne sont capables d'aucune décision qui les conduise au salut : leur sagesse a fait naufrage et a péri avant. C'est pourquoi il dit : «Et toute leur sagesse a été engloutie.»

A nouveau, même quand ils sont plongés dans de si grands malheurs, il y a un moyen d'échapper à cette peine insurmontable : la parole adressée à Dieu. En effet, «ils crièrent, dit-il, vers le Seigneur dans leur tribulation et, de leurs misères il les a tirés». Aussitôt, l'ouragan se changea en un souffle propice et favorable : la mer devient sereine, le calme a apaisé les flots. Car «il a réduit, dit-il, l'ouragan à une brise et ses flots sont devenus silencieux». Peut-être, par le mot de silence, veut-il signifier que les flots sont des puissances volontaires et, par là, désigner la nature rebelle à qui, dans l'Évangile, le Seigneur a dit : «Silence, sois muselée.» Mais il appelle «brise» la grâce de l'Esprit qui fait mouiller, grâce aux voiles spirituelles, l'âme au port divin, pendant que la Parole est au gouvernail et qu'elle dirige la navigation : «Il les a conduits au port de sa volonté.»

25. Là-dessus, il invite à nouveau peuple et assemblée à célébrer la grâce en décrivant par son discours presque la situation actuelle des assemblées, puisque c'est de leur chaire que ceux qui ont la priorité de parole proclament ces «merveilles» de Dieu, qui affermissent la foi des auditeurs : «Qu'ils l'exaltent, dit-il, à l'assemblée du peuple et sur la chaire des anciens qu'ils le louent.» Il ajoute alors les motifs de l'action de grâces : Dieu fait exister des fleuves et en fait périr d'autres. Car les torrents de la malice disparaissent tandis que les affluents des vertus inondent les régions jusqu'alors desséchées : «Il a changé, dit-il, des fleuves en un désert et des affluents d'eaux en soif.» Par «fleuves», il veut dire le flux des passions et par «affluents des eaux» l'enchaînement des vices, chaque fois que les hommes, en accumulant continuellement perversité sur perversité, étirent comme un torrent la traînée de la malice. Mais il fait aussi, dit-il, de la «terre fertile une saline» : l'âme féconde en vices est transformée et devient assoiffée en étant assaisonnée par le sel de l'enseignement divin si bien que «la malice de ses habitants» ne peut plus croître en étant nourrie par les flux pervers des eaux; mais l'âme, gorgée de sel et altérée, est prise d'une soif bienheureuse et devient, par la réunion des vertus, une nappe d'eau débordante. En effet, «il a changé, dit-il, un désert en nappes d'eau et une terre aride en affluents d'eaux». Cela devient une cité que «les affamés de justice» habitent. Car nul, s'il est nauséux et privé d'appétit, n'habite à proximité d'une telle nappe et de telles eaux, avec une âme saturée de malice. Et «ils ensemencent les champs et plantent les vignes» : il veut signifier par de telles énigmes les commandements divins et la conduite vertueuse. Car le commandement est une semence pour la moisson à venir et la vigne qui verse grâce à ses grappes spirituelles le vin dans le cratère de la sagesse une vertu. Cela n'est rien d'autre qu'une abondance de bénédiction : «Il les bénit, dit-il, et ils se multiplièrent énormément, et leur bétail ne s'amoindrit pas.» Le bétail, veut-il dire, c'est le service soumis des motions de l'âme, chaque fois que chacune de ces motions qui sont en nous est utile à la vertu : le cœur est du bon bétail, chaque fois qu'il est sous le joug de la raison; le

désir est un autre bétail du même genre, qui offre, en quelque sorte, son dos à l'âme pour la porter et la conduire dans les hauteurs, chaque fois qu'il est dirigé vers les réalités d'en haut par les rênes de la pensée; et tout le reste du bétail est multiplié par la bénédiction, chaque fois qu'il nous prête son service pour atteindre de grands biens.

26. Puis, dans la suite, il fait par son discours une récapitulation de tout ce qu'il a dit. En effet, après avoir, de bien des manières, évoqué les passions et mis sous nos yeux les bien faits divins, il reprend à nouveau brièvement ces points pour les récapituler par son discours : il dit qu'«ils diminuèrent et devinrent malfaisants sous le coup de la tribulation des maux et de la douleur». Par le mot de diminution, il exprime la petitesse et le resserrement qui se fait de ce qui est élevé et grand vers ce qui est bas, car la diminution exprime l'idée de ce qu'il y a de plus petit; par malfaisance, il désigne la familiarité avec le mal. Quant à la tribulation et à la douleur, c'est partout, dit-il, la fin ultime de la perte des biens, telle qu'il la décrit dans un autre psaume en ces mots : «Les affres de la mort m'ont entouré, les dangers de l'Hadès m'ont trouvé, j'ai trouvé tribulation et douleur.» Ayant désigné par «affres de la mort» et «dangers de l'Hadès» les péchés, il ajoute la fin où trouve son achèvement la nature du péché, qui n'est autre que tribulation et douleur, cela même que l'Évangile signifie par «les pleurs et les grincements de dents».

Puis il ajoute par une suite logique : «Et l'anéantissement fut déversé sur les premiers d'entre eux.» Il enseigne par là qu'exister dans celui qui est, c'est exister vraiment. Mais si quelque chose tombe en dehors de celui qui est, il n'est pas même dans l'être. Car être dans le mal, ce n'est pas, au sens propre, être. Voilà pourquoi la malice n'existe pas par elle-même : au contraire, c'est l'inexistence du beau qui constitue la malice. Donc, comme celui qui existe dans celui qui est est dans l'être, ainsi celui qui est dans le néant – c'est-à-dire la malice – est anéanti, selon l'expression du texte. Un tel emploi du mot est assez familier dans l'usage des locuteurs. On dit bien que la nourriture, quand elle se trouve dans de la chair devient de la chair, que le vin versé dans l'eau se change en eau et que le fer dans le feu s'enflamme; de la même manière, celui qui est tombé en dehors de celui qui est, puisqu'il se trouve dans le néant, est anéanti. C'est donc que l'anéantissement est l'inexistence dans le bien. Et celui-ci, quand il se répandit sur les initiateurs du mal, c'est-à-dire sur les premiers hommes, se déversa aussi comme un torrent pernicieux sur la lignée de leurs descendants. La nature a donc été appauvrie d'un tel bien, je veux dire la vie, et l'homme a été réduit à l'indigence par le voleur qui l'a dépouillé de la bénédiction divine : pour cette raison, il dit qu'«il a secouru l'indigent par la pauvreté». «Car c'est par sa pauvreté que nous, nous avons été enrichis.» Et «le bon berger» «a fait d'eux», au lieu de bêtes, «des brebis d'une famille». Il appelle «famille» la communauté de ceux qui appartiennent au registre divin, comme dit aussi l'apôtre : «De lui toute famille au ciel et sur terre tire son nom.» Puis il ajoute : «Les hommes droits verront et craindront», enseignant par ces mots que l'homme droit, à la vue de cette amitié envers l'homme, doit éprouver de la crainte. Car la crainte n'est pas un mince moyen de sauvegarder les biens, elle qui rappelle le passé pour, à l'avenir, rendre sensé l'homme qui a été en proie à la passion. Quand elle aura dominé et chassé toute notre disposition au mal qui vient d'un vain orgueil, «toute iniquité, dit-il, fermera sa bouche». Quelle bienheureuse vie que celle où la bouche de l'iniquité comme une source de borborygmes sera fermée pour toujours et ne souillera plus de son odeur fétide la vie des hommes ! La cime des biens, le couronnement des espérances, la fin de toute béatitude, c'est que la nature ne soit plus troublée par la malice, mais que toute iniquité – celle-ci peut désigner l'inventeur de

l'iniquité m, car c'est ce qu'indique le terme collectif – ferme cette bouche, dont la voix a été à l'origine pour les hommes matière de mort. Donc lorsque tout ce qui s'oppose au beau aura été supprimé, nous attendra cet état qu'aucun discours – on n'en trouvera pas – ne révélera, dont la divine parole atteste qu'il est au-delà de la sensation et de la connaissance. Là-dessus, il ajoute comme un sceau ces paroles finales : «Qui est sage et gardera cela ? Et comprendront-ils les miséricordes du Seigneur ?» Comme l'action de la sagesse est double – d'une part la recherche et la quête de ce qui est utile, d'autre part la garde de ce qu'on a trouvé –, il veut que cesse désormais une oeuvre de la sagesse, je veux dire la quête. En effet, quel besoin aurions-nous de rechercher ce dont on dispose ? Il n'impose que la seule oeuvre restante, garder le bien déjà acquis, puisque la sagesse nous apporte son concours pour cela. Qu'est-ce que la sagesse et qu'est-ce que la garde des biens ? C'est le fait de ne pas être dans l'inintelligence de l'amitié de Dieu pour les hommes. Car celui qui a compris ce qu'il a obtenu ne peut rejeter le bien dont il est honoré. Mais celui qui est dans l'inintelligence de la grâce sera dans la même situation que les aveugles qui, lorsqu'ils ont en main une perle, une émeraude ou une pierre précieuse, la jettent comme un vulgaire caillou et par ignorance de sa beauté sont lésés sans le vouloir de leur possession.

## CHAPITRE 9

27. Telles sont les cinq divisions des psaumes où nous avons distingué, par un effort de compréhension, grâce aux signes qui ont été dits, comme des échelons qui se superposeraient les uns aux autres selon un ordre progressif. En effet, la formule qui achève chaque section contient un certain état du discours et une étape de la pensée qui circonscrit en elle la limite de ce qui a été accompli, avec la parole de glorification et d'action de grâces qui dit : «Béni soit le Seigneur pour l'éternité ! Que cela soit ! Que cela soit !» Car le sens de ces mots est celui d'une action de grâces qui subsiste pour toujours. La parole, en effet, ne s'est pas contenté de dire une fois «que cela soit !» pour établir la bénédiction, mais, en reprenant la formule deux fois, elle prescrit l'éternité dans l'action de grâces. Et dans chaque partie de ce qui a été divisé selon ces sections, la parole a fait contempler un bien particulier, par lequel nous acquérons la béatitude qui vient de Dieu selon une certaine progression ordonnée des biens que l'on contemple dans chaque section, entraînant l'âme toujours plus haut, afin qu'elle parvienne à la plus haute cime des biens.

Cette cime, c'est la louange de Dieu qui se réalise dans tous les saints, comme l'indique le dernier psaume par ces mots : «Louez Dieu dans ses saints» – là où «le firmament de la puissance» signifie ce qui ne déchoit pas du bien, où «les dominations» de Dieu laissent entendre que la malice ne domine plus la nature – lorsqu'enfin la puissance humaine est capable de faire sa louange «selon l'étendue de sa grandeur», en n'émettant plus de faibles sons, mais en dépassant désormais par l'éclat de la voix les trompettes. Car il dit : «Louez le Seigneur au son d'une trompette», lorsqu'également elle imite l'harmonie de l'univers par la variété et la diversité des vertus et devient pour Dieu «un instrument» accordé au rythme d'une mélodie. C'est ce que le texte nomme au sens figuré «psaltérion et cithare». Ensuite, après avoir écarté tout ce qui est terrestre, muet et sans voix, elle rapproche des danses chorales célestes, dans l'éclat des tambours, le son de ses cordes – les cordes tendues sur l'instrument pourraient être pour chaque vertu ce qui l'empêche de se livrer au vice et de s'y relâcher. Il en résulte le beau concert où la cymbale se mêle aux cordes, quand le son des cymbales éveille le désir d'entrer dans le choeur divin, ce qui me

semble traduire le rapprochement de notre nature avec les anges. C'est le passage où il dit : «Louez le Seigneur avec des cymbales retentissantes.» En effet, un tel concours, je veux dire celui du monde angélique et du monde humain, quand la nature humaine sera rendue à son lot originel, produira ce doux son de l'action de grâces par la rencontre des uns avec les autres, et, par les uns et les autres comme avec les uns et les autres, célébrera partout un hymne pour rendre grâces à Dieu de son amitié envers l'humanité. C'est ce que montre, en effet, le concours de la cymbale avec la cymbale : une cymbale est formée par la nature supraterrrestre des anges, l'autre cymbale par la création rationnelle des hommes. Mais le péché a séparé l'une de l'autre. C'est donc lorsque l'amitié de Dieu pour l'homme les rapprochera de nouveau l'une et l'autre, que les deux, de concert l'une avec l'autre, feront alors retentir cette louange, ainsi que le dit, lui aussi, le grand apôtre : «Toute langue confessera, aux cieux, sur terre et sous terre, que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père.» Une fois cela accompli, le son de ces cymbales entonnera un chant de victoire dans un concert commun qui célébrera la destruction de l'ennemi. Quand celui-ci sera complètement détruit et retourné au néant, sans cesse, en tout ce qui respire, à égalité d'honneur, s'accomplira à jamais la louange adressée à Dieu. En effet, puisque «la louange ne sied pas à la bouche du pécheur», il n'y aura plus de pécheur, car le péché n'existera pas, mais «tout ce qui respire» dans toute l'éternité «louera le Seigneur».

28. Voilà donc le chemin vers l'état bienheureux, tel qu'il nous a été suggéré par cette grande philosophie contenue dans les psaumes : il pousse sans cesse à un stade plus grand et plus élevé du trajet vers la vertu ceux qui, grâce à eux, sont conduits vers le haut, afin que quelqu'un parvienne à cette mesure de la béatitude dont la pensée ne peut, par des conjectures et des suppositions, se représenter analogiquement l'au-delà, pas plus que la raison n'en découvre par la logique le degré suivant. Mais même l'élan de l'espérance qui, partout, bondit et court devant notre désir, quand il s'approche de ce qui est inimaginable, reste inerte. Ce qui est au-delà est trop sublime pour être espéré, comme l'atteste aussi, à travers l'ordre que nous avons observé, la philosophie du psautier : après nous avoir ouvert comme une porte d'entrée, dès ses premiers mots, vers la vie bienheureuse, avec l'abandon du mal – c'est en effet ce qu'enseignent les premières paroles du psautier en affirmant que le rejet du mal est le principe de la béatitude –, puis après avoir tendu la main directrice de la loi à ceux qui errent, promis par un tel genre de vie la ressemblance avec l'arbre toujours vert et suggéré l'amertume de ceux qui prennent le chemin opposé, elle conduit par des ascensions successives au sommet de la béatitude celui qui suit cette main directrice. C'est ce que t'indique la pensée du dernier psaume : après la totale destruction du mal, tout dans les êtres sera saint et tout consonnera dans la louange de Dieu, après avoir acquis au même degré, grâce à la fermeté de sa puissance, l'immutabilité face à la malice et avoir élevé grâce, pour ainsi dire, à l'éclat d'une trompette, le son qui célèbre sa grandeur. Quand toute la création, celle de tous les êtres d'en haut et de tous ceux d'en bas, sera accordée en un chœur unique, et qu'à la manière d'une cymbale, la création intelligible et celle qui, aujourd'hui, s'en trouve séparée et a été divisée par le péché, produiront grâce à l'accord de nos voix le son juste; quand notre condition concourra avec celle des anges et que les rangs de l'armée divine, s'étant ressaisis après la confusion, entonneront pour célébrer le meurtre des ennemis le chant de victoire en l'honneur de celui qui remporte le trophée, alors la louange deviendra celle de tout ce qui respire, elle étendra pour toujours la grâce et elle augmentera continuellement, en l'accroissant, l'état bienheureux – je veux parler de ce véritable état bienheureux pour

lequel cesse la pensée rationnelle qui procède par conjectures et cesse également notre faculté d'espérer. Vient ensuite l'état ineffable, incompréhensible et supérieur à toute pensée, que «ni l'oeil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le coeur humain n'a saisi». C'est ainsi, en effet, que le divin apôtre a défini les biens mis en réserve dans la sanctification.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE 1

29. Après avoir distingué ainsi ces étapes, le moment peut être venu d'examiner également la question des titres. Ceux-ci aussi, en effet, ne contribuent pas, à nos yeux, pour une faible part, au cheminement vertueux, comme on peut l'apprendre du sens même des intitulés. Il peut être nécessaire, tout d'abord, de présenter sommairement, avant l'étude des psaumes, une espèce d'introduction, selon les règles de l'art, des titres, pour que nous puissions constater par là aussi, avec une parfaite clarté, que tout ce que vise cet enseignement inspiré, c'est de conduire la pensée à la béatitude véritable.

Parmi les psaumes, les uns n'ont absolument aucun titre. D'autres, quand ils ont chez nous le titre du prophète, ne l'ont pas chez les Hébreux. Dans les uns, le titre, c'est juste le nom de David, dans d'autres, on trouve, avec le nom, la mention d'autres termes, soit «éloge», soit «chant», soit «louange», soit «psaume», soit «de l'intelligence», soit «prière», soit «de la sortie de la tente», soit «de l'inauguration», soit «de la sortie de soi», soit «pour la remémoration», soit «pour la confession», soit «au serviteur du Seigneur», soit «à Idithoum», soit «à Eman l'Israélite». Dans d'autres, le titre est le résultat d'une combinaison, quand l'un de ces noms ou l'une de ces expressions sont notés l'un avec l'autre : soit «chant d'un psaume», soit «psaume d'un chant», soit «chant», soit «psaume», soit «psaume avec hymnes», soit «avec hymnes de l'intelligence», soit «d'une prière à David», soit «d'une prière au pauvre», soit «éloge d'un chant», soit l'un de ces termes joint par combinaison au nom de David forme un titre.

On trouve encore, dans d'autres psaumes, certains autres termes joints à ces derniers : il y a, très souvent, placée en tête, l'expression «pour la fin», mais des termes divers et différents l'accompagnent. Il ajoute en effet : «au sujet de ceux qui seront changés», «au sujet des secrets», «au sujet de celle qui obtient l'héritage», «au sujet du huitième jour», «au sujet des pressoirs», «au sujet de la protection matinale», «au sujet de Maeleth», «au sujet du peuple qui a été éloigné des choses saintes», «ne fais pas périr», «pour l'inscription sur une stèle», ou même ces deux dernières expressions, «pour Salomon», «chant au sujet du bien aimé», «au sujet des secrets du fils», «pour la confession», ou une situation historique : par exemple, quand il était «dans la grotte» ou «dans le désert» ou «quand Saül envoya des hommes pour le tuer», ou «au sujet des paroles de Chousi», ou «quand il changea son visage devant Abimélech», ou «quand les Ziphéens vinrent», ou «lorsque Doèk l'Idouméen vint annoncer à Saül», ou «durant les jours où le Seigneur l'arracha à la main de tous ses ennemis et à la main de Saül», ou «quand Joab revint et frappa la vallée des Salines, douze mille hommes», ou «lorsque le prophète Nathan vint le trouver, après qu'il se fut rendu chez Bersabée».

Certains psaumes ont pour titre l'alléluia hébraïque, noté une ou deux fois. Dans d'autres, il est uni et combiné aux noms de certains prophètes dans le titre lui-même : par exemple, «alléluia d'Aggée et de Zacharie», «alléluia de Jérémie et d'Ezéchiël». Et il existe encore une autre forme de titre : «aux fils de Coré», «à Idithoum», ou «à Asaph». Dans un seul, exceptionnellement, on trouve : «Prière à Moïse, homme de Dieu». Entre les psaumes qui ont selon l'Écriture reçue dans l'Eglise des titres qu'ils contiennent, mais qui sont sans titre chez les Hébreux, nous trouvons cette différence : avec les uns est indiqué un certain nombre des jours de la semaine, soit «premier jour des sabbats» ou «au quatrième jour des sabbats» ou «pour le jour du sabbat» ou «avant le sabbat»; d'autres possèdent un autre sens relatif à leur titre qui a été complètement passé sous silence chez les Hébreux.

## CHAPITRE 2

30. Puisque nous avons éclairci cette division entre les titres, il serait utile de donner, tout d'abord, une interprétation générale de ceux qui sont semblables, puis alors, logiquement, de faire porter l'examen sur les différences évidentes. D'une manière générale, donc, le texte du titre a un double but : soit il est écrit en tête pour désigner le sujet, de sorte qu'informés à l'avance du but du psaume, nous comprenions mieux le sens des mots; soit, également souvent, le titre instruit en quelque sorte par lui-même l'auditeur, en montrant grâce au sens déposé dans les mots une action accomplie vertueusement. Ou plutôt, sous ses deux formes, le but de l'observation des titres est unique : diriger vers l'un des biens, même si le texte semble révéler une réalité historique, même si un simple nom est écrit en tête. Car la divine Écriture n'utilise pas l'histoire dans l'unique but de nous faire connaître des actions qui nous font apprendre ce qu'ont fait ou subi les anciens, mais de façon à nous montrer un enseignement qui permette de vivre selon la vertu, puisque l'observation historique est interprétée en un sens plus élevé. Comme nous sommes d'accord sur la nécessité d'avoir un tel point de vue relatif aux titres, il peut être logique de proposer, comme nous l'avons dit précédemment, une conception générale des titres identiques et de faire de ceux qui se présentent différemment un examen particulier.

31. Puisque la plupart des psaumes ont pour titre l'expression «pour la fin», il faut, selon moi, connaître à ce propos les éclaircissements qu'apporte la pensée des autres traducteurs de la même Écriture. L'un dit, en effet, au lieu de «pour la fin», «à celui qui rend victorieux», un autre «chant de victoire», un autre «pour la victoire». Puisque, donc, la fin de tout combat, c'est la victoire, sur laquelle ont les yeux tournés ceux qui se dévêtent en vue des combats pour se livrer à la lutte, le texte, me semble-t-il, par le mot «fin», grâce à une expression brève, excite et encourage ceux qui luttent par les vertus sur le stade de la vie, de sorte que, les yeux tournés vers la fin, c'est-à-dire la victoire, ils trouvent dans l'espoir d'être couronnés un soulagement à la souffrance de leurs luttes. C'est ce que nous voyons encore se produire aujourd'hui lors des combats. La perspective de la couronne offerte à ceux qui s'engagent au corps à corps les uns contre les autres sur les stades renforce davantage leur zèle pour la victoire, car l'espoir de la gloire dissimule les souffrances du corps à corps. Donc, parce que le stade s'est ouvert à tous pour la lutte – le stade, c'est-à-dire la vie commune des hommes –, où l'unique adversaire est la malice qui, par des moyens divers et des manoeuvres perfides, combat ses opposants, pour cette raison le bon entraîneur des âmes te montre la fin des sueurs, la parure des couronnes et la proclamation de la victoire, afin que, les yeux fixés sur cette fin, tu prennes appui toi-même sur «celui qui rend victorieux» et te prépares à être proclamé vainqueur. Et toutes les pensées de l'enseignement vertueux qui viennent logiquement à la suite de ces mots peuvent apparaître parfaitement à ceux qui, à travers ce début, considèrent ce qui suit. Il est clair, en effet, qu'autant il y a de passions de l'âme, autant il y a de prises et de manoeuvres des adversaires contre nous : ils désarticulent et démettent souvent le raisonnement comme un membre de l'âme, si on ne s'est pas rendu soi-même, en s'y préparant avec soin, incapable de glisser et de tomber au milieu de tels combats par «la lutte légitime», selon le mot de l'apôtre, en acquérant pour soi la victoire, c'est-à-dire la fin des combats. Or, en même temps que l'expression «pour la fin», on trouve écrits des règles et des conseils en vue de la victoire, qui permettent d'obtenir ce qui est recherché.

La mention de «ceux qui seront changés» suppose en effet le changement de l'âme vers le mieux. Et l'interprétation de «Maeleth» pousse l'athlète à développer son courage, en lui signifiant le chœur de danse qui, au terme des souffrances, nous attend : les autres traducteurs ont éclairé ainsi ce mot en rendant Maeleth par «danse chorale». Avoir les yeux fixés sur «les secrets», exécuter «le chant au sujet du bien-aimé», chanter «au sujet de la protection matinale», avoir sous les yeux «le huitième jour», regarder vers «celle qui obtient l'héritage», veiller à rester en dehors de la famille de Coré, inscrire cette grande parole de David «ne fais pas périr», adressée à son écuyer qui l'excitait à tuer Saül, dans l'âme de chacun comme exemple de longanimité : voilà ce que le texte réunit. Et, à l'examiner avec soin, on trouverait toutes sortes d'expressions semblables, car ce sont, en quelque sorte, des paroles athlétiques adressées par l'entraîneur aux athlètes pour arriver à la victoire finale. De la même manière, si un épisode historique accompagne l'expression «pour la fin», il a la même visée : par des exemples historiques, nous fortifier davantage pour les combats. Tel est le sens de «pour la fin».

### CHAPITRE 3

32. Psaume, chant, louange, hymne et prière se distinguent les uns des autres de la façon suivante : un psaume est une mélodie produite par l'instrument de musique; un chant est une expression mélodieuse accompagnée de mots proférée par la bouche; la prière est une supplique adressée à Dieu pour une chose profitable; un hymne est l'acclamation que l'on élève vers Dieu pour les biens dont nous disposons; un éloge ou une louange – les deux mots ont le même sens – comprennent l'éloge soutenu des merveilles divines, car un éloge soutenu n'est rien d'autre qu'une forme intense d'éloge. Souvent ces termes se combinent les uns aux autres dans les titres en étant réunis d'une certaine manière, si bien que deux termes n'en font plus qu'un en se combinant : soit «psaume de chant», soit «chant de psaume», soit «psaume avec hymnes», soit même, comme nous l'avons appris dans Habakoum, «prière avec chant». Le sens d'après lequel nous sommes guidés à la vertu par ces titres est le suivant : le psaltérion est un instrument de musique qui retentit depuis les parties supérieures de sa structure et la musique produite par un tel instrument est dite «psaume». Donc la parole qui exhorte à la vertu a son image dans la forme de cette structure. Car elle t'invite à faire de ta vie un psaume qui ne résonne pas des bruits de la terre – par bruits, j'entends les pensées –, mais produise le son pur et parfaitement audible qui vient des hauteurs et des régions célestes. En entendant «chant», nous comprenons, de manière figurée, la bonne tenue extérieure de la vie. Car, de même que l'air de la mélodie qui sort des instruments de musique est seul à parvenir aux oreilles et que les paroles qui sont chantées, par elles-mêmes, ne sont pas unies aux sons, tandis que, dans le chant, l'un et l'autre sont rassemblés – à la fois le rythme de la mélodie et le sens des mots qui accompagne la mélodie, sens qu'en toute nécessité on ne reconnaît pas tant que les instruments de musique sont seuls à produire la mélodie : ainsi en va-t-il également de ceux qui poursuivent la vertu. En effet, ceux qui appliquent leur esprit à la philosophie contemplative et scrutatrice de l'être pratiquent la vertu d'une façon qui échappe à la foule, parce qu'ils enferment le bien dans leur conscience. Mais pour ceux qui mènent aussi avec ferveur une vie morale, leur bonne tenue extérieure est comme un langage qui publie la belle harmonie de leur vie. Chaque fois, donc, que le bien est accompli de l'une et l'autre manières et que la philosophie morale accompagne la philosophie contemplative, il y a «un chant de psaume» ou «un psaume de chant». Et quand l'un de ces termes se trouve seul à être proposé aux louanges, soit c'est le bien spirituel

seulement qui est désigné par le mot «psaume», soit c'est la morale et la bonne tenue extérieure qui sont signifiées par le mot «chant».

L'hymne ou la louange joints au chant est une invitation à ne pas affronter audacieusement les pensées qui concernent Dieu avant d'avoir rendu notre vie digne d'une telle liberté de parole. Car, dit-il, «la louange ne convient pas dans la bouche du pécheur». Et «au pécheur Dieu a dit : Pourquoi racontes-tu mes actes de justice ?» De même, «la prière avec chant» nous enjoint également d'appliquer d'abord tout notre zèle à notre existence, pour que notre genre de vie ne soit ni sans rythme ni discordant, et alors de nous approcher de Dieu par la prière. Et le Seigneur, me semble-t-il, confie une idée semblable à ceux qui lui disent : «Apprends-nous à prier», en considérant que la prière n'est pas affaire de mots, mais de vie, là où il dit : «Si vous remettez aux hommes leurs fautes, à vous aussi le Père céleste remettra vos péchés.»

Mais, quand on trouve écrit le mot «louange» seul, le sens comprend une certaine forme de témoignage pour celui qui a adressé des louanges à Dieu. Car louer Dieu n'appartient à personne d'autre, mais, dit-il, «la louange est de David», pour que nous apprenions par là que, si nous devenons semblables à lui, alors, nous aussi, nous pouvons acquérir la liberté de louer Dieu.

33. Le «psaume avec hymnes» nous élève à une condition plus haute, que le divin apôtre connaissait aussi, quand il dit aux Corinthiens qu'«il psalmodie tantôt en esprit, tantôt en intelligence». La psalmodie jointe à l'intelligence traduit donc la parole dont on a rendu compte précédemment : l'aspect extérieur doit être digne de ce qui est caché, s'il est vrai que le chant est signifié par une telle pensée. Mais la psalmodie accomplie par l'esprit seul montre la condition supérieure des saints, quand ce qui s'applique à Dieu est meilleur que ce que montrent les apparences. Car le psaume n'est pas avec des chants qui articulent par des mots le sens des pensées, mais, dit-il, le psaume est avec hymnes. Voilà qui, selon mon jugement, enseigne ce qu'il faut entendre par hymne. Nous apprenons, en effet, que la vie sublime qui consiste pour notre instrument à «méditer les choses d'en haut» et à les saisir par des pensées célestes et transcendantes, c'est cela l'hymne de Dieu, qui n'est pas accompli grâce au sens des mots, mais par la vie supérieure. Mais, quand elle mentionne «l'intelligence» à côté du mot «hymnes», la parole conseille, me semble-t-il, de ne pas être dans l'inintelligence des mots qui sont attribués à Dieu pour le glorifier, de peur qu'à notre insu, de façon irréfléchie et par une espèce d'élan insensé, nous n'attribuions à la grandeur divine des pensées qui ne conviennent pas : comme estimer que ceux qui vivent selon Dieu se voient récompensés par le bonheur de cette vie, ou considérer qu'est également bon aux yeux de Dieu tout ce que les sens en l'homme jugent tel. Et il est possible de trouver beaucoup d'autres pensées de ce genre que les insensés placent dans leurs conceptions relatives à Dieu. Aussi as-tu besoin d'intelligence pour savoir à son sujet tout ce qu'on peut lui attribuer sans encourir de reproche. Car ce qui convient réellement à sa louange est trop grand pour être découvert par la nature humaine. Loin de vouloir trouver ce qu'il faut connaître à son sujet, nous avons à nous contenter seulement de rejeter tout accord à quoi que ce soit d'absurde.

Cela même que nous avons saisi à propos de la louange de David – à savoir que la louange divine convient seulement à un homme tel que lui –, il me semble bon de le reconnaître aussi à propos de la prière, quand nous entendons «Prière de David» : il faut s'efforcer de rendre notre vie semblable à la sienne, afin d'avoir la liberté d'adresser des prières. Ainsi également de «Prière au pauvre, quand le cœur lui manque, et qu'en

présence du Seigneur, il répand sa prière». Nous avons grand besoin, en effet, de nous élever vers Dieu pour savoir de quels biens nous sommes pauvres. Car nous ne parviendrions jamais à désirer les biens véritables, si nous n'examinions pas notre pauvreté en la matière. Mais la tension de notre prière prendra vie et s'intériorisera quand nous saurons de quels biens nous sommes pauvres, et quand, face à l'éloignement de ce que nous désirons, le cœur nous manquera. Et ainsi, notre demande se répand par nos yeux et, au lieu de mots, elle s'exprime par des larmes. Tu interpréteras également de la même façon le titre «Prière à Moïse, homme de Dieu» : on ne peut s'approcher, par la prière, de Dieu que si, après s'être séparé de ce monde, on est devenu l'homme du Dieu unique.

#### CHAPITRE 4

34. Le titre «au sujet de ceux qui seront changés» a, selon moi, le sens suivant : seule la nature divine est supérieure à l'altération et au changement. On ne voit pas en quoi elle pourrait s'altérer, car, d'une façon générale, elle ne peut accueillir le mal pas plus qu'elle n'a la possibilité de se tourner vers le mieux. On ne voit pas, en effet, en quoi elle pourrait se changer : il n'y a rien de meilleur qu'elle-même, en quoi elle soit susceptible de se transformer. Mais nous, les hommes, nous trouvons dans l'altération et le changement à l'égard du bien comme du mal, nous devenons pires ou meilleurs par notre activité changeante. Pires, chaque fois que nous quittons la participation aux biens, meilleurs à l'inverse, chaque fois que nous changeons en mieux. Puis que donc, par l'altération, nous avons été portés au mal, nous avons besoin d'un bon changement, afin que, grâce à lui, nous nous transformions en mieux. C'est clair d'après le contexte de ce qui est écrit avec «ceux qui seront changés» : la parole ne se contente pas d'inviter à la nécessité du changement, elle propose aussi une certaine manière pour le réussir, en montrant par des exemples la transformation en mieux.

Tel est le texte du titre : «Pour la fin, au sujet de ceux qui seront changés, pour une inscription sur une stèle en l'honneur de David, pour une instruction, lorsqu'il brûla la Mésopotamie de Syrie et la Syrie de Soba et que Joab revint et frappa la vallée des salines, douze mille hommes.» On peut voir clairement d'après ce qui est dit que la parole disant : «Pour une inscription sur une stèle en l'honneur de David, pour une instruction», comprend un enseignement et un conseil. Car «l'instruction» n'y figurerait pas, si la parole ne visait un enseignement. L'expression «pour une inscription sur une stèle» montre qu'il faut garder ineffaçable et imprimée en sa mémoire cette parole : ainsi la stèle, ce sera la partie de l'âme où siège la mémoire, et les inscriptions sur la stèle, ce seront les exemples des biens. Ils étaient représentés par l'exploit du général en chef de l'armée de David. Grâce à eux, l'épreuve subie par les ennemis est double : les uns ont été consumés par le feu, les autres ont été détruits sous les coups. La Syrie du milieu des fleuves et la partie de la Syrie voisine périssent par le feu, de même que la vallée des salines est massacrée avec ses milliers d'hommes. Mais il serait à la fois long et superflu de faire le récit détaillé de la succession de l'histoire. Car que retirerions-nous de plus, si nous connaissions le récit suivi de ce qui s'est passé ? Mais il est préférable, selon moi, de montrer brièvement par mon propos vers quoi conduit, de manière figurée, le souvenir historique, afin que nous puissions disposer d'une telle inscription sur une stèle pour l'instruction de notre vie. Que veux-je donc dire ? La nation entière, il l'a nommée «Syrie» et il la partage en deux sections, en signifiant chacune d'elles par une marque particulière : l'une est dite «Mésopotamie de Syrie», l'autre est nommée «Syrie de Soba». L'une et l'autre sont réduites en cendres. Puis, à la suite du

retour du général en chef, la vallée des salines avec ses douze mille hommes est condamnée à mort. Considérons donc que la forme de la Syrie est double. Parmi ses habitants, les uns sont traversés, encerclés par le cours des fleuves : ce peut être ceux qui sont inondés de tous côtés par les passions. Les autres sont consacrés à Soba : la parole désigne sous ce nom le pouvoir de la puissance ennemie. La voie du changement vers le mieux pourrait donc bien consister pour nous à voir, sous l'action du feu purificateur, disparaître cette double nation de malice. Comme la vertu s'imprime de manière distincte dans la vie et dans la pensée, ainsi la malice s'observe sous ces deux formes : d'une part, le désordre de l'existence qui permet au cours des passions d'encercler et de traverser l'âme – c'est la forme dite du milieu des neiges; d'autre part, celle qui, par ses doctrines funestes, est consacrée «au maître du monde» et est nommée «Soba de Syrie». Une fois qu'elles ont été consumées par la parole brûlante et purificatrice, c'est au tour de la terre stérile et salée – c'est-à-dire le camp des forces ennemies – d'être frappée sous les coups du général en chef. Nous n'obtiendrions pas, en effet, la victoire sur les ennemis si le chef des armées ne l'emportait de son bras. De la destruction des ennemis, s'ensuit logiquement la paix. Et c'est là la conséquence de la victoire, que vise le titre quand il inscrit en nos mémoires la prescription du changement, en montrant par des exemples historiques l'affranchissement des pas sions.

L'enseignement relatif au changement peut nous être encore plus clair si nous suivons le reste des traducteurs : l'un a ajouté au texte, au lieu de changement, «au sujet des fleurs», un autre «au sujet des lis». La fleur désigne la transformation de l'hiver en printemps, ce qui signifie le passage du vice à la vie vertueuse. L'aspect du lis traduit ce à quoi doit aboutir le changement. Car on voit bien que celui qui devient, en changeant, éclatant, échange son aspect noir et sombre contre une forme éclatante et blanche comme neige. Ainsi, quel que soit le titre auquel la mention «au sujet de ceux qui seront changés» est ajoutée, il faut, je crois, recevoir de la parole le conseil de devoir constamment, par la prière et le soin donné à sa vie, acquérir le changement vers le mieux.

## CHAPITRE 5

35. Le titre «au sujet des secrets» expose l'accomplissement de ce qui est exact concernant la connaissance de Dieu. Car comme la chute ultime de l'âme consiste en la conception erronée de la divinité – de quel bien peut-on jouir, si on n'a pas le bien lui-même ? –, pour cette raison le titre te tend comme une lampe la parole qui scrute les secrets de la connaissance de Dieu, dont le principal est la foi envers le Fils. Le titre est, en effet, le suivant : «Au sujet des secrets du fils.» Car ce qui constitue vraiment un secret, c'est ce qui est incompréhensible, invisible et supérieur à toute saisie de l'intelligence : celui qui s'en est approché par la foi parvient à la victoire finale.

Quant à la parole «au sujet de celle qui obtient l'héritage», elle est claire : c'est au sujet de l'âme qui est tombée loin de son héritage propre, quand le soleil s'est couché sur celui qui a transgressé le commandement, que le prophète adresse à Dieu cette requête, afin qu'elle «abandonne l'obscurité» pour retrouver «l'aurore» et être digne de cette douce «voix» qui dit à ceux qui sont à sa droite : «Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé depuis la fondation du monde.»

En comprenant de cette même façon encore «au sujet de la protection matinale», on ne manquerait pas ce qu'il faut penser. L'usage, en effet, de l'Écriture, est d'appeler aurore le matin. L'aurore est le moment de la nuit limitrophe du jour durant lequel l'une disparaît

et l'autre commence. Et, puisque la méchanceté en bien des endroits de l'Écriture est signifiée de manière figurée par l'obscurité, quand nous adviendra grâce à la protection divine le lever de la vie vertueuse, alors nous parviendrons à la victoire «après avoir abandonné les oeuvres de l'obscurité» et «nous cheminerons avec décence comme en plein jour», comme dit l'apôtre.

La parole «du huitième jour» est également proche de celles que nous avons examinées. Toute l'occupation de la vie vertueuse est tournée vers l'éternité future, dont le commencement est appelé huitième parce qu'il succède au temps sensible dont le cycle est de sept jours. Le titre «au sujet du huitième jour» conseille donc de ne pas regarder le temps présent, mais d'avoir les yeux tournés vers le huitième jour. Lorsque ce temps fluent et passager cessera, qui voit naître une chose et se dissoudre une autre, quand la nécessité de la génération aura passé et qu'il n'y aura plus matière à dissolution, puisque la résurrection qu'on espère aura transformé notre nature en une autre condition d'existence, quand la nature passagère du temps cessera, puisque la puissance de la génération et de la corruption n'existera plus, s'arrêtera également complètement la période de sept jours qui mesure ce temps et lui succédera ce huitième jour, c'est-à-dire l'éternité future formant tout entier un seul jour, selon le mot de l'un des prophètes qui appelle «grand jour» l'existence que nous espérons. Car ce n'est pas le soleil sensible qui éclaire ce jour, mais «la vraie lumière», «le soleil de justice», que la prophétie nomme «orient m», parce qu'il n'est plus caché par le couchant.

36. Nous avons compris de cette même façon encore les titres «au sujet des pressoirs». Le pressoir à vin est un atelier où l'on produit le vin en foulant les grappes de raisin. Mais si le vin s'écoule de grappes pourries ou encore vertes, il tourne aussitôt et devient imbuvable : il prend une odeur fétide ou même une qualité acide ou se transforme, par un autre processus de putréfaction, pour produire des vers. Mais si le raisin placé dans les pressoirs est d'un bon cépage, s'il est mûr, ce sera un vin agréable et fleuri qui s'écoulera des grappes, le temps ajoutant à sa beauté et à la qualité de son bouquet. Pourquoi donc ce passage mystérieux veut-il qu'on se préoccupe le mieux possible du raisin ? Pour que notre cellier, l'esprit humain, soit enrichi – et c'est l'espérance, ce cellier où se trouve renfermée toute la préparation de notre vie. Ainsi, la nature des grappes de raisin peut devenir à nos yeux évidente si apparaissent d'abord les sarments et la vigne qui comprend les grappes et les sarments. Mais cela deviendra manifeste avec les paroles du Seigneur qui dit : «Moi je suis la vigne, vous les sarments.» Si, en effet, nous sommes vraiment «en lui», «enracinés», «portant du fruit et croissant», selon le mot de l'apôtre, nous comprendrons à travers ce qui est dit que, «créés en lui» et sans lui n'existant pas, nous lui demandons que le raisin issu de nos travaux soit digne de l'humidité qui nous nourrit, qu'il ne soit pas, sous l'effet de la colère, vert ou sec, ni que, sous l'effet du plaisir, il ne produise, en se putréfiant, des purulences et ne se décompose. Car dans le pressoir de chaque âme – la conscience est un pressoir –, le raisin, issu de nos travaux, mettra en réserve le vin pour notre vie future. Et, en toute nécessité, chacun est rempli de ses peines particulières, quelles qu'elles soient, de sorte que bienheureux parmi les vigneron sont ceux dont «le vin réjouit le cœur», devenant l'objet d'une jouissance. Mais pitoyables, au contraire, et dignes de lamentations, ceux dont «le vin, courroux de dragons» passe, selon la parole de Moïse, à une qualité pernicieuse, produisant la destruction en guise de fruit des «sarments» de Sodome. Si, donc, tu considères le huitième jour, souviens-toi, dit-il,

«des pressoirs», afin que, grâce à tes bons travaux, «les pressoirs regorgent, selon le mot des Proverbes, de vin» fleuri.

## CHAPITRE 6

37. Le titre «au sujet de Maeleth» transmis plus clairement par ceux qui ont traduit en langue grecque ce mot, propose un encouragement aux combattants de la vertu, en montrant quel est le terme de leurs luttes. Il veut dire que des danses chorales et des témoignages de joie sont réservés aux vainqueurs des combats, puisque le mot a été traduit avec cette signification : le nom «Maeleth» est en effet traduit par «danse chorale». Nous le savons également, par exemple, grâce au récit de la victoire de David : quand Goliath est tombé en combat singulier contre le jeune homme, les jeunes filles viennent en dansant en chœur au-devant de lui pour soulager la peine qu'il avait prise au combat. Ainsi, toute victoire qui se gagne par la sueur et la peine contre les ennemis est accueillie, dit le titre relatif à Maeleth, par des témoignages de joie et des danses, pendant que toute la création spirituelle s'unit comme en une danse symphonique aux vainqueurs. Il fut, en effet, une époque où le chœur dansant de la nature raisonnable, ne faisant qu'un, regardait vers l'unique coryphée de la danse et, en suivant la mesure qu'il imprimait de là au mouvement par son commandement, déployait sa danse. Mais le péché, en survenant, a brisé cet accord inspiré du chœur, il a répandu sous les pieds des premiers hommes qui évoluaient en une danse chorale avec les puissances angéliques la tromperie glissante et a entraîné leur chute : il en résulta la rupture de la proximité de l'homme avec les anges, puisque la chute a brisé leur entente. Aussi celui qui est tombé a-t-il besoin de bien des sueurs et des peines pour pouvoir, après avoir combattu et renversé celui qui recherche sa chute, se redresser à nouveau et recevoir la divine danse chorale comme un présent pour sa victoire remportée sur son adversaire. Quand donc tu entends le titre rapprocher «au sujet de Maeleth» de l'expression «pour la fin», saisis bien alors que t'est donné, de façon énigmatique, le conseil de ne pas te gonfler d'orgueil pour tes luttes contre les tentations, mais d'avoir les yeux fixés sur la victoire finale, qui est pour toi de prendre place dans la danse du chœur angélique en ayant l'âme purifiée de l'attaque des tentations. Voilà ce qui arriva aussi à Lazare, comme nous l'avons entendu dire au Seigneur. Il s'était, par sa patience dans les épreuves tout au long du stade de la vie, préservé de la chute. Aussi, quand «sa tente fut détruite» et que son adversaire dans le stade de l'existence fut vaincu, aussitôt il fut au milieu des anges. Car, dit-il, «il arriva que le pauvre mourut et fut emporté par les anges». C'est là la danse chorale, le voyage avec les anges, et le sein du patriarche qui prend en lui Lazare; il n'est pas, lui non plus, à concevoir en dehors de l'éclatante symphonie que forme le chœur de danse. Car, si on entend le mot «sein» comme l'immense pourtour de l'océan, si on le comprend au sens de la plénitude des biens, à laquelle est donné le nom du patriarche et dans laquelle se trouve aussi Lazare, on ne peut se tromper. Rien, en effet, de ce qu'on voit dans de semblables luttes n'est propre à quiconque, le bien est commun à tous ceux qui concourent par la même vertu vers un bien égal.

38. Le titre mentionnant «la sortie de la tente» et ensuite le titre au sujet de «l'inauguration de la maison de David» sont voisins l'un de l'autre selon la place et selon le sens : le premier figure dans le psaume vingt-huit, l'autre dans le suivant. Le texte de chacun d'eux se présente ainsi : pour le premier titre, «Psaume à David de la sortie de la tente», pour celui qui le suit, «Psaume d'un chant de l'inauguration de la maison de David». En effet, si nous ne quittons pas la tente sensible, notre véritable maison n'est pas

inaugurée. Or voici ce qui est dit : il y a deux façons de concevoir la nature humaine, comme existence charnelle qui se réalise par les sens ou comme existence spirituelle et immatérielle qui s'accomplit par la vie intellectuelle et incorporelle de l'âme. Mais il n'est pas possible de participer aux deux selon le même rapport : la recherche fervente de l'une provoque la privation de l'autre. Donc, si nous devons faire de notre âme la demeure de Dieu, il faut quitter la tente charnelle. Car notre maison ne peut être inaugurée par celui qui nous renouvelle en habitant en nous que si la sortie de la tente a été accomplie par l'affranchissement de la vie corporelle.

Le psaume de la sortie de soi, placé après l'inauguration, dont le titre se présente ainsi : «Pour la fin, psaume à David de la sortie de soi», s'accorde avec les considérations précédentes : il conseille de sortir des réalités dont le contact est nuisible.

Dans les titres où figure l'expression «pour la remémoration», la parole nous présente un très court enseignement pour le salut. En effet, comme la transgression du commandement divin a été pour les hommes «le chemin de leur perte» – nous n'aurions pas péri, si nous avions gardé en mémoire son commandement –, pour cette raison, la parole nous présente comme antidote contre la maladie de l'oubli, la remémoration du commandement, et cela, dans deux psaumes.

Là où l'on trouve ajoutée la mention de «la confession», nous recevons de ce mot l'enseignement suivant. Le sens de la confession est double dans l'usage de l'Écriture : elle désigne tantôt l'expression des fautes, tantôt l'action de grâces. Or ces deux notions nous conduisent à la vie vertueuse. Car si l'expression des fautes entraîne séparation et affranchissement du mal, l'ardeur à rendre grâces augmente la grâce du bienfaiteur à l'égard de ceux qui reçoivent avec une sensibilité vive ses bienfaits. Voilà donc ce que propose le psaume «pour la confession» : si le souvenir d'un péché te brûle, il te conseille la purification par le repentir, mais si ta vie chemine facilement vers le mieux, il affermit, grâce à l'action de grâces envers la divinité, ton choix d'une vie supérieure.

«L'inscription sur une stèle» et l'expression «ne fais pas périr» se trouvent, dans certains titres, soit unies l'une à l'autre, soit séparées : elles contiennent un conseil relatif à la vertu de longanimité. «Ne fais pas périr» est, en effet, la parole de David quand il cherche à empêcher son écuyer de frapper Saul; quant au sens de «l'inscription sur une stèle», c'est qu'il faut garder imprimée comme sur une stèle dans la partie de l'âme où siège la mémoire cette parole, pour qu'en de semblables circonstances, si quelque situation excitait notre cœur à tirer vengeance du persécuteur, lisant en pensée l'ordre empêchant le meurtre, nous calmions, nous aussi, notre cœur par l'effet de la longanimité. Mais nous saisirons à nouveau plus précisément le sens de cela x après être revenus à l'examen du reste des titres.

## CHAPITRE 7

39. Car il faut aussi comprendre la signification de l'alléluia, titre de nombreux psaumes. L'alléluia est une exhortation mystique éveillant l'oreille à l'hymne de Dieu, s'il est vrai que le sens d'une telle expression est : «Louez le Seigneur». Car dans les parties de la sainte Écriture où est ajoutée cette expression disant «Louez le Seigneur», un tel sens est donné, dans les Écritures des Hébreux, par l'alléluia. Ou plutôt cette parole fait peut-être connaître le sens du psaume en question, en disant qu'il est une louange de Dieu. Car c'est de façon diverse, sous des noms différents, d'après une signification symbolique, que les mots hébreux révèlent la nature divine. L'un des noms qui signifient chez les Hébreux Dieu est précisément «ia», tandis que «allélu» est à comprendre comme une louange. Et ne sois

pas surpris que la forme de ce mot indique ce qu'on appelle le cas direct du nom. Car les mots chez les Hébreux ne sont pas formés selon l'usage en vigueur chez nous, mais leur forme d'expression nominale est différente de la nôtre. Il en va ainsi, en tout cas, du nom du prophète que nous, nous traduisons en grec, selon la forme en vigueur chez nous, par «Elias», mais que le bon usage, chez les Hébreux, nomme, au cas direct, «Kl ion». Ainsi donc, ici aussi, quand elle veut signifier la louange au cas direct, la langue hébraïque la nomme «allélu». Et comme la louange est toujours relative à Dieu et que «ia» est un des noms qui traduisent la nature divine, le mot alléluia dans sa totalité se traduit par «louange de Dieu». Quand, donc, ce mot est écrit en tête du psaume, il faudrait comprendre que son sujet doit toujours conduire à une glorification de Dieu. C'est ainsi qu'on trouve surtout à la fin du livre des psaumes la plupart des titres de ce genre : on peut comprendre que ceux qui sont désormais parvenus à l'étape ultime de la conduite vertueuse et qui, grâce aux sections précédentes du psautier, ont été purifiés selon l'étude qu'ils ont conçue pour elles, sont disposés à «louer Dieu» et à se trouver parmi ces réalités dans lesquelles se trouve aussi, croit-on, la nature des anges. Car nous savons qu'il n'y a pas pour eux d'autres occupations que de louer Dieu et que ceux qui ont atteint la vertu parfaite ne s'appliquent qu'à faire de leur existence une louange de Dieu. Donc, comme presque tous les psaumes intitulés «alléluia» se trouvent dans la dernière section du psautier, on peut comprendre clairement que la dernière section du Psautier, où il y a très souvent une louange de Dieu ou une exhortation à louer Dieu, se situe au-delà de toute la sublime ascension accomplie grâce aux psaumes.

## CHAPITRE 8

40. Il reste à comprendre, dans la mesure du possible, la raison des psaumes sans titre. Nos découvertes, dans cette partie, nous les proposons à l'appréciation des lecteurs, soit qu'ils admettent notre opinion, soit qu'ils poussent plus loin leur examen. La différence, donc, que nous avons observée parmi les psaumes sans titre est la suivante. Dans les uns, c'est le sens général du psaume qui tient lieu de titre : aussi bien chez les Hébreux que chez nous, les psaumes en question ne présentent pas d'autre titre que cette unique pensée manifestée dans leur texte. Dans les autres, les titres sont propres à l'Eglise, ont un sens mystique et traduisent «le mystère de notre piété». Ils n'existent pas pour les Hébreux, conformément à l'accusation portée contre eux dans l'Évangile, car ils ont adopté comme doctrine : «Si quelqu'un reconnaît le Christ, qu'il soit exclu de la Synagogue.» Donc, tous les titres dont ceux-ci ont observé qu'ils contenaient une indication du mystère, ils ne les ont pas acceptés. C'est pourquoi, justement, la parole a pris soin d'apposer en tête de ces psaumes une telle précision, en ajoutant à la lecture du titre propre à l'Église qu'il est sans titre chez les Hébreux. Puisque cette division parmi les psaumes sans titre a été mise en lumière, le moment est donc venu de rendre témoignage à la parole par les textes eux-mêmes.

Le psaume placé en tête du livre n'a pas besoin de titre. Le but du texte est, en effet, clair pour les lecteurs : il introduit à la philosophie, en invitant à se détourner du mal, à vivre dans le bien et à ressembler, autant que possible, à Dieu. Mais, puisqu'il est d'abord indiqué, au début de la bénédiction, qu'il ne faut pas être impie, le second psaume, afin que nous puissions être en dehors de l'impiété, suggère, en l'annonçant, le mystère de l'Évangile. Aussi le premier psaume est, d'une certaine manière, le titre du second : ce dernier mentionne la naissance dans la chair, ici-bas, «de celui qui a été aujourd'hui engendré» à cause de nous – aujourd'hui» est une partie du temps –, mais qui

éternellement est issu du Père et est dans le Père, Fils et Dieu; et la royauté pour les hommes sans roi qui, parce qu'ils ne «servaient» pas Dieu, étaient enrôlés parmi des «nations», suivant en quelque sorte leurs propres lois, ou plutôt étant «sans loi», car ils n'ont pas accepté la loi divine, mais «ont rejeté loin d'eux-mêmes le joug» – par joug il veut dire le commandement. Mais puisque la royauté qui domine l'univers vient aussi sur eux, eux qui jadis étaient sans maître deviennent «l'héritage» de Dieu par la foi en «celui qui a été aujourd'hui engendré» – je veux dire «celui qui a été établi roi» sur eux – : à leur tour ils sont engendrés et deviennent «rois». En s'appliquant sur eux, «la verge de fer», c'est-à-dire la puissance immuable, a brisé ce qu'ils avaient de terrestre et d'«argileux» et les a transformés en une nature pure, enseignant que seule est «bienheureuse la confiance en lui». Tel est le sens du psaume que je propose et chacun, s'il le souhaite, peut éprouver sur les paroles divines elles-mêmes notre conception pour voir si ce que nous avons dit correspond à «l'Écriture inspirée».

41. Les autres psaumes qui sont sans titre, pour la raison que nous avons donnée, dans la Synagogue des Hébreux, mais non dans l'Église de Dieu, sont les suivants. Car, à tous, on peut toujours trouver un titre que l'Hébreu n'accepte pas parce qu'il exprime la piété, et que, par incrédulité, ils n'ont pas reçu. Les psaumes de ce type sont, pour résumer, au nombre de douze et, pour rendre plus exact ce que l'on proposera à leur sujet, faisons connaître aussi pour chacun sa place dans la suite du texte : le psaume trente-deux, le psaume quarante-deux à quoi s'ajoute le psaume soixante-dix, puis le psaume soixante-treize, ensuite le psaume quatre-vingt-dix, puis les psaumes quatre-vingt-douze à quatre-vingt-seize, encore le psaume quatre-vingt-dix-huit, enfin, dernier des psaumes sans titre, le psaume cent trois. Tel est donc l'ordre des psaumes sans titre chez les Hébreux. Le refus de leur part d'admettre ces titres n'a pas d'autre cause, je crois, que celle qui a été énoncée. Mais la raison nous en apparaîtra mieux démontrée, si nous examinons, en un survol rapide, certains des psaumes sans titre, afin que l'accusation portée contre l'ignorance des Juifs puisse être garantie par l'examen même des textes.

Ainsi, le psaume invite à faire honneur à celui qui est venu des cieux sur la terre, en disant : «Faites honneur, justes, au Seigneur», car il dirige l'univers, du néant amène l'univers à l'être et conserve toutes choses dans l'être, lui dont le commandement devient substance. Tel est, en effet, le sens des paroles divines : «Lui-même a parlé et ils ont été, lui-même a commandé et ils ont été créés.» Lui rend «bienheureuse la nation» qui s'appuie sur son nom, voulant dire que la nation c'est nous pour qui l'espérance du salut est le nom du Christ e, que nous partageons avec lui, nous qui croyons que «du ciel, le Seigneur a jeté les yeux» pour voir «tous les fils des hommes, depuis sa demeure prête». Par sa demeure prête qui est éternelle, il a nommé le Père, dont l'existence est éternelle, puisqu'il ne procède pas de quelqu'un, mais est toujours prêt. Et nous ne sommes pas surpris que ce soit depuis cette demeure prête qu'il s'unisse, devenu fils d'homme, aux fils des hommes, parce que nous sommes convaincus que c'est «lui qui a façonné un à un nos coeurs.» Car, si la nature humaine est son ouvrage, qu'apprenons-nous de neuf de ce mystère ? Que le maître de la nature «est venu dans son bien», et que les Hébreux ne l'ont pas reçu. Aussi le titre n'existe-t-il pas plus pour eux que le soleil pour l'aveugle. C'est pourquoi, la course de la loi selon la chair, qu'il appelle «cheval trompeur», et toute la compréhension corporelle des commandements – ce peut être le «géant» –, nous les jugeons inutiles au salut. De la même manière le psalmiste les rejette en énigme par ces mots : «Un cheval trompeur pour le salut», «et un géant ne sera pas sauvé par la grandeur de sa force.» Et, les

yeux fixés sur celui qui arrache à la mort nos âmes par la nourriture céleste – selon les mots du prophète : «Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent en sa miséricorde, pour arracher à la mort leurs âmes et les nourrir dans la famine» –, nous disons : «Notre âme attend le Seigneur» qui des cieux a jeté les yeux sur nous et «Puisse ta miséricorde, Seigneur, être sur nous, comme nous avons espéré en toi.» C'est pourquoi l'Hébreu n'accepte pas le titre de ce psaume.

De la même manière encore, le psaume quarante-deux n'a pas de titre pour les Hébreux : le texte montre, je crois, que le mystère présent dans ce psaume n'était pas acceptable pour ceux qui suivent la secte des hébraïsants : devenu «jeune», il annonce qu'«il viendra à l'autel.» Mais ce n'est pas possible pour l'Hébreu : il n'accepte pas de rajeunir par le mystère du salut, grâce à «la génération d'en haut».

42. Pour le psaume soixante-dix, la version de l'Église a bien un titre : «Au sujet des fils de Jonadab et des premiers captifs», mais c'est un fait passé sous silence chez les Hébreux. La raison en est claire : comme la prophétie relative au Seigneur y est plus évidente, accusation est faite de l'incrédulité des Juifs coupables de n'avoir pas été capables d'accepter l'enseignement évident du mystère. Il en va, en effet, comme de ceux qui sont malades des yeux ou de ceux qui sont atteints du mal de l'hydrophobie : les uns ne supportent pas sur leurs yeux l'assaut des rayons du soleil pas plus que les autres la vue de l'eau, mais ils se privent, en gardant leurs paupières closes, pour les malades des yeux, des rayons du soleil, pour les hydrophobes, de la vue de l'eau. De la même manière, la malice des Juifs, parce qu'ils ne consentent pas à reconnaître la gloire de la proclamation divine, leur fait renoncer à la vérité par le silence. Il est possible également en considérant le psaume lui-même de reconnaître les énigmes de la prophétie. Il dit, en effet, dans le psaume soixante-dix dont le titre est sur «les premiers captifs», comme si la parole venait de la personne du captif, entre autres expressions qui conviennent au langage du suppliant, celle-ci : «Arrache-moi de la main du pécheur, de la main de l'homme qui transgresse

la loi et commet l'injustice», désignant par ces mots celui qui a rendu notre existence captive. Et, dans la suite, après ces paroles d'exhortation qui sont nombreuses, il signifie le retour de la captivité par ces mots : «Que d'épreuves tu m'as montrées, nombreuses et mauvaises ! Mais tu t'es retourné et tu m'as rendu la vie, des abîmes de la terre tu m'as fait remonter, tu as multiplié ta magnificence pour moi, tu t'es retourné et tu m'as consolé.» Concevons plus clairement par l'enseignement du grand Paul comment celui qui est attiré, par le poids du péché, dans l'abîme, est ramené des abîmes grâce à celui qui est descendu à cause de nous dans l'abîme. Il dit à ce propos : «Ne dis pas dans ton cœur : qui montera au ciel ? c'est-à-dire pour en faire descendre le Christ. Ou qui descendra dans l'abîme ? c'est-à-dire pour faire remonter le Christ d'entre les morts.» Car c'est par là où la mort est entrée dans le monde qu'elle est à nouveau encore bannie : par un homme elle est entrée, par un homme elle est aussi bannie. «Le premier homme» a ouvert à la mort l'entrée, grâce «au second» la vie est introduite à sa place, elle dont l'entrée entraîne la disparition de la mort. C'est pourquoi, quand le captif était retenu par la mort dans l'abîme de la mort, il est descendu par sa passion dans cet abîme pour ramener avec lui dans les hauteurs l'abîme. C'est ce qu'a éclairci avec précision la grande voix de l'apôtre quand il dit entre autres, là-dessus, ceci : «Comme tous, nous mourons en Adam, tous aussi, nous revivons dans le Christ.» C'est pourquoi, alors que le titre «au sujet des premiers captifs» crie que le plan du Seigneur dans la chair se réalise, les Hébreux bouchent leurs oreilles et n'admettent pas le titre.

43. Tu trouveras ainsi dans le psaume quatre-vingt-dix que c'est pour la même raison que les Hébreux n'acceptent pas le titre révélateur de la manifestation du Christ. Car le psaume en question est pour nous un «éloge de chant», puisque tout éloge se réfère à Dieu. Mais les Hébreux taisent l'éloge et à ceux qui louent le Seigneur, ils ordonnent de se taire. Ils cherchent, en tout cas, à empêcher dans le sanctuaire les enfants de louer le Seigneur pour ses bienfaits, comme l'Évangile dénonce leur ignorance. Quant aux paroles mêmes de l'éloge de ce chant, il serait superflu de montrer en les examinant qu'elles visent le Seigneur, car les mots mêmes du texte manifestent plus crûment la même idée. Le psaume qui suit le quatre-vingt-onzième a dans son titre une expression encore plus explicite, ce qui explique que le Judaïsant se garde de l'approuver. Voilà, en effet, le texte : «Éloge d'un chant à David, pour le jour du sabbat quand la terre a été fondée.» Qui, en effet, parmi ceux qui ont accepté la doctrine de la piété, ignore qu'au jour du sabbat le mystère qui concerne la mort a été accompli, quand ce corps, en parfaite conformité à la loi, est resté immobile sur sa couche, dans le tombeau ? Qui ignore ce jour où la terre fut fondée par notre fondateur qui, en éliminant celui qui détruisait notre habitation, a rebâti, depuis le commencement, ce qui s'était effondré ? Or l'agent de notre destruction, c'était la mort qu'«il a réduite à l'impuissance» quand il nous semblait observer le sabbat en restant dans un lieu où il était immobile, alors qu'en fait il combattait la puissance de la mort en ouvrant par lui-même à tous les morts la voie de la résurrection hors de la mort. Mais «l'ennemi de la Croix du Christ» n'accepte pas le mystère du sabbat. C'est précisément la raison pour laquelle cet éloge est chez eux sans titre. Car ils ne conviennent pas que celui-ci est «le Seigneur» qui, après avoir pris lui-même notre aspect et s'être couvert de notre honte sous «la forme de l'esclave», «a régné» de nouveau, «s'est revêtu de sa beauté» propre et s'est couvert de sa propre «puissance». Or la puissance et la beauté du Fils, c'est le Père. Il a rendu la nature humaine affaiblie par le péché à nouveau ferme, si bien qu'elle n'est plus secouée au gré du mal et qu'elle ne reçoit pas non plus le tangage du péché. Et après avoir célébré en énigmes de bien d'autres manières la grâce, il cite encore des fleuves au bruit retentissant, voulant parler, selon moi, des voix des Évangiles. A quoi bon passer en revue tout ce qui est écrit dans le psaume, alors que les paroles divines ne présentent aucune ambiguïté ? Cet hymne concerne bien ce «Dieu qui est monté au milieu des acclamations», qui a confirmé ses témoignages par la bonne confession et qui fait en sorte que la sainteté de l'Esprit convienne à sa propre maison, l'Église.

44. Il en est de même pour le psaume quatre-vingt-treize dont, pour la même raison, l'Hébreu n'accepte pas le titre. Tel en est le texte : «A David, au quatrième jour des sabbats, sans titre chez les Hébreux.» Le mystère qui s'y trouve annonce l'économie de la passion. Car, puisqu'au cinquième jour du sabbat eut lieu la trahison de Judas, c'est le jour précédent que celui qui rachète par sa propre personne le monde entier est vendu en quelque sorte par le traître. C'est ainsi, en effet, que la prophétie de Jérémie nomme ce qui s'est passé : «Et ils ont reçu les trente pièces d'argent, prix de celui qui a été apprécié.» Il est vendu, je crois, pour «racheter», par sa propre vente, «ceux qui ont été vendus par le péché». Aussi, voyant à l'avance ce qui allait se produire, le prophète est-il saisi d'une certaine fureur contre ce qui a lieu : il la nomme «Dieu des vengeances» et il invite celui qui s'est abaissé à cause de nous à «se lever et à rendre aux orgueilleux le salaire» qu'ils méritent, pour que les pécheurs ne tirent pas gloire du mal. Contre eux il crie, les nommant «insensés» et «fous», eux qui n'ont pas accepté la divinité de celui qui est apparu. Car le propre de l'insensé, comme il dit ailleurs, c'est de prétendre que le Dieu qui est n'existe

pas. A de tels hommes il crie : «Comprenez, insensés parmi le peuple, et, vous, fous, devenez enfin sensés.» Quel est celui qui a implanté l'oreille ? Quel est «celui qui a modelé l'oeil» ? Quel est «celui qui instruit les nations» ? Quel est «celui qui connaît les pensées des hommes» ? Par là le prophète révèle, je crois, les miracles des guérisons : grâce à eux, des yeux étaient modelés, travaillés avec de la boue grâce à la salive et à la terre, des oreilles, en quelque sorte, étaient plantées avec les doigts sur ceux qui étaient privés de ce sens, et tout ce qui se cachait dans le secret des pensées était rapporté par celui qui voyait «leurs intentions p». Comme, malgré ses cris contre ces hommes, il n'a pas été entendu, il tourne son discours vers le Seigneur et dit : «Bienheureux l'homme que tu instruiras, Seigneur, et que tu enseigneras d'après ta loi.» Car la loi, par elle-même, n'est d'aucun secours, si un enseignement divin n'éclaire pas le mystère présent en elle, comme l'a dit ce même prophète : «Dévoile mes yeux et je comprendrai les merveilles de ta loi.» Ou peut-être déclare-t-il bienheureux l'homme des nations qui croit à «la loi spirituelle» : alors qu'il était, dans le temps précédent, un homme charnel, «mis au rang du bétail», il devient, par l'instruction de la loi divine, quand la malédiction a été dissoute en une bénédiction, bienheureux, parce que pour lui la colère des jours mauvais s'est adoucie, tandis que pour celui-là une fosse est creusée. Puis, un peu plus bas, il énonce le but du plan du Seigneur sur l'homme : «Si ce n'était que le Seigneur m'a secouru, peu s'en serait fallu que dans l'Hadès n'eût habité mon âme.» Car le secours du Seigneur ne nous a pas laissé être les habitants de l'Hadès : c'est que «contre la multitude des douleurs» du péché, les soins de celui qui nous soigne ont fait contrepoids. Là il avance un énoncé philosophique plus grand encore, quand il enseigne la doctrine que le mal n'existe pas de toute éternité. Il dit en effet : «Un trône d'iniquité ne s'alliera pas avec toi, lui qui modèle une peine sur un commandement.» C'est-à-dire que le principe du mal n'est pas considéré en même temps que toi : le principe, c'est le trône, qui fonde le péché par un commandement. Par là, il a montré que le mal n'existe pas de toute éternité, pas plus qu'il ne demeure pour toujours. Car ce qui n'a pas toujours existé, n'existera pas non plus pour toujours. Puis, il rapporte la manière dont a eu lieu la destruction du mal en annonçant la disparition de la malice lors de la souillure du meurtre commise par les Juifs sur le Seigneur. Il dit en effet que ceux-ci «tendront des pièges à l'âme d'un juste et condamneront un sang innocent». Mais cela devient pour moi un salut. Car le Seigneur qui a été condamné à mort devient par là pour moi un refuge et ce Dieu est établi pour l'aide de l'espérance des croyants, lui qui, rendant par la justice de son jugement à chacun selon ce qu'il mérite, fera disparaître la méchanceté, non la nature des pécheurs. Tels sont ses mots : «Et le Seigneur leur rendra leur iniquité et selon leur méchanceté le Seigneur Dieu les fera disparaître.» Il veut dire par ces mots que ceux qui ont aujourd'hui été conformés au péché disparaîtront. En effet, puisque la malice n'a pas d'existence, celui qui est conformé à elle, lui non plus, n'aura pas d'existence. Donc, puisque la malice a été détruite et qu'il n'en est resté aucune empreinte en rien, tous seront conformés au Christ et brillera sur tous une unique forme qui, depuis le commencement, a été apposée sur la nature.

## CHAPITRE 9

45. Puis il continue logiquement, sans recourir à aucun instrument de musique, mais en consacrant à Dieu de sa propre voix par le chant un éloge bienveillant. Il dit en effet : «Éloge d'un chant à David.» Ce titre n'existe pas pour les Hébreux. Car il appelle ses auditeurs à communier dans l'exultation et à chanter dans l'allégresse la victoire par ces mots : «Venez, exultons dans le Seigneur; poussons des cris d'allégresse vers Dieu, notre

sauveur.» Et, à la fin, il lance une menace particulièrement violente contre les incroyants qui ont montré le même esprit mauvais tant pendant les quarante ans de leur séjour au désert, durant lesquels ils ont irrité leur bienfaiteur, que par la suite, en n'acceptant pas le repos du péché que nous a offert l'Évangile, alors qu'ils pouvaient, «s'ils écoutaient aujourd'hui la voix» de celui qui, à cause de nous, est venu dans l'aujourd'hui et est descendu de la grandeur éternelle qui précède les siècles dans la génération temporelle, s'ouvrir l'entrée du repos. Mais, en se proposant toujours la voie de l'errance et de l'incroyance aussi bien dans les premiers temps que par la suite, ils se sont vu refuser par serment l'entrée dans le repos de Dieu. Comment, en effet, «pourraient venir dans le repos» ceux qui se sont volontairement exclus de la bénédiction ?

Pareillement, le psaume suivant, quatre-vingt-quinze, est, dit-on, sans titre pour les Hébreux; mais, pour nous, c'est un chant adressé à Dieu après le retour de la captivité quand l'organisation de notre nature a été rebâtie après avoir été défaire. Tel est en effet le texte du titre : «Éloge d'un chant, quand la maison a été bâtie après la captivité, sans titre chez les Hébreux.» Et aussitôt, dès le prologue, le psaume annonce la bonne nouvelle du mystère de la nouvelle alliance par ces mots : «Chantez au Seigneur un chant nouveau.» C'est avec raison que le titre de ce psaume est passé sous silence chez les Hébreux. Car après les paroles de la bonne nouvelle qu'elle a placées dans le prologue du psaume, la prophétie place en tête, à l'adresse des hommes des nations, la parole suivante : «Apportez au Seigneur, familles des nations, apportez au Seigneur gloire et honneur» et «Prosternez-vous devant le Seigneur sur son saint parvis» et «Apportez des sacrifices et entrez dans ses parvis.» Toute la suite du texte est semblable : elle annonce le déplacement de la bénédiction vers les nations. Il dit en effet : «Dites parmi les nations que le Seigneur a régné et qu'il a raffermi la terre» défaire par la malice, de sorte qu'elle reste à jamais «en dehors de l'agitation». Pour cette raison, «les cieux se réjouissent et toute la terre exulte», tandis que les eaux des mers s'agitent avec tout ce qu'elles renferment. Par là, il montre figurativement que la puissance contraire est troublée et ébranlée devant notre existence, quand nous devenons «des cieux racontant la gloire de Dieu» ou une terre bénie par sa fécondité en vertus. Il dit en effet : «Que la mer soit agitée et tout ce qu'elle renferme.» Il dit que «les plaines se réjouiront», entendant par «plaines» la vie qui offre une surface unie de vertu, ce qu'Isaïe aussi, d'une autre manière, évoque avec ses propres mots, quand il ordonne aux vallées de se combler et aux couines et aux montagnes de s'abaisser. Il n'a pas d'autre but, me semble-t-il, par ces mots, que de vouloir soigner les manques et les excès des occupations vertueuses, faisant en sorte que par manque du bien le principe de la vertu ne soit pas miné, et que n'apparaissent pas non plus des aspérités provoquées par l'excès. Car, dit-il, «les plaines se réjouiront et tout ce qui est en elles.»

46. De la même façon le psaume suivant n'a pas été admis à recevoir un titre des Hébreux, parce qu'il raconte ce qui nous concerne et annonce par la parole la bonne nouvelle de l'état stable de notre terre. Le titre adresse en effet le psaume à David en ces termes : «A David, quand sa terre a été rétablie.» Or le mot «sa» se réfère évidemment non à David, mais à Dieu. Car la terre, qui s'est révoltée auparavant par malice, a obtenu aujourd'hui, par la connaissance de Dieu, la stabilité. Or nous, nous sommes tous la terre de Dieu : nous qui étions auparavant instables dans le bien et, pour cette raison, soumis à une malédiction, nous avons été ensuite soustraits à la malédiction et nous avons retrouvé la stabilité dans le bien. Immédiatement le début du psaume annonce cette bonne nouvelle : puisque le Seigneur a régné, la terre se réjouit. Comme si l'on disait que, parce

que le soleil a brillé, la terre est illuminée, ainsi, puisque le royaume du Seigneur domine, la joie du royaume est en nous. Tel est le texte : «Le Seigneur a régné, que la terre exulte, que de nombreuses îles se réjouissent.» Il a heureusement nommé les âmes de ceux qui montrent au milieu des tentations fermeté et stabilité «des îles» que sépare de tous côtés la mer de malice, mais, assurément, sans être capable de se jeter contre elles au point d'aller jusqu'à ébranler la solidité de la vertu. Puis, au milieu d'elles, la parole signifie en énigme, dans la nuée et la ténèbre, l'invisibilité de la nature divine. Elle dit en effet : «Nuée et ténèbre autour de lui.» Puis, après avoir montré les effets redoutables de la puissance rétributrice qui lui font dire qu'«un feu marchera devant lui et embrasera tout autour ses ennemis», elle dévoile l'illumination évangélique en appelant les paroles de la proclamation divine «des éclairs» qui brillent sur toute la terre : «Ses éclairs ont paru sur la terre», dit-elle. Elle montre ensuite la hauteur des mystères évangéliques par ces mots : «Les cieux ont annoncé sa justice et tous les peuples ont connu sa gloire.» Après avoir prédit la destruction des idoles et la disparition d'une telle erreur en disant : «Qu'ils aient honte tous ceux qui se prosternent devant les images gravées, qui se glorifient dans leurs idoles», elle ajoute ce qui est le sceau des biens, la manifestation aux hommes du Seigneur dans la chair, par ces mots : «Une lumière s'est levée pour le juste et pour les hommes droits de cœur, de la joie.»

47. C'est de manière heureuse et avec à propos que le début du psaume sans titre suivant se rattache à la fin de ce psaume. Car la même puissance devient pour le juste lumière et joie, mais colère pour le peuple incrédule. Il dit en effet : «Le Seigneur a régné, que les peuples soient en colère.» Quel est ce Seigneur qui a régné ? Celui qui est assis au-dessus de la nature angélique et céleste, car, par «les chérubins», la parole désigne l'éminence de la puissance hypercosmique dont la royauté dissout le mauvais composé – ce n'est pas ce qui en nous est céleste, mais terrestre qu'elle ébranle – quand elle dit ces mots : «Celui qui est assis sur les chérubins : que la terre soit ébranlée.»

Je laisse de côté la suite pour ne pas trop gêner la logique de l'explication, me contentant de souligner que tout vise un seul et même but jusqu'à la fin du psaume. Il témoigne, en effet, que ce Dieu qui a régné ne nous est pas apparu d'abord à nous aujourd'hui, mais qu'il s'est manifesté aussi, lui, le même Dieu, aux célèbres prophètes. C'est pourquoi il mentionne Moïse, Aaron et Samuel qui sont, chacun, admirés et chantés pour leur piété envers Dieu. Il ajoute à sa parole également la colonne de la nuée dans laquelle le Seigneur s'adressait à eux : il enseigne par là, selon moi, aux incroyants à ne pas s'étonner de l'entretien avec Dieu que nous avons obtenu par l'intermédiaire d'un homme. Car Dieu qui parla alors dans la colonne de la nuée, ensuite «se manifesta dans la chair», de telle sorte que, si l'on prétend que la chair n'est pas digne d'être le médiateur par lequel Dieu nous a parlé, on ne peut pas attester non plus la dignité de la colonne de la nuée. Car qu'y a-t-il en elle qui soit jugé digne de la grandeur divine ? Si les Juifs croient que Dieu a parlé dans une colonne de nuée, qu'ils ne trouvent pas non plus incroyable qu'il leur ait parlé dans une chair, d'autant plus qu'Isaïe a compris à travers la nuée la chair. Il dit en effet : «Voici que le Seigneur est assis sur une nuée légère.» Et c'est encore le même prophète qui nomme ceux qui le suivent «nuées» là où il dit : «Qui sont ceux qui volent comme des nuées ?» Ainsi, en employant le même mot de «nuées», il montre la parenté de la chair du Seigneur avec le reste de la nature humaine. A ce Dieu, donc, qui a parlé alors aux hommes par une nuée, ensuite par une chair, David dit plus loin : «Seigneur notre

Dieu, toi tu les as exaucés; toi, Dieu, tu leur as été propice même en te vengeant de toutes leurs actions.»

Mais, pour que personne, en voyant le plan divin, ne glisse dans des conceptions basses et humaines relatives à la divinité, il ajoute ces mots à la fin du psaume, en nous adressant la parole : «Exaltez le Seigneur notre Dieu et prosternez-vous devant l'escabeau de ses pieds, car il est saint.» Le sens du texte est, selon notre conjecture, le suivant : hommes, c'est à vous qu'ont été révélés, autant que l'oreille humaine est capable de les recevoir, les mystères divins. Mais vous-mêmes, lorsque conduits par eux à la vraie connaissance de Dieu, vous avez exalté, autant que le permet votre raisonnement, la gloire de Dieu, vous saviez que votre esprit a beau se tendre au-dessus de lui-même et dépasser toute forme de représentation sublime dans ses conceptions relatives à Dieu, ce que vous trouvez alors et devant quoi vous vous prosternez ne se confond pas avec la majesté en elle-même de celui que vous cherchez, mais est l'escabeau de ses pieds – le prophète traduisant par cette expression ce qui en notre pensée est placé en-dessous et en bas par comparaison avec la compréhension qui lui est inaccessible.

Puis, ensuite, si on laisse de côté dans l'intervalle une quantité non négligeable de psaumes, au psaume cent trois, le dernier des psaumes qu'il a rangés dans la catégorie de ceux qui sont sans titre selon les Hébreux, il affirme expressément la divinité du Dieu seul-engendré, lui attribuant la cause de l'organisation de l'univers. Il affirme, en effet, que ce psaume sur la création du monde, bien qu'il soit de David, est sans titre chez les Hébreux. Il veut dire que ceux-ci n'admettent pas le but de cette prophétie. Tel en est le titre : «De David, sur la genèse du monde, sans titre chez les Hébreux.» De ce psaume nous exposerons au moment opportun le sens, qu'il nous suffise de dire maintenant seulement ceci : la même cause, je veux parler de celle qui concerne l'incroyance des Juifs, a également rendu ce titre inacceptable aux Hébreux.

## CHAPITRE 10

48. Il ne faut pas non plus laisser sans examen le mot «diapsalma». Nos prédécesseurs ont pensé que le «diapsalma» désignait le changement de pensée, ou de personne, ou de sujet. Pour notre part, sans rejeter les conceptions des pères, nous ne craignons pas d'avoir aussi notre propre idée sur le sens de ce mot. Voici donc le sens de «diapsalma» que nous avons saisi : dans le cours et l'enchaînement de la psalmodie, si, pendant que David prophétisait, survenait une autre illumination du saint Esprit qui apportait la grâce d'un supplément de connaissance susceptible d'assister ceux qui recevaient la prophétie, il retenait sa voix et il offrait à sa pensée l'occasion de recevoir la connaissance des idées qui lui venaient de l'illumination divine. Comme, souvent, des gens qui font route ensemble ou qui parlent entre eux à des festins ou à des réunions, si soudain un bruit vient à frapper leurs oreilles, s'arrêtent de parler et dirigent toute leur attention vers le bruit pour avoir la possibilité d'entendre et de connaître dans le silence le sens de ce bruit, puis, quand le son a cessé de retentir, reprennent leur entretien, ainsi le grand David, se faisant l'interprète de l'Esprit, exposait par la mélodie ce qu'il avait précédemment appris, et, s'il recevait tout en parlant un enseignement supplémentaire, il tendait à ce qui résonnait en lui spirituellement l'oreille de l'âme et faisait taire son chant; et les pensées dont il se pénétrait alors, il les exposait en joignant à nouveau les paroles à la mélodie. Donc, le «diapsalma», selon ce qu'on peut dire dans le cadre d'une définition, c'est, au cours de la psalmodie, une halte soudaine pour accueillir la pensée d'origine divine qui vient s'introduire. Ou bien l'on pourrait définir plutôt le «diapsalma» comme

l'enseignement de l'Esprit qui se produit en secret dans l'âme, quand l'attention à cette pensée brise la continuité de la mélodie. Et, pour que le grand nombre n'interprète pas le silence comme le signe que la puissance du saint Esprit abandonne celui qui prophétise, pour cette raison, certains traducteurs, au lieu de «diapsalma» écrivent «toujours» dans ces intervalles, afin que, par là, nous apprenions que l'enseignement du saint Esprit dans l'âme était permanent, tandis que le discours qui traduit les pensées d'origine divine qui viennent dans l'âme n'était pas permanent : tantôt il exprimait sa pensée, tantôt il la recevait. Donc, lorsqu'il annonçait les pensées imprimées dans son esprit, la psalmodie avançait et suivait son cours; mais si quelque inspiration plus divine retentissait à l'oreille de son âme, il était tout ouïe et faisait taire son chant.

49. Donc, alors que le saint Esprit lui parlait toujours, même au moment du silence, le discours était dans des intervalles – l'intervalle a été appelé «diapsalma» par les traducteurs. Or, pour ce qui est de la division que nous avons observée dans l'ensemble du livre des psaumes qui se divise en cinq, il est possible de montrer à partir de là également que la raison que nous avons imaginée pour elle est vraie – par une avancée progressive à travers chacune des sections, celui qui est conduit par elles est guidé vers l'étape plus élevée. Car c'est seulement l'ultime section qui, du début à la fin, pour chaque psaume, présente un hymne continu et ininterrompu, puisqu'il n'est jamais divisé par le «diapsalma» : le chant pour chacun des degrés a en effet ce caractère, comme les chants intitulés «alléluia». Une telle observation montre, à mon avis, que dans le reste des psaumes, parce qu'ils sont inférieurs, se trouve celui qui ajoute à son enseignement des pensées plus élevées et les insère au fur et à mesure dans la suite de son discours, parmi celles qui sont susceptibles de faire avancer la pensée dans le sens du mieux. Mais la perfection par «les degrés» comme celle des psaumes dont l'en-tête est «alléluia», parce qu'elle vient couronner le sommet des pensées relatives au bien, n'a besoin d'aucun accroissement, faisant un avec elle-même par toute la perfection dans le bien. Ce dont témoigne aussi le sens du titre de ces psaumes nommant tout ce qui suit «louange de Dieu». Car comme il en est de la croissance du corps suivant l'âge, qui a pour limite l'état naturel au-delà duquel il n'admet plus d'accroissement, mais demeure tel qu'il est pendant tout le temps qui lui reste, ainsi en va-t-il du développement et de la stabilité des enseignements divins qui permettent de nourrir les enfants dont l'esprit n'est pas formé par les nourritures appropriées – du lait ou des aliments semblables – pour les développer, et offrent la table solide à ceux qui sont déjà parfaits, eux qui, par les autres leçons, ont eu auparavant les sens de l'âme exercés.

50. Si, donc, dans la dernière section, l'interprète de l'Esprit n'a jamais éprouvé le besoin d'être instruit dans un «diapsalma» d'une pensée plus sublime, ce peut bien être la preuve manifeste qu'il a compris la raison du «diapsalma» en ayant placé en tête ces parties du psautier qui se trouvent séparées par le «diapsalma». Dans le troisième psaume, il évoque d'abord l'angoisse et l'impuissance que provoque en lui l'assaut ennemi, puis, après avoir séparé cette partie par le «diapsalma», il fait confiance à celui qui a mystérieusement fait résonner en lui cette parole de salut : «Toi, Seigneur, tu es mon soutien, ma gloire et tu élèves ma tête.» Produisant à nouveau la mélodie dans un intervalle après la parole d'actions de grâces qu'il a composée en ces termes : «De ma voix, j'ai crié vers le Seigneur et il m'a entendu depuis sa montagne sainte», il apprend quelle est la délivrance de l'impuissance générale qu'entraînent les malheurs humains. Et instruit du mystère de la passion du Seigneur, sous l'illumination soudaine de l'Esprit, il revêt la

personne même du maître et dit : «Pour ma part, je me suis endormi et j'ai dormi; je me suis réveillé car le Seigneur me soutiendra.» Il serait superflu d'exposer précisément le sens de chaque expression, alors que le discours nous presse vers d'autres. Il faut, en effet, confirmer le sens que nous avons donné du «diapsalma» à partir du texte lui-même en montrant son bien-fondé également dans le quatrième «diapsalma» dont nous tirons un enseignement semblable.

51. C'est, en effet, d'une certaine manière, à toute la nature humaine qu'il crie la vanité de ses aspirations en nommant les fils des hommes «des coeurs lourds» qui aiment le mensonge vain et inconsistant. Après une nouvelle halte, il montre en quoi consiste la vérité : «Sachez, dit-il, que le Seigneur a jugé admirable son saint», désignant, je crois, par «le saint» le Seigneur, comme le dit Moïse : «Juste et saint le Seigneur.» Puis il donne le conseil, pour pouvoir franchir la vie dans la pureté, de devenir juge et examinateur des pensées de l'âme, par ces mots : «Ce que vous dites en votre coeur, sur vos lits éprouvez-en du remords.» En faisant à nouveau retraite en lui-même, il a appris lui-même la suppression du sacrifice d'animaux prescrit par la loi et il le crie à ses auditeurs, car il affirme que l'homme qui cherche la purification de l'âme ne place pas ses espoirs dans regorgement des bêtes dépourvues de raison, mais sait en quels «sacrifices Dieu se complaît». C'est pourquoi il dit : «Sacrifiez un sacrifice de justice et espérez dans le Seigneur.» Au psaume sept également, c'est l'expression de la demande qui se présente en premier : il y plaide devant le «juste juge» que ce n'est pas pour répondre au mal que les adversaires font preuve de malice, mais que ceux-ci sont à l'origine de la méchanceté; et que c'est une même chose, selon lui, par rapport au péché, d'être l'initiateur de la malice et de se venger de celui qui commence par les mêmes moyens. Puis, sur ces paroles, il prête l'oreille à celui qui révèle le grand «mystère de la piété», par lequel s'accomplit la vengeance du Seigneur contre les adversaires véritables. La troupe des ennemis ne peut être détruite que si le Seigneur est ressuscité pour nous; or, il faut absolument qu'une mort précède la résurrection. Donc, celui qui a annoncé la résurrection du Seigneur a révélé en même temps ce qui est uni à la résurrection, je veux dire le mystère de la Passion. C'est pourquoi divinement inspiré par l'inhabitation de l'Esprit saint, il dit : «Ressuscite, Seigneur, dans ta colère, sois exalté jusqu'aux termes de mes adversaires.» Il désigne par la colère la puissance rémunératrice du «juste juge» et par ce qui suit la disparition du mal. Car le seul à être par nature un adversaire, c'est ce qu'on considère comme le contraire du bien, c'est-à-dire le mal : son terme c'est sa disparition et son passage au néant. Celui donc qui dit : «Sois exalté jusqu'aux termes de mes adversaires» annonce, du fait que la malice des adversaires est terminée, que la course au mal ne subsiste plus dans l'existence. Car, comme le terme de la maladie est la santé et le terme du sommeil le réveil – pas plus le dormeur, tant que dure son sommeil, ne met un terme à son sommeil que le malade ne sent un terme à son malaise; mais quand la santé a remplacé le malaise chez l'un et le réveil le sommeil chez l'autre, nous disons que chacun d'eux est arrivé au terme de l'état où il était, l'un le sommeil, l'autre la maladie –, de la même façon ici, la transformation de la nature humaine dans l'état bienheureux, il l'a nommée «terme des adversaires».

52. Nous avons observé seulement une unique forme différente de «diapsalma» dans tout le livre des psaumes, au psaume neuf : il ne dit pas simplement «diapsalma», mais «chant d'un diapsalma». Peut-être l'expression a-t-elle été intervertie par une erreur de scribe, si bien qu'il faudrait lire plutôt «diapsalma d'un chant» et non «chant d'un diapsalma». Mais puisqu'il convient de garder sous les yeux la condamnation qui se trouve

dans l'Apocalypse de Jean de ceux qui modifient les divines paroles par un ajout ou un retranchement, nous conserverons l'ordre qui nous a été transmis dans cette partie de l'Écriture et nous chercherons quelle raison explique le «chant d'un diapsalma». Nous pensons donc que de ce «diapsalma» au suivant, il y avait un seul «diapsalma» où le saint Esprit inspirait à David les pensées de la prophétie. Mais il n'en est pas allé là comme pour le reste. Dans les autres cas, en effet, ce n'est pas en même temps que s'accomplissaient l'instruction que l'Esprit réalisait mystérieusement dans son âme et l'expression de la connaissance qu'il lui avait inspirée, mais, pendant que l'intimité de son cœur s'instruisait, son discours faisait relâche. Là, au contraire, les deux opérations se produisent ensemble et sont simultanées : pendant qu'il prophétise, l'Esprit lui inspire l'enseignement des pensées sublimes sans que la continuité de la mélodie soit interrompue. Au contraire, s'unissant à l'instrument du prophète, l'Esprit saint oriente lui-même, selon son propre vœu, les organes de la voix, de telle sorte que le chant n'est pas plus coupé que l'enseignement n'est gêné par le son. Car cet enseignement de l'Esprit, c'était sa «mélodie», selon l'expression de Symmaque. Puisqu'une telle pause se trouve dans de nombreuses parties du psautier, qu'il nous suffise d'avoir proposé par ce que nous avons dit une introduction générale pour la compréhension du «diapsalma» sans passer en revue dans le détail tous les «diapsalma» : il serait superflu et inutile, en – attardant sur ce qui est connu, d'allonger notre propos sur un sujet qui fait l'objet d'un accord.

## CHAPITRE 11

53. Mais il serait également légitime de rechercher dans quelle mesure l'ordre du psautier ne s'accorde pas avec l'enchaînement historique. Car, si l'on prête attention à l'intervalle de temps dans lequel s'est déroulée la vie de David et à l'enchaînement des événements, on ne peut pas trouver de correspondance entre la place des psaumes et l'ordre de l'histoire. Nous disons donc, en revenant au premier but de notre texte, que notre maître ne se soucie nullement de cela. Car il faut appeler maître, je crois, l'Esprit saint, selon la parole du Seigneur : «Celui-ci vous enseignera toutes choses.» A ce guide et à ce maître de nos âmes tout semble négligeable, sauf le soin apporté à sauver ceux qui errent parmi les vanités de l'existence et à les attirer à l'existence véritable. Car pour tout ce qui se réalise suivant un certain but, il existe un ordre naturel et nécessaire qui réalise par un enchaînement progressif ce qui est recherché.

Ainsi, il en va comme pour les sculpteurs dont le but du travail est de rendre la pierre semblable à un objet existant : l'oeuvre n'est pas commencée d'emblée par la fin, mais les règles de l'art imposent à leurs efforts un certain ordre sans lequel ils ne pourraient pas atteindre ce qu'ils recherchent. Il faut d'abord détacher la pierre du bloc attaché à elle, rogner ensuite tout autour les saillies parmi les proéminences inutiles pour l'imitation de l'objet proposé et de la même manière travailler la pierre en creusant ces parties qui, une fois enlevées, laisseront voir dans ce qui reste le début de la forme de l'être vivant qui fait l'objet des efforts de l'artiste; et puis, au moyen d'outils plus fins, à la surface plus régulière, racler et lisser les aspérités de la pierre et alors donner à ce qui reste la ressemblance de la forme du modèle, enfin rendre brillante et plus unie la surface de la pierre, autant de procédés par lesquels l'art sait donner à l'oeuvre une si grande beauté. De même, toute notre nature ayant été, pour ainsi dire, pétrifiée par l'inclination vers la matière, la parole qui nous taille à la ressemblance de Dieu suit, pour atteindre le but, un certain chemin et une certaine progression : tout d'abord, elle nous sépare, pour ainsi dire, d'une sorte de bloc de rocher attaché à nous, je veux dire la malice à laquelle nous étions

portés par une certaine relation; puis elle rogne tout autour de la matière première le superflu; après quoi elle commence à façonner l'objet à la ressemblance du but, en faisant disparaître ce qui s'oppose à l'imitation; et ainsi, par l'enseignement plus fin des idées, en raclant et en polissant notre pensée, elle dessine en nous, au moyen des figures de la vertu, la forme du Christ à l'image de qui nous étions au commencement et nous sommes à nouveau.

54. Quel est donc l'ordre que suit la sculpture de nos âmes ? Dans la première section du psautier, nous avons été séparés de la vie passée dans le vice; celles qui suivent ont amené par un enchaînement continu l'imitation à sa perfection. L'ordre des psaumes est donc cohérent, puisque ce que recherche l'Esprit, comme on l'a dit, n'est pas de nous enseigner simplement l'histoire, mais de conformer nos âmes par la vertu à Dieu, selon ce que poursuit l'enchaînement du sens de ce qui est écrit dans les psaumes, non selon les exigences de l'enchaînement historique. Comme, en effet, dans l'exemple de la sculpture que nous avons exposé, il faut à l'art beaucoup d'instruments pour réaliser la statue – or ces instruments ne se ressemblent pas dans leur aspect caractéristique : l'un est façonné à son extrémité en forme de spirale, ceux-là présentent un tranchant en forme de scie, d'autres sont fabriqués en forme de ciseaux, d'autres sont disposés selon une forme semi-circulaire; mais tous ceux-ci et de semblables, chacun à un moment qui lui est propre, assistent l'artiste –, de même le chef véritable qui sculpte avec art nos âmes à la ressemblance de la divinité avait à sa disposition les psaumes comme des instruments à tailler la pierre – et les besoins de l'exécution imposent un ordre à l'utilisation de ces instruments. De plus, l'artiste ne se soucie pas de savoir quel instrument a été forgé avant l'autre pour que le premier dont il dispose soit aussi le premier à l'aider pour l'exécution de la sculpture. Car celui qui prête attention au besoin réalise en premier ou en second ou à la suite ce que conseille le besoin.

Ainsi la question de savoir si viennent en premier les événements relatifs à Goliath et à Saül ou si viennent en dernier ceux relatifs à Absalom et à Ourie, les paroles de Chousi et la rencontre avec Bersabée, voilà ce dont ne se soucie pas celui qui forme par ces moyens nos coeurs, lui qui veille, au contraire, à ce que chacun de ces exemples nous aide pour le bien.

55. C'est ce à quoi vise également l'enchaînement vers le salut et l'ordre de ce qui nous aide dans ce même but est excellent. Par exemple, le premier psaume a détourné l'homme de l'union au mal; le second a montré à qui nous devons nous attacher en annonçant la manifestation dans la chair du Seigneur et en indiquant que la béatitude consiste à mettre sa confiance en lui; le troisième annonce l'épreuve que l'adversaire élève contre toi : alors que tu as déjà été oint par la foi en vue de la royauté et que tu règnes avec l'Oint véritable, ce n'est pas de l'extérieur qu'il entreprend de te chasser de ta dignité, mais depuis ta propre personne. Car ce n'est pas d'ailleurs que l'ennemi tire sa force contre nous, et nous ne pouvons pas être non plus chassés par un autre de notre dignité, à moins d'être nous-mêmes les pères par une conception perverse du mauvais rejeton. Il se dresse et s'élève contre notre royauté en prenant le pouvoir contre nous quand il souille celles qui vivent avec nous en commettant en plein jour son sacrilège, c'est-à-dire quand il publie la corruption de nos vertus, avec lesquelles nous vivions alors. Comme, donc, dans les premiers psaumes, notre force n'a pas encore été affermie pour les luttes, au point de combattre de front les attaques de l'opposant, le texte a montré par l'exemple du titre que fuir à son approche ne contribue pas peu à affermir ceux qui sont assaillis. Voici ce qu'il

t'enseigne : chaque fois que vient sur toi Absalom, couvert de sa chevelure de malice, le meurtrier de son frère, qui s'attaque rageusement à «tes mariages honorables et à ta couche sans souillure», fuis, comme dit le Seigneur, de ville en ville, car il est possible, «en s'enfuyant devant la personne d'Absalom, un tel fils», de rassembler ses forces avec l'aide du bois qui a lié en lui sa chevelure maléfique et d'abattre l'ennemi de trois flèches. Tu vois bien l'énigme que laisse entendre l'histoire, quel est ce bois, auquel a été clouée la chevelure de malice que l'apôtre nomme «l'acte rédigé» des péchés, selon ses mots : «Et il l'a supprimé en son milieu en le clouant à la croix», c'est-à-dire au bois. Et quelle est la triade des flèches qui frappe en son milieu le cœur de l'adversaire et qui cause la mort du «dernier adversaire» ? Pour que le sens de la flèche nous convienne, nous nous référerons à la prophétie d'Isaïe qui dit au nom du Seigneur : «Il m'a établi comme une flèche élue et dans son carquois il m'a élevé.» Cette flèche donc, c'est «la parole vivante de Dieu et plus coupante que tout glaive à deux tranchants». La parole est le Christ et par ce nom est reconnu le mystère de la triade. Par lui, nous apprenons à connaître celui qui oint, celui qui est oint et celui par qui il a été oint. Car si l'un de ces titres manque, le nom du Christ ne subsiste pas. Ce nom donc, quand il est élevé dans notre carquois, c'est-à-dire lorsque par la foi il est dans notre âme – l'âme est le carquois de la parole –, devient alors destructeur de celui qui se lève contre nous et nous poursuit, dont la destruction a lieu sur le bois. Aussi c'est après avoir fui au moment opportun celui qui se lève contre lui – il est un par nature, mais devient une foule par son alliance maléfique – et avoir dit : «Ils se sont multipliés, ceux qui me persécutent et ils sont nombreux à se lever contre moi» et toute la suite du psaume, qu'a lieu le commencement de la victoire. Car la fuite opportune loin de ceux qui se lèvent pour attaquer entraîne la victoire sur les ennemis. Aussi le psaume suivant est-il intitulé «pour la fin». La fin de toute lutte est la victoire, comme notre discours l'a précédemment montré selon les règles de l'art, et quand tu as goûté une fois à la victoire, les victoires contre les adversaires s'obtiennent les unes après les autres : lors de la première victoire, quand les plaisirs de la vie luttent contre les biens de l'âme, l'inclination pour le mieux a triomphé en toi de la tromperie matérielle. Car en condamnant ceux qui cherchent ce qui est vain et aiment le mensonge, tu as échangé la passion de l'apparence contre le désir de l'invisible.

56. Au psaume suivant, tu es victorieux d'une autre manière. Vous êtes deux, en effet, à lutter l'un contre l'autre pour l'héritage à divin : l'un met en avant la loi, toi-même la foi. Mais c'est à toi, contre l'autre, que le juste président des jeux remet les prix de la victoire, si bien que le pur état de ton âme devient un lever de soleil, quand l'obscurité s'est retirée en amenant l'aube, que le psaume appelle «aurore». On peut ainsi découvrir que la victoire s'ajoute sans cesse à la victoire pour l'athlète, puisque les succès de la victoire entraînent vers ce qui est toujours plus grand et plus éclatant.

Une autre victoire à nouveau lui succède logiquement, obtenue grâce à celles qui ont précédé. Ainsi celui qui a connu lui-même l'héritage a aussi en mémoire le «huitième jour» : il est le terme du temps présent et le début de l'éternité à venir. Or le propre du huitième jour, c'est de ne plus donner une occasion à la préparation des biens ou des maux à ceux qui se trouvent en lui, mais ce dont chacun pour son propre compte aura jeté par ses oeuvres les germes, d'en fournir en retour la moisson. C'est pourquoi il prescrit d'accomplir alors son repentir, car «dans l'Hadès» un tel zèle est sans effet, à celui qui s'est exercé par les mêmes victoires.

A nouveau la parole absout pour d'autres luttes, à nouveau elle frotte d'huile pour combattre l'attaque des tentations. Car le même ennemi, cet Absalom, pour ainsi dire régénéré à partir de nous-mêmes, prépare le combat contre nous, lui dont l'ardeur à nous tuer est détournée par notre bon conseil devant la situation, ou plutôt par l'alliance de Dieu. Attribuant en effet à Dieu la cause de l'heureuse issue qu'ont entraînée pour lui «les paroles de Chousi», il a composé cette action de grâces. Il serait superflu de t'exposer en détail les épisodes de l'histoire : comment ce Chousi, loyal écuyer de David, rejoint les amis d'Absalom et parvient à être plus persuasif devant le tyran que le conseil d'Achitophel. Le résultat, puisqu'il fit prévaloir la sentence dont il était l'instigateur, ce fut que l'autre s'étrangla lui-même, lui qui avait conseillé Absalom contre David. Il serait bon d'appliquer à la vie vertueuse également les énigmes de l'histoire : comment la sentence qui nous sauve devient la pendaison de l'ennemi. Cette sentence salvatrice figure d'ailleurs aussi bien dans l'histoire que dans le psaume. Mais notre but est de comprendre l'enchaînement ordonné des psaumes qui nous conduit au bien. Efforçons-nous donc de comprendre la sentence ici qui est destructrice de celui qui conspire contre nous. Quelle est-elle donc ? Considérer comme équivalent par rapport au mal d'être à l'origine d'une injustice et de se venger de celui qui a commencé. Car il se condamne aux pires peines et il fixe son propre châtement celui qui se trouve avoir échangé un mal contre un autre mal, comme dans un contrat, et rendu à ceux qui l'ont donné ce qu'il a reçu.

57. Et ainsi, après ces luttes, il est de nouveau proclamé vainqueur. Vient ensuite, en effet, le titre annonçant «la fin au sujet des pressoirs». Or la fin des luttes, c'est la victoire. Expliquer à nouveau par notre discours le sens de l'expression «au sujet des pressoirs» serait superflu, puisqu'il a été déjà suffisamment éclairé quand il s'agissait de l'examiner en son lieu propre. De la même façon qu'après sa première fuite devant Absalom, pour avoir distingué des véritables questions le zèle inutile, il mérite la victoire, ainsi, maintenant aussi, après de semblables luttes, avec pour allié contre l'opposant la parole «au sujet des pressoirs», il devient victorieux «en anéantissant à la fois l'adversaire et le vengeur». La raison pour laquelle il est nommé aussi bien adversaire que vengeur, c'est que ses appâts qui entraînent au péché sont le châtement le plus aigu pour ceux qui les perçoivent et que les moyens mêmes d'attirer par tromperie l'homme dans la communion au mal sont la forme la plus pénible de châtement. C'est ainsi que le divin apôtre interprète cette pensée en disant : «Recevant en eux-mêmes le salaire dû à leur égarement.» Car quel autre châtement plus pénible imaginer que l'impureté de l'indécence, que réalisent en eux-mêmes les artisans de l'indécence ? Celui, donc, qui a anéanti dans sa propre vie la puissance d'un tel être qui châtie celui qui vit dans le mal par sa participation même au mal, «voit les cioux», «la magnificence établie au-dessus des cioux» et la dignité de notre nature, quels êtres elle commande et avec qui elle a été établie. En effet, dans le même temps, à la fois elle dirige les bêtes dépourvues de raison et, rapprochée des anges par une comparaison, elle leur est légèrement inférieure. C'est donc une parole où il s'agit aussi bien du commandement sur les premières que de la parenté avec les anges.

A nouveau un autre type de victoire prend la suite quand, franchissant le visible, tu t'avances dans les mystères par la parole – or la parole est le Fils – et que tu deviens désormais capable, entraîné par les précédentes victoires, de chanter le psaume «au sujet des secrets du fils» grâce à la contemplation juste et harmonieuse. A nouveau tu es vainqueur de la bête qui «en secret nous dresse des embuscades», de telle sorte que

l'orgueil qu'éprouve l'adversaire contre nous n'est plus admis – «afin, en effet, que l'homme cesse de se grandir d'orgueil sur la terre»; alors, grâce à la succession des victoires que tu accumules, ta confiance en Dieu devient plus parfaite et tu peux dire : «Je mets ma confiance dans le Seigneur.» A la victoire suivante, à nouveau tu te souviendras «du huitième jour», au cours duquel «sont anéanties la langue au discours fier, les lèvres trompeuses» et la folle opposition à Dieu; mais «seront préservés de cette génération et pour l'éternité» ceux qui ne rôdent pas autour de l'impiété, mais s'attachent à la voie droite que Dieu a inaugurée pour nous, voie nouvelle et vivante». A quoi bon passer en revue chaque psaume en particulier, puisque cette approche te montre suffisamment le progrès vers le meilleur par l'ordre et le titre des psaumes ? Car à une telle pensée ne contribue pas peu, à nos yeux, l'interprétation des titres proposée dans les pages qui précèdent.

## CHAPITRE 12

58. Mais, puisque la première section de l'ascension psalmique a été conclue avec le psaume quarante, s'y trouve la reprise de la proclamation de la béatitude, bien que la parole définisse pour nous l'état bienheureux autrement qu'au début. Dans les premiers psaumes, en effet, se séparer du mal c'était être bienheureux. Mais ici, c'est la connaissance du bien qui est dite bienheureuse. Or, la nature du bien ou de tout ce qu'il est possible de découvrir encore, parole ou pensée, au-delà de ce dernier, c'est «le Dieu seul-engendré» qui «à cause de nous s'est fait pauvre malgré sa richesse». La parole annonce ici sa pauvreté dans la chair, exposée pour nous par l'histoire évangélique, déclarant bienheureux celui qui, avec intelligence, a connu cette pauvreté. Mais lui, s'il est pauvre selon «sa condition d'esclave», est pourtant béni selon sa nature divine. Car, si la parole l'a nommé «indigent et pauvre» au début du psaume, elle dit à la fin de la section : «Béni le Seigneur, le Dieu d'Israël, depuis l'éternité et pour l'éternité ! Que cela soit, que cela soit !»

Celui donc qui est parvenu à cette hauteur commence une autre ascension. Ayant abandonné, en effet, «Coré» son père qui, par orgueil, s'est révolté contre le sacerdoce, qui, pour cette raison, devint la proie des flammes, fut englouti par l'abîme et se retrouva sous terre par son péché, il se donne par la foi comme fils adoptif au père véritable, ayant compris combien il est différent d'être enfant de Dieu et de porter le nom de fils de l'apostat Coré. Obtenant donc la victoire finale, sachant l'étendue de la différence qui sépare le méchant père de l'autre, il avale et détruit en lui toute pensée bestiale et venimeuse suivant la nature des cerfs qui ont comme propriété essentielle de faire disparaître les serpents. Il imite également par la soif le cerf, et des sources divines il est assoiffé – elles peuvent représenter la nature divine qui à la fois est une et est contemplée dans une triade. Il dit en effet : «Comme le cerf soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après toi, mon Dieu.» Puis elle cherche à apaiser sa soif soutenue par son désir et, tandis que dans son ardeur à obtenir l'objet de ses vœux, elle ressent comme un malheur le bref délai dans la participation aux biens, elle dit, au milieu et à la fin du psaume : «Pourquoi es-tu triste, mon âme ?» et «Espère en Dieu !» Car c'est vraiment la bonne jouissance que nous promet l'espérance divine.

Et c'est ainsi qu'il avance vers le suivant, où, grâce à l'autel divin, il devient jeune. D'après le psaume suivant, à nouveau il fait des descendants de Coré, continuateurs de sa race, des vainqueurs, montrant que leur renom auprès de Dieu n'est pas émoussé par la mauvaise naissance de leurs pères. Et après avoir, dans ce psaume, attribué à Dieu la cause de la destruction des ennemis quand il dit : «Tu nous as sauvés de ceux qui nous affligent

et ceux qui nous haïssent tu les as confondus», il passe au chant sur le bien aimé où ceux qui, d'abord issus de l'apostat, ont été ensuite consacrés vainqueurs de l'être maléfique, parviennent par l'intelligence à la victoire finale : «Pour la fin, pour l'intelligence, chant au sujet du bien aimé», où nous apprenons encore qui il est, lui dont le trône pour l'éternité préside l'univers, d'autre part quelle vierge est conduite à lui pour une communauté de vie, n'étant jugée digne de cet honneur qu'à condition d'oublier son propre père.

59. Puis, après avoir dédié ce chant au bien aimé, il expose à nouveau un chant de triomphe «au sujet des fils de Coré», développant son discours en termes plus mystérieux, car l'annonce du psaume est «au sujet des secrets». Il y décrit par son discours le grondement des eaux, le mouvement des nations, l'abaissement des rois, le tremblement de la terre, et y affirme que «le Seigneur de toute puissance est avec nous.» Par tout cela, il annonce la manifestation dans la chair du Seigneur, quand la nature des démons gronde et est ébranlée, quand des montagnes changent aussi de place, ces pensées terrestres du mal, elles qui paraissaient aux anciens immobiles et immuables. Et «le fleuve» de la joie «réjouit la cité de Dieu», «le Très Haut sanctifie son propre tabernacle», et tout ce qui se rattache à cet enchaînement, par quoi la parole, grâce à ces énigmes, annonce les secrets.

60. A nouveau, la parole passe à une autre victoire, où toutes les nations applaudissent et se réjouissent car «Dieu est monté dans une acclamation» – la raison de l'ascension te devient parfaitement claire grâce à l'interprétation de Paul selon lequel l'ascension ne serait pas possible, si la descente n'avait précédé. Après avoir invité chacun à chanter le psaume en son honneur avec intelligence, il passe par sa parole à une station plus élevée où il fait «du deuxième jour du sabbat» l'argument du chant. Ce jour, si on le considère d'après la première organisation de l'univers, est l'établissement du ciel et du firmament, et la séparation des eaux supracélestes et des eaux terrestres. Mais si on porte son regard vers l'Évangile, ce jour est véritablement celui qui a établi pour nous le ciel. Si, en effet, le firmament est nommé ciel par Dieu, si, selon la pensée de Paul, le firmament, c'est la foi au Christ, alors vraiment c'est selon la foi qu'un ciel est créé pour nous, lorsqu'à passé la tristesse du sabbat et que devint pour nous objet de foi le mystère de «celui qui a été établi fils de Dieu avec puissance selon l'esprit de sainteté par sa résurrection des morts, Jésus Christ notre Seigneur» qui est réellement «un grand Seigneur, tout à fait digne de louanges»; et tout ce que le psaume contient par enchaînement logique, cette cité divine qu'il nomme aussi «montagne bien enracinée» et «exultation de toute terre» et «montagnes de Sion». Surtout, à propos d'elle, il expose le plus étonnant de tout : elle qui était jadis «le côté de Borée» est devenue aujourd'hui «la cité du grand roi» et «Dieu est connu dans ses forteresses», indiquant par là clairement dans son discours la merveille de l'Église. Car la région boréale est sur terre celle des réalités sombres et glacées, restant toujours obscure et inaccessible aux rayons du soleil. Voilà pourquoi le nom «boréal» signifie la puissance adverse. Donc, celle qui habitait alors en Borée et était son côté, passant en dehors de la vie sombre et glacée, devient la cité de Dieu et le séjour de la royauté, elle dans les forteresses de qui Dieu est connu. Il appelle «forteresses» les contours des constructions de forme quadrangulaire par lesquelles il révèle en énigme l'édification solide et sublime des tours de vertu qui s'observe dans les âmes des saints, car c'est seulement dans de telles vies que Dieu est connu. Et ce qui suit s'accorde avec ce qui vient d'être expliqué : «les rois s'y réunirent.» Car ce ne sont pas des esclaves, mais des rois qui sont réunis et habitent cette cité divine, «eux qui, dit-il, ont vu et ont été au plus haut point émerveillés». Puis, il expose la cause de leur émerveillement, puisque ceux qui habitaient auparavant indignement cette

citée, quand elle était le côté de Borée, «ont été troublés et agités», «un tremblement s'est emparé d'eux» et non seulement un tremblement, mais aussi des peines imitant «les douleurs de celle qui accouche». Tout cela, dit-il, se produisit contre eux sous l'effet du vent violent qui brise les navires de l'apostasie qui flottent vicieusement sur la mer de l'existence : «Avec un vent violent, dit-il, tu briseras les navires de Tharsis.» Or, celui qui a en mémoire le récit des Actes n'ignore pas le souffle violent qui, à l'étage supérieur, se fit connaître aux disciples. Et qui a prêté attention à la prophétie de Jonas sait parfaitement qu'après s'être éloigné, en apostat, de Dieu, il cherche un navire qui fasse voile vers Tharsis. Puis, comme si le texte avait été partagé pour deux personnes, tandis qu'il endosse dans ce qui précède la personne de celui qui annonce, dans la suite il représente les voix de ceux qui ont accueilli la parole. Car il dit, conformément à la vérité de ce qui a été annoncé, comme s'il apprenait d'un autre ce qui a été dit : «Comme nous avons entendu, ainsi également avons-nous vu dans la cité du Seigneur des puissances, dans la cité de notre Dieu.» C'est pourquoi, il a représenté s'exhortant mutuellement ceux qui avaient contemplé avec plaisir ce qu'ils avaient entendu. L'exhortation était la suivante : «Encerclez Sion et entourez-la, racontez dans ses tours, confiez vos coeurs à sa force et divisez ses forteresses» et toute la suite s'y rattachant que le texte contient.

61. Ensuite, logiquement, la proclamation de la parole s'étend à toute la terre, et, de la même manière qu'avant la confusion des langues il n'y avait «qu'une seule lèvre et qu'une unique voix pour tous», ainsi aujourd'hui aussi, toutes les nations, le monde entier, tout homme sont une seule ouïe et un seul coeur quand le Verbe retentit unique en tous. Car il a rassemblé toute la nature humaine en un même lieu et a réuni autour de lui l'univers entier en un public unique pour crier à tous cette parole, disant : «Ecoutez, toutes les nations, prêtez l'oreille, vous tous qui habitez le monde, enfants de la terre et fils des hommes», que chez vous l'on soit riche ou pauvre. En effet, par ces trois couples, il distingue d'une façon générale tout ce qui différencie la vie des hommes. Dans le premier couple, il mentionne toutes les nations et ceux qui habitent le monde, de telle sorte que le mot de nations signifie les frontières des territoires et l'expression suivante les habitants des territoires. En mentionnant des enfants de la terre et des fils d'hommes, il distingue les êtres charnels, terrestres et irrationnels de ceux qui sont sauvés et ont en eux une certaine empreinte de la nature humaine. Or, l'empreinte propre à l'homme, c'est la ressemblance avec la divinité. Quant à l'inégalité de vie liée à la pauvreté et à la richesse, elle est la cause la plus générale des disparités diverses et variées des affaires humaines. Quel est celui qui s'adresse à un auditoire si nombreux et si important ? Qui d'autre sinon celui qui dit en se prenant à témoin qu'il parlera sagesse et intelligence ? Or, il parle absolument ainsi celui qui possède «un esprit de sagesse et d'intelligence», cette grande grâce que l'on obtient à force d'attention et de méditation. Il n'a pas prétendu, en effet, ouvrir la bouche avant d'avoir incliné son oreille vers la parole qui procède par parabole : «Ma bouche, dit-il, parlera sagesse et la méditation de mon coeur intelligence»; et, tout d'abord, «j'inclinerai vers une parabole mon oreille» et alors «je dévoilerai sur un psaltérion mon sujet». Quelle est donc l'intelligence et quel est le sujet ? La création de Dieu, dit-il, ne connaît pas l'établissement d'un «jour mauvais», comme en témoigne le récit de la création du monde, mais le péché a fait du jour de réjouissance un jour de peur et de châtement. Il n'aurait pas dû être un objet de peur si le serpent qui guette notre talon – il a pour nom l'iniquité – n'avait pas encerclé et coupé le chemin de la vie, quand de tous côtés, dans son mouvement rampant, il se couvrait d'aspérités et se hérissait, de manière redoutable, des

écailles diverses des passions. Puis il a divisé en deux tout le psaume : dans la première partie, il donne le conseil de ne pas porter les yeux sur un autre qui rachète. Car, dit-il, «pas plus un frère ne rachète» qu'aucun autre homme, il n'y a que chacun personnellement à pouvoir se faire pardonner, s'il «donne à Dieu sa propre expiation et le prix du rachat de son âme». C'est pourquoi il veut que la conséquence des vains attachements de cette vie devienne une incitation à mépriser l'attachement à de vains objets. Comment les hommes peuvent-ils passer leur temps en souffrances inutiles, comme s'ils s'attendaient à vivre toujours ? Comment ne craignent-ils pas la destruction de la mort, eux qui voient ceux qui les précèdent mourir ? Et parce qu'ils sont vraiment fous et insensés ceux qui ignorent qu'après la vie ici-bas, ils laisseront à d'autres leur richesse, tandis qu'eux-mêmes demeureront à jamais dans des tombeaux, eux qui n'ont pas écrit leur nom dans les cieux par une vie plus élevée, mais ont désiré se faire un nom sur la terre, se sont rendus anonymes dans la cité d'en haut. Et la raison de tout cela, c'est que l'homme ne comprend pas son propre honneur, mais s'est laissé volontiers entraîné à des plaisirs bestiaux, livré à son gosier, à son ventre et à la souillure du bas ventre. Telle est la partie du psaume qui relève de sa première division. Celle qui reste présente l'accusation en d'autres termes. Et, à nouveau, le texte s'achève sur la même parole, la prophétie nous proposant, je crois, la philosophie suivante : la première raison de l'entrée du mal, c'est l'abrutissement de l'homme par les passions animales; or, alors que nous avons reçu par grâce de celui qui a visité avec compassion l'humanité le soin d'un tel mal, ils ont à nouveau abandonné «le bon pasteur» et c'est la mort qui les fait paître, eux qui se sont penchés non vers le pâturage céleste, mais vers celui de l'Hadès et sont devenus des brebis de l'Hadès. Car il dit : «Comme des brebis, ils ont été placés dans l'Hadès : la mort les fait paître.» Et ainsi, pour la seconde fois, le péché entraîne à nouveau l'inconscience devant l'honneur qui nous a été fait par grâce et la descente dans la vie irrationnelle. Car tout ce qui a lieu en dehors de la raison véritable est déraison. Or le propre de la bête est d'être sans raison et sans intelligence.

## CHAPITRE 13

62. Il serait superflu de passer en revue minutieusement chacun des psaumes, un par un et mot par mot, puisque ce qu'on a dit permet à celui qui le souhaite de comprendre très facilement également les passages voisins. Aussi n'est-il pas, selon moi, nécessaire d'allonger, en se montrant prolix, le discours, ou, du moins, faut-il seulement revenir, en se fondant sur nos considérations antérieures, sur le fait que le grand David est le bienfaiteur de la nature humaine, à la fois parce qu'il préfigure symboliquement notre salut et parce qu'il montre aux hommes la façon de se repentir, appliquant pour ainsi dire une certaine méthode pour réaliser cela dans le psaume cinquante, où une autre victoire sur l'opposant est apprêtée pour nous. Car savoir se purifier du mal, c'est ce qui prépare et fonde la victoire perpétuelle sur l'adversaire, puisqu'incessante est pour nous durant la vie la lutte à mener «contre le souverain de ce monde de ténèbres et contre les esprits de malice qui sont dans les régions célestes». Or, comme justement notre seul et unique moyen de combattre chaque assaut d'une tentation, c'est le repentir, celui qui a réussi cela en lui-même devient le permanent vainqueur de celui qui sans cesse l'attaque. Et même si, par la suite, l'histoire ne suit pas, dans les titres, l'enchaînement chronologique, le sens cependant suit un enchaînement. L'épisode de Bersabée et d'Ourie est, en effet, bien postérieur au récit relatif à l'Idouméen Doèk : celui-ci est situé au début de la tyrannie de Saül, celle-là est arrivée un peu avant la fin de la royauté de David. Mais la parole inspirée

ne se soucie pas de l'ordre chronologique et charnel des événements. Car, en quoi m'est-il à ce point utile d'apprendre d'abord l'histoire de l'Idouméen et, ensuite, d'être informé de celle de Bersabée ? Quelle vertu trouver à travers cela ? Quelle sorte d'ascension vers le mieux ? Quel enseignement qui fasse désirer les réalités sublimes ? Mais si, en apprenant tous les mystères du psaume cinquante que le texte contient selon le sens plus profond, j'ai pu être avec lui aussi instruit du remède qui nous a été donné pour détruire l'opposant – je veux parler du repentir –, de telle sorte que je me suis habitué et entraîné, grâce à lui, à vaincre toujours l'adversaire, considère comment je m'approche progressivement de la montée suivante, échangeant victoire contre victoire.

63. Mais je vais te citer l'enchaînement du titre historique qui se présente ainsi : «Pour la fin, d'intelligence en l'honneur de David, lorsque Doèk l'Idouméen est venu annoncer à Saül et lui dire : David est venu dans la maison d'Abimélech.» J'apprends par là que la situation qui conduit à la victoire finale est celle où l'intelligence dirige la vie à la ressemblance du grand David; et que j'attriste particulièrement Doèk, le tyran de mon salut, quand je me trouve dans la maison du prêtre, et quand, serviteur de mules, il n'a plus la force de m'attaquer de face, mais prépare en cachette une machination contre moi, en dénonçant à celui qui veut ma mort ma présence auprès du prêtre. On peut voir clairement qui sont les mules que commande cet Idouméen : il fait paître la nature stérile, en qui la bénédiction de Dieu n'a pas trouvé place, elle qui, d'emblée, a prescrit à la création de se multiplier par ces mots : «Croissez et multipliez.» Car la multiplication en mal ne procède pas de Dieu, comme la succession de l'espèce des mules ne procède pas non plus de leur croisement, mais à chaque fois la nature crée à nouveaux frais l'animal, faisant preuve de perversité en inventant et en introduisant d'elle-même ce qui n'existe pas dans la création. On voit très clairement d'après ce qu'on a dit quel but vise la parole. Car si «tout ce qu'a fait le Seigneur est très bon», mais que la mule ne fait pas partie du catalogue des créatures, il est clair que l'histoire emploie ce nom pour désigner la malice. Elle ne tient donc pas de Dieu son existence, pas plus qu'une fois née de la manière dont elle naît, elle n'a les moyens suffisants pour subsister selon sa particularité. Car comme la nature des mules ne se conserve pas par elle-même, de la même manière la malice ne subsiste pas non plus en se gardant continuellement la même, mais elle devient toujours autre, recevant la vie d'un autre, quand la noblesse et la fierté de notre nature, sa rapidité et sa nuque haute se laissent aller à désirer l'union asinienne et irrationnelle.

Cet étranger, donc, Doèk, qui se fit auprès de Saül le porteur d'un message hostile à David, le berger du troupeau stérile des mules, ne peut être autre que le méchant messenger qui attire, grâce aux passions diverses du péché, l'âme humaine vers le mal. Chaque fois qu'il voit qu'elle se trouve dans la maison du prêtre véritable, et qu'il est incapable de la frapper par les ruades de ses mules, alors il dénonce au prince de méchanceté «l'esprit qui agit sur les fils de la désobéissance». Mais celui qui est enraciné «comme un olivier qui porte des fruits dans la maison de Dieu» compose contre le tyran ces paroles que nous entendons dans le psaume, disant : «Pourquoi te glorifies-tu, toi le puissant en malice, de ton iniquité», toi dont «la langue est comme un rasoir aiguisé», elle qui dépouille ceux contre lesquels elle est appliquée de leur belle chevelure et qui coupe les sept tresses de boucles en quoi réside notre puissance ? Et tu peux parfaitement comprendre, à partir du nombre sept, le sens des boucles spirituelles, de la même façon qu'Isaïe a dénombré sept parties de la grâce de l'Esprit. Après qu'elles ont été coupées, comme ce fut le cas pour

Samson, viennent la destruction des yeux et la moquerie de la part des étrangers quand ils sont ivres.

64. Puis il ajoute, après avoir énoncé ce qui représente les traits distinctifs du puissant en malice, que Dieu le détruira pour toujours; mais qu'aujourd'hui, il l'arrachera et l'éloignera de la tente divine, et de la terre des vivants il déterrera les racines de sa méchanceté et de son aigreur, et tout ce que le psaume contient à la suite de ces paroles qui va dans le même sens. Par là, est réalisé l'affermissement de ceux qui, selon les paroles du divin apôtre, sont enracinés dans la foi. Car, dit-il, «pour ma part, comme un obvier qui porte du fruit dans la maison de mon Dieu, j'ai espéré en la miséricorde de Dieu pour les siècles» et pour l'intervalle qui est au-delà, dont l'infini est la mesure, qu'il nomme «les siècles des siècles». Dans cet intervalle aussi, il promet d'adresser éternellement à Dieu une action de grâces par ces mots : «Je te confesserai pour les siècles, car ce que tu as fait», toi pour moi, mérite l'action de grâces. «Et, dit-il, j'attendrai ton nom», car l'attente est un bien pour tes saints. Et, comme l'éclat multicolore passe imperceptiblement dans la variété des fleurs de sa teinte à une autre couleur, en mélangeant avec à propos les unes aux autres les extrémités des couleurs éclatantes, de même il est également possible de voir, à l'extrémité de ce psaume, le rayon de la pensée s'enchaîner et se mêler à la lumière du prologue du présent psaume, de telle sorte que l'entre-deux reste imperceptible, puisque spontanément la pensée de là vient se mélanger au psaume suivant. Car celui qui, «comme un olivier qui porte du fruit», a pris racine «dans la maison de Dieu» et qui a affermi en lui-même l'assise solide et inébranlable du firmament de la foi et a étendu l'espérance de la miséricorde divine, par l'action de grâce, aussi loin que l'infini des siècles, est saisi de colère contre les fous dont l'essentiel de la folie consiste à prétendre que celui qui est véritablement, «qui est sur tous et en tous», celui-là n'existe pas. Car, dit-il, alors qu'il y a tant de réalités si grandes – de Dieu il montre d'abord la prévoyance pour les hommes : la fermeté des espoirs mis en lui est à ce point inébranlable que le désir ne s'épuise pas, lui qui est aussi étendu que l'éternité des siècles –, comment peut-il se faire que «le fou dise dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ? Ils se sont corrompus et sont devenus abominables» en occupant ainsi leur pensée.

65. C'est bien, en effet, véritablement une corruption et une dissolution du composé que la chute hors de celui qui est réellement. Comment pourrait-on être dans l'être sans être dans celui qui est ? Comment pourrait-on demeurer dans celui qui est, sans croire à l'existence de celui qui est ? Or, celui qui est vraiment, c'est nécessairement Dieu, comme la vision de la théophanie en témoigne pour le grand Moïse. Celui, donc, qui chasse de sa pensée l'existence de Dieu en prétendant que ce dernier n'existe pas, a corrompu sa propre existence, en se mettant en dehors de celui qui est. Aussi, dit-il, à peine se sont-ils détournés de Dieu qu'ils sont devenus tous inutiles, comme un vase condamné pour inutilité est rejeté. Ce qui est inutile pour le bien désigne clairement l'aptitude au mal par son incompatibilité avec le mieux. Pour cette raison donc, «le Seigneur depuis le ciel s'est penché sur les fils des hommes». Une telle parole annonce la vie du Seigneur avec les hommes, quand ceux qui étaient les guides de l'incrédulité, prêtres, pharisiens et scribes, étaient suivis par tous les auditeurs. Il s'agissait, en effet, de ceux qui, de leurs dents blasphématoires, déchirent le peuple et le dévorent. C'est pourquoi il dit : «Ils trembleront de crainte là où n'était pas la crainte», «ceux qui dévorent mon peuple comme un morceau de pain», souffrant d'un mal semblable à celui des hydrophobes. Si les malades pouvaient recevoir de l'eau, elle serait capable de guérir leurs souffrances, mais ils craignent ce qui

est disposé pour leur salut et, se rendant étrangers à ce qui sauve, ils se préparent à eux-mêmes, par crainte de périr, leur perte. De la même manière, ceux-ci, quand la source leur crie : «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive», ayant les sens de leur âme saisis par la rage de l'incrédulité, tremblaient de crainte, là où n'était pas la crainte, et se détournèrent de la boisson du salut, ne sachant pas que Dieu est avec la postérité des justes, lui qui fait sortir de Sion le salut et le donne à Israël et qui ramène à nouveau à lui la captivité de son peuple en l'éloignant de celui qui par malice nous a rendus captifs du péché, tandis que sont dans la joie et l'allégresse le véritable Israélite et Jacob l'inspiré. Tel est donc le sens du psaume, comme il est possible de le découvrir en parcourant les mots mêmes du psaume. Le titre du psaume correspond à son sens, car le titre signifie que la parole du psaume est un chant de victoire réalisé avec intelligence au moyen d'une danse chorale. Il dit en effet : «Pour la fin, au sujet de Maeleth, d'intelligence en l'honneur de David.» Maeleth se traduit par «danse chorale» et, au lieu de «pour la fin», d'autres interprètes traduisent «chant de victoire».

La course avance à nouveau avec cohérence et fait correspondre, d'une manière adaptée, au sens qui se découvre progressivement les énigmes de l'histoire, quand ce Doèk l'Idouméen qui fait paître en lui-même la nature ambiguë des mules devient impuissant contre nous. On a dit dans ce qui précède que cet animal signifie le péché. Comme celui-ci est le fruit de cet arbre ambigu que le texte appelle «bien et mal» – bien, car le péché est recouvert par l'appât du plaisir qu'au lieu du bien poursuivent les amis du corps; mal inversement, car ce que l'on recherche maintenant comme un bien s'achève sur une fin amère; de même, on peut voir dans l'animal proposé les symboles de ces deux natures, le cheval et l'ânesse, au point que la mule est en même temps cheval et ânesse, les deux n'étant pas séparés, mais faisant un, puisque la double nature de ces animaux a été mêlée pour produire ce nouvel animal. Quand, donc, cet étranger, dont nous avons compris le sens, dénonce au tyran notre séjour auprès du prêtre, puis quand nous-mêmes, de cet homme qui se glorifie en malice et possède le pouvoir d'iniquité, grâce à l'alliance divine, nous détruisons la puissance, quand nous le déracinons en profondeur de la terre des vivants, devenus un olivier heureux d'être chargé d'une masse de fruits, et quand, fortifiés par notre espérance en Dieu, nous célébrons par des chœurs de danse les chants de la victoire remportée sur le vaincu : alors, logiquement, nous accédons à des hauteurs plus élevées et nous nous conformons parfaitement aux mots du Cantique, «sautant sur les montagnes et bondissant sur les collines».

66. En quoi consiste donc cette montagne sur laquelle bondit la parole depuis la précédente montagne spirituelle ? C'est encore une autre victoire et d'autres hymnes de victoire qui sont accomplis avec intelligence en l'honneur de David. Ceux qui provoquent les combats ne sont plus un troupeau de mules, c'est la nation des Ziphéens. Eux qui sont installés près des défilés à l'aride traversée, quand ils sont incapables de nous barrer l'accès par le défilé, accourent alors chez Saül que notre salut mécontente. Il dit, en effet : «Pour la fin, intelligence avec hymnes en l'honneur de David, quand les Ziphéens vinrent dire à Saül : voici que David est caché chez nous.» Celui qui n'ignore pas l'histoire sait bien qu'il est fait mention dans cette partie d'un lieu étroit et aride. Le passage rétréci, c'est, selon notre conception, cette voie royale de l'Évangile que barrent les Ziphéens, c'est-à-dire la nation étrangère des démons, les serviteurs de la puissance adverse, mais que trouve le petit nombre qui s'est détourné de la voie large. Tel est le texte de l'histoire : «Ne voilà-t-il pas que David est caché à Masera, chez nous, dans les défilés, sur la colline ?»

C'est vraiment, en effet, dans ce défilé que ceux qui vivent selon Dieu se cachent. Et le Nouveau Testament nous montre cette voie par où l'on peut monter au plus haut sommet de la montagne, que le récit historique appelle «colline». Quand, donc, nous franchissons sans obstacle cette voie étroite, les Ziphéens dénoncent au tyran notre salut. Mais nous, nous attribuons au nom de celui qui nous a sauvés le pouvoir de nous juger selon le bien, par ces mots : «Mon Dieu, par ton nom, sauve-moi et, par ta puissance, tu me jugeras.» Le texte présente, en effet, ce qui a eu lieu comme une réalité attendue, l'Écriture négligeant ainsi l'exactitude temporelle. Et, de fait, la prophétie décrit souvent ce qui se passera comme passé et ce qui est arrivé comme une réalité attendue, comme il est également possible de le voir à la fin de ce psaume. Car il n'a pas dit : «Mon oeil jettera un regard de mépris sur mes ennemis», mais «a jeté». Par là, nous apprenons que pour Dieu, rien n'est à venir ni n'est passé, mais que tout réside dans le présent. Aussi, bien que du passé ou du futur appliqués à la puissance divine la lettre des textes contienne une certaine expression, l'esprit n'a pas quitté le présent. Voilà donc ce que dit à Dieu celui qui a mis le pied sur la voie étroite et aride et a banni la troupe des Ziphéens : Par ton nom nous avons obtenu le salut, et par ta puissance le jugement selon le bien conserve sa force, et cela pour toujours. Puis, il invite pour cela l'oreille divine à écouter son action de grâces, mentionnant l'assaut des étrangers et la quête de son âme par les puissants en malice qui ne sont pas guidés par Dieu, mais par celui considéré comme son opposant. C'est pourquoi il dit : ceux-ci «n'ont pas mis Dieu devant eux», mais, «moi, Dieu vient à mon aide», lui qui retourne le mal contre les inventeurs du mal et, par la vérité, fait disparaître tout ce qui est hostile et étranger à la vérité. Et, pour ma part, dit-il, je rendrai grâce à ce nom par lequel j'ai été sauvé parce que c'est un bien de rendre grâce pour avoir échappé aux tribulations et pour avoir considéré de mes yeux la disparition des adversaires. Car l'oeil prophétique se réjouit quand il n'observe plus rien qui soit contraire à la vertu : puisque le mal a été détruit, lui qui s'oppose à la vertu en position d'adversaire, le nom des adversaires ne subsistera plus. Comment, en effet, quiconque pourra-t-il être encore appelé adversaire puisque l'adversité ne vit plus, elle que la paix a tuée, selon la parole de l'apôtre ? Afin que le sens énoncé s'accorde logiquement aux paroles du psaume, lis mot à mot le psaume lui-même qui se trouve de façon logique à la place cinquante-trois : à ce moment, désormais plus fort que les Ziphéens, il a assisté à la destruction complète du mal et, à nouveau établi dans l'intelligence de l'alliance d'en haut, il adresse à Dieu un hymne de victoire. C'est en effet ce que contient le texte du titre : «Pour la fin, avec hymnes d'intelligence en l'honneur de David.»

67. Comme, dans les combats physiques, les athlètes ne gardent pas les mêmes adversaires qu'ils dominent à la palestre dans leur jeunesse, mais, avec le développement de leur force, se devêtent pour affronter des rivaux plus grands et plus vigoureux et, s'ils les dominent, se frottent de poussière pour affronter des lutteurs encore supérieurs, combattant toujours d'une manière proportionnée à la croissance de leur force contre des adversaires plus puissants; de la même manière, celui qui s'est entraîné tant de fois par ses victoires sur ses adversaires, se procure des victoires plus éclatantes en s'attaquant à des rivaux plus éclatants et plus grands. C'est pourquoi il en appelle à l'oreille du président des jeux en disant : «Ecoute, mon Dieu, ma prière», et l'invite à prêter attention à sa lutte en disant : «Prête-moi attention et exauce-moi.» Et il montre par sa parole les peines des combats : il raconte l'affliction, le chagrin, le trouble du coeur, la voix de l'adversaire et la tribulation du pécheur – présentant pour ainsi dire au président des jeux lui-même

certaines prises que ses rivaux lui appliquent à la lutte; et, en outre, il rapporte encore que le trouble du coeur, l'effroi de la mort, la crainte, le tremblement et les ténèbres ont envahi toute son existence. Il n'a trouvé contre tout cela qu'une seule invention que lui permette de dominer une si grande détresse et de s'élever au-dessus d'elle : se munir des ailes rapides de la colombe, et une fois dans les airs, cesser alors son vol en ce lieu qu'on déserté tous les maux et qui abonde en réalités plus divines. Car, «séjournant, dit-il, dans le désert», loin de l'abattement de l'âme et de la tempête des tentations, il a reçu là-bas le salut de Dieu, là où disparaît le mal. Car la submersion signifie la disparition : tout ce qui se trouve dans l'abîme disparaît. La dissolution du mauvais composé, c'est donc l'engloutissement et la destruction du péché. C'est pourquoi il dit que le mal est englouti par Dieu pendant que les langues de ceux qui se préoccupent du mal sont divisées. Et toute la pensée contenue dans la suite de ce psaume, la description de la cité colonisée par les occupations mauvaises, tout a la même visée. Il cite, en effet, et énumère les mauvais habitants de cette cité, disant qu'«iniquité et discorde, dans la cité», de nuit, font le tour du rempart, et, à nouveau, qu'iniquité, souffrance et injustice retournent au milieu de la ville. Il montre aussi le peuple mauvais qui remplit ses larges voies, le nommant «usure et ruse». Et le plus grave de tout ce qui est cité, c'est, dit-il, l'hypocrisie qui se revêt d'une apparence fraternelle et aimable et cache la ruse sous un voile honorable. C'est pourquoi «le juste juge» envoie de nouveaux habitants bien dignes des premiers. Veux-tu connaître le nom des nouveaux habitants ? «Que la mort vienne sur eux, dit-il, et qu'ils descendent dans l'Hadès vivants.» Et, après avoir montré par son discours tout leur triste sort, il ajoute cette douce parole par laquelle il est victorieux de la cité avec sa population, disant : «Moi, j'espérerai en toi.» Or la population de cette cité, dit-il, ce sont «des hommes de sang et de ruse» qui ne réduisent de moitié aucun aspect d'un jour mauvais et ne font pas non plus preuve d'une méchanceté imparfaite, mais atteignent la perfection dans le mal. D'eux tous, il devient vainqueur par cette unique parole par laquelle il révèle sa disposition envers Dieu en ces termes : «Moi j'espérerai en toi.»

#### CHAPITRE 14

68. Parvenu à ces pensées, que celui qui ne recule pas devant l'effort lise lui-même les paroles inspirées du psaume, de peur que nous n'introduisions de la confusion dans le texte en présentant tout mot à mot et en allongeant l'examen à propos de chaque pensée. De la même manière que ceux qui gravissent une route montante et difficile à emprunter, quand, en chemin, ils ont trouvé un endroit où s'asseoir, y relâchent la grande tension de leur effort et, après avoir repris possession de leurs moyens, s'encouragent à monter la pente suivante; ainsi celui qui emprunte la voie de la vertu, dont les pas sont des victoires remportées sur les opposants, comme en témoigne le titre du psaume précédent, rassemble à nouveau ses forces tendues par le succès de sa précédente victoire pour la suivante. Car elle était grande cette lutte qu'il a remportée, dans le psaume mentionné, contre l'affliction, le chagrin et le trouble, l'adversité et l'écoute – c'est la voix de l'adversaire –, et contre la tribulation des pécheurs et la colère de ceux qui tourmentent : ils provoquent trouble de l'esprit, effroi devant la mort, crainte, tremblement, ténèbres et choses semblables. Celui donc qui a eu le dessus sur de pareils et si nombreux opposants avec l'aile semblable à celle de la colombe qui est apparue à notre existence, s'est exilé loin de ceux qui poussent dans le bois de la malice pour gagner le lieu qu'a déserté le germe maléfique de l'ivraie et où se trouve le repos, grâce à sa victoire remportée sur la cité entière des ennemis avec l'ensemble même de ses nouveaux habitants : ses habitants sont

l'iniquité, la souffrance, la discorde, l'usure, la ruse, la mort, la descente de la vie dans l'Hadès et, espèce la pire de toutes, l'hypocrisie de ses habitants permanents, qui, sous les dehors de la concorde, ourdit sa machination. Mais il est plus fort que cette cité, celui qui étend à tout le temps de sa propre vie sa confiance en la divinité : en citant «soir, matin et midi», il embrasse la mesure entière du jour où il dit ce que Dieu accepte d'entendre, puisqu'il délivre par la paix son existence de ceux qui s'approchent ainsi de lui en troupe massive, ceux qu'il nomme «des hommes de sang et de ruse», parfaits en malice. Après, donc, l'avoir emporté sur un si grand nombre d'hommes de ce genre en mettant son espoir en Dieu, à nouveau, après avoir, pour ainsi dire, oublié les peines qu'il a endurées jusqu'au bout, il s'encourage à affronter des rivaux plus puissants et plus grands. Voici, en effet, à quel genre de peines dans les luttes il se soumet : «Au sujet du peuple, dit-il, qui s'est trouvé éloigné des saints.» Or, ce peuple, c'est l'ensemble de l'humanité que la séparation des saints commandements a coupé de Dieu par un intervalle entre eux immense et infini. C'est lui qu'il appelle par sa victoire sur l'opposant, en faisant du salut de ceux qui étaient perdus la récompense des luttes. C'est pourquoi justement le succès est inscrit sur une stèle : la mémoire des événements se conserve éternellement sur un écrit ineffaçable. La victoire revient donc «à David pour une inscription sur une stèle, lorsque, dit-il, les étrangers s'emparèrent de lui à Gueth».

69. Afin que nous ne perdions pas la trace du sens tissé par le texte à travers les énigmes de l'histoire, je vais retracer, en la résumant brièvement, l'histoire. De la jalousie envers David avait été inspirée au tyrannique Saül du fait de sa victoire sur Goliath quand l'acclamaient celles qui dansaient en chœur et rayonnaient de la joie de la victoire. Aussi Saül cherchait par tous les moyens, secrètement ou ouvertement, à le faire tuer, tantôt en préparant en cachette ses machinations, tantôt en prenant ouvertement les armes et en lançant ses serviteurs contre lui. Après maintes et maintes tentatives menées par Saül contre David, celui-ci arriva finalement chez les Guéthéens où il habita une cité, puisque les étrangers lui en cédèrent volontiers une; là, il avait avec lui ses compagnons d'arme et vivait avec ses deux épouses légitimes : l'une était Israélite et l'autre avait été la femme de l'un des chefs du Carmel avant de vivre, après la mort de ce dernier, avec David. Voilà ce que contient l'histoire.

Qu'il ait été soumis au pouvoir des étrangers ne signifie pas dans son cas que la capture a eu heu pour son malheur – il n'en a pas été ainsi –, mais traduit une disposition et un sentiment d'amour bienveillant. Car lui qui a été chassé de la terre de ses pères, les Guéthéens l'établissent chez eux. Qu'a donc réussi de si grand par ses combats ce David, fils de Jessé, un homme issu des hommes, au point d'aller rappeler toute la nature humaine éloignée de Dieu par la transgression des saints commandements et de lui révéler les énigmes de l'inscription sur une stèle – or, on ne se trompera pas en nommant «l'écriture inspirée c» «inscription sur une stèle» –, sinon ce qui est évident par le contexte historique ? C'est bien un si grand homme qui est sorti des frontières de la Judée, a habité seul une cité au milieu d'étrangers, a trouvé le repos par un double mariage en recevant dans sa chambre une femme de la race d'Israël et une autre d'origine étrangère. Par conséquent – s'il faut dévoiler de façon plus pénétrante le texte à ce sujet – celui-ci est à la fois ce vainqueur et cet époux : par son triomphe sur «celui qui a le pouvoir de la mort», cet homme «puissant au combat» a revendiqué la liberté pour ce peuple innombrable retenu dans l'Hadès; d'autre part, tandis que le peuple d'Israël, par jalousie et envie, poussait à le tuer, il est, par bienveillance, soumis au pouvoir des étrangers et il institue parmi eux une

cité, je veux dire l'Église, où établit son royaume celui qui a dit à ceux qui étaient soumis à la loi : «Le royaume vous sera retiré pour être confié à une nation qui lui fera produire ses fruits.» Dans cette cité se trouve aussi une part de la noblesse d'Israël, selon la proclamation prophétique qui dit : «Dans des assemblées, bénissez Dieu, le Seigneur, vous qui sortez des sources d'Israël.» En effet, ceux qui ont été à l'origine de la parole de la foi, les hérauts de la vérité, les fondateurs de l'Eglise, je veux dire les disciples et les apôtres, sortaient des sources d'Israël : «Princes, dit-il, de Juda, leurs chefs, princes de Zaboulon, princes de Nephtalim.» Par certains signes et symboles, la prophétie signifie à l'avance les caractéristiques de la race des disciples, parmi lesquels se trouve aussi le plus jeune, Benjamin, instruit par l'extase des mystères, «de la semence d'Abraham et de la tribu de Benjamin», c'est-à-dire Paul, le divin apôtre. Mais si le roi, rapporte l'histoire, vit également avec l'Israélite, il hérite pourtant davantage Abigaïa avec laquelle vivait auparavant Nabal, du Carmel, surnommé le chien, ce rude montagnard qui faisait la tonte des troupeaux. Après sa disparition, sa femme vit avec le roi et devient la mère de rois.

70. Le titre du psaume contient donc de si grands mystères : il révèle la victoire «pour le peuple qui a été éloigné des saints» et la stèle célébrant les étrangers pour leurs succès, qui, par les inscriptions qu'elle contient, est dressée comme un blâme à l'égard de ceux qui suivent l'incroyance des Juifs et comme un chemin ou un exemple vers le bien pour ceux qui sont sauvés par leur foi. Quant aux paroles mêmes du psaume, elles semblent plutôt viser non pas tant celui qui, descendant de David, a été proclamé roi que David lui-même, le combattant du mal et le pratiquant de la vertu. Mais on ne peut prétendre que le sens du psaume ne concorde pas avec les énigmes du titre. Celui, en effet, qui se tourne vraiment et de la manière qui convient vers la connaissance de Dieu montrera que sa vie correspond totalement à sa foi; et cela n'est possible que si l'assaut charnel a est retombé grâce aux activités de la vertu. Or l'essentiel de la vertu, c'est l'alliance de Dieu dont est jugé digne celui qui s'est, par son existence, concilié la miséricorde divine. Comme si quelqu'un, en cas d'attaque soudaine d'un voleur ou d'un meurtrier, appelait des amis au secours parce qu'il ne peut à soi seul échapper aux dangers, de même ici aussi, en pleine lutte rapprochée avec l'homme (en disant «homme», il désigne par ce terme générique les passions de la nature en leur totalité), il appelle le secours d'en haut, disant qu'il est foulé aux pieds par son ennemi, épuisé et tourmenté par le combat de toute la journée, car loin que ce soit une personne seule qui se trouve aux prises dans les luttes avec lui, l'homme unique est, en fait, un peuple d'adversaires. En effet, dit-il, «mes adversaires m'ont foulé aux pieds tout le jour», frappant «d'une hauteur» parce qu'ils étaient au-dessus de celui qu'ils foulaient aux pieds. Et l'événement n'a pas lieu de jour pas plus qu'en pleine lumière, car je n'aurais pas eu peur en ayant la lumière pour allié. C'est pourquoi il dit : «Je n'aurai pas peur des jours», révélant tacitement que ses adversaires suscitent en lui la peur par l'obscurité. Mais un tel homme se ménage un jour par son espoir en la lumière qui abolit l'obscurité : «Je n'aurai pas peur des jours, mais, pour ma part, j'espérerai en toi.»

71. On atteindrait peut-être davantage le sens du texte en considérant l'énigme du titre. En effet, tant que le peuple des hommes se trouvait éloigné des saints anges, il était foulé aux pieds par les passions de la nature, épuisé et tourmenté par la longueur du conflit et, rejeté loin des êtres supérieurs, il trouvait la peur dans la nuit; mais lorsqu'il eut espéré en Dieu, après avoir renversé, tel un fardeau, l'errance de vains espoirs, alors il a loué ses propres paroles, qui constituent la confession de la foi. Car, dit-il, «en Dieu je louerai mes

paroles». Mais mes adversaires, dit-il, détestent ces paroles dignes d'éloge, ils conçoivent des pensées contre moi en vue du mal et préparent leur machination, secrète et cachée, en s'installant à côté, eux qui, en exerçant leur propre activité, ne cessent de surveiller perpétuellement mon talon, car c'est l'oeuvre de «celui qui est homicide depuis le commencement» de guetter le talon de l'homme. Mais, même si l'attaque des ennemis est pénible, grâce à ton alliance ils seront repoussés, car tu donnes gratuitement le salut aux hommes, «non d'après les oeuvres de justice», mais par ta seule grâce. En effet, «pour rien tu les sauveras». Et toute la suite du psaume traduit le rappel de la nature humaine, dont l'essentiel, la victoire sur l'opposant, est ineffaçable, comme une stèle, mémorial de l'amitié de Dieu proposé à toute la création pour être le sujet de sa louange. C'est pourquoi il dit à la fin du psaume en regardant cette stèle : «En Dieu je louerai un discours, dans le Seigneur je louerai une parole, en Dieu j'ai espéré.» A cause de lui, je n'éprouve plus la crainte de la chair; et «je dois, dit-il, des prières que j'acquitterai par la louange, parce que tu as arraché mon âme à la mort et mes pieds à un faux pas.» Par «faux pas», il veut dire l'écart par rapport au chemin des commandements, qui a entraîné la chute. Libéré donc de la mort et relevé de la chute, il se tient devant la face de Dieu, dont il s'était écarté au début en mangeant ce qui était défendu par le commandement avant de se cacher par honte à l'ombre du figuier. Ayant donc à nouveau recouvré la confiance, il est restitué à la lumière vivante. En effet, «je plairai, dit-il, au Seigneur dans la lumière des vivants», dont il avait été banni à l'origine par le péché.

72. Mais assez là-dessus, car je ne crois pas qu'il faille se donner la peine d'examiner davantage chaque détail et prolonger démesurément le propos. Et, puisque les psaumes de victoire sont nombreux dans les hymnes sacrés, indiqués par l'intitulé «fin», et puisque la victoire sur les opposants y est diversement conçue, la victoire remportée sur l'adversaire qui est signifiée par les énigmes de l'histoire a, semble-t-il, une raison particulière – je veux parler de l'histoire qui expose ce qui concerne Saül. Dans ces énigmes, l'ordre des psaumes n'est pas constitué d'après l'enchaînement des faits historiques, mais accompagne ceux qui se perfectionnent en progressant par la vertu : il fait harmonieusement correspondre chacun des faits révélés au cours des événements à une indication de progrès vertueux, si bien que le début et la fin sont placés dans une suite logique conforme à la vertu sans que l'ordre soit soumis au hasard matériel des événements. C'est pour cette raison qu'est représentée après bien des événements la rencontre qui a eu lieu bien avant, dans la grotte, de Saül qui était à sa poursuite pour le tuer et de David qui cherchait à éviter d'être tué. Ici le pouvoir de tuer s'est inversé et retourné : celui qui était poursuivi pour être mis à mort se trouve en mesure d'assassiner celui qui cherche à le tuer, et, alors qu'il a le pouvoir de se venger de son ennemi, il retient, aux limites de ses forces, sa puissance, en tuant, au lieu de son ennemi, en lui son propre courroux.

Même si ces événements historiques sont bien connus de tous ceux qui ne se préoccupent pas accessoirement des choses divines, nous les exposerons pourtant brièvement en en résumant et en en abrégant autant que possible le récit. Il y avait un lieu désertique en Judée où David poursuivi séjournait faute de ressources. Il y avait là une grotte spacieuse où il n'était possible de s'introduire que par une seule ouverture. Or, tandis que Saül est à la recherche de David et fouille le désert avec toute son armée, David lui-même et ses compagnons trouvent refuge par nécessité dans la grotte. Ceux-ci sont déjà dans la grotte quand Saül à son tour, après eux, s'engage dans l'ouverture pour

satisfaire un besoin nécessaire, ignorant la campagne contre son salut qui s'était organisée d'elle-même. Donc comme il était seul et qu'il avait ôté son manteau qu'il avait déposé près de lui, il était bien visible, dans la lumière que ménageait l'ouverture, de ceux qui étaient cachés au fond dans les ténèbres. Aussi tous les compagnons de David voulurent-ils se précipiter sur leur adversaire et tirer vengeance de celui qui se trouvait là pour tuer, puisque Dieu venait de leur livrer leur adversaire, à eux qu'il poursuivait pour les mettre à mort; mais David les arrêta dans leur élan, jugeant qu'il était illicite de s'en prendre à leur roi. Il retira alors son épée de son fourreau et se plaça derrière Saül, à son insu, sans qu'il y ait de témoin de son action contre lui, car les ténèbres de la grotte cachaient le spectacle et empêchaient de dévoiler ce qui se passait. Donc, alors qu'il pouvait d'un seul coup sur le dos lui transpercer le coeur de toute la longueur de son épée, il ne toucha pas au corps de Saül pas plus qu'il ne tenta de le faire. Mais à son insu il coupe avec l'épée la frange de son manteau, pour qu'ensuite le vêtement puisse témoigner de son amitié envers Saül, en montrant par la coupure de la frange qu'il avait le pouvoir de frapper son corps.

73. Cela fit voir clairement comment David était instruit en longanimité : lui qui avait à la main une épée nue, le corps de son ennemi livré à son bras et le pouvoir de le supprimer, il triompha aussi bien par le raisonnement de son courroux que par la crainte de Dieu du pouvoir de frapper, et non seulement il fut plus fort que son propre courroux, mais il calma aussi son écuyer alors qu'il se précipitait pour tuer Saül, en s'adressant à lui avec cette parole fameuse : «Ne fais pas périr» «l'oint du Seigneur». Saül s'avance donc hors de la grotte sans rien savoir de ce qui s'est passé et recouvert du vêtement mutilé. Mais David, sortant derrière lui avec l'assurance qui lui est propre et occupant le premier la colline qui surplombe la grotte, tend de son bras la frange qui n'était rien d'autre que le trophée non maculé de sang pris sur les ennemis. Criant alors à Saül d'une voix forte, il raconte cet exploit extraordinaire et admirable que le sang et la poussière n'ont pas souillé, dont le héros est sorti vainqueur et le vaincu sauf. Car ce n'est pas la chute de son ennemi qui atteste l'exploit de David, mais c'est parce qu'il a sauvé du danger son opposant que la supériorité de sa force est plus éclatante : il surabondait de confiance au point de ne pas faire reposer son salut sur la perte de ceux qui le combattaient, mais de conserver son assurance, même lorsque les conspirateurs abondaient, dans la pensée que personne ne cherchait à lui nuire. Ou plutôt la parole enseigne, à travers l'histoire, que celui qui excelle en vertu n'exerce pas son courage viril contre ses compatriotes, mais contre ses passions. Cet exploit de David supprime donc le courroux chez l'un et l'autre : l'un, grâce au raisonnement, supprime sa colère et éteint son impulsion à se venger, tandis que Saül, grâce à l'amitié dont il a été l'objet, mortifie sa méchanceté envers David. Car les paroles qu'ensuite il adresse au vainqueur quand, submergé de honte pour ce qu'il a osé faire, il montre par sa lamentation et ses larmes une répulsion intérieure pour sa méchanceté, on peut les apprendre par l'histoire elle-même.

74. Tel est donc le sujet du psaume cinquante-six, autant qu'il ressort des indications de l'histoire. Les paroles mêmes du titre, qui indiquent la rencontre dans la grotte, ont cette forme : «Pour la fin, ne fais pas périr, à David pour une inscription sur une stèle, quand il fuit loin de Saül dans la grotte.» Pour faire correspondre aux paroles du titre les pensées du psaume, le moment est sans doute venu de parcourir brièvement les paroles inspirées pour en comprendre également le sens. «Aie pitié de moi, mon Dieu, aie pitié de moi, car en toi mon âme a confiance, et, à l'ombre de tes ailes, j'espérerai jusqu'à ce que soit passée l'iniquité.» Le psalmiste demande à recevoir en échange de sa confiance

en Dieu et de son ferme espoir en lui la miséricorde divine, «jusqu'à ce que, dit-il, l'iniquité soit passée». Pour nous rendre plus claire la pensée, nous comprendrons ainsi le texte : la nature du péché est instable et passagère, puisqu'elle n'a pas été fondée au commencement par celui qui a fondé l'univers et lui a donné l'être, pas plus qu'elle ne persiste perpétuellement avec ce qui existe. En effet, les êtres issus de celui qui est persistent aussi toujours dans l'être; mais si une réalité est en dehors de celui qui est, si sa substance n'a pas son fondement dans l'être, mais dans le fait qu'elle n'est pas un bien, c'est là de l'herbe sur un toit, sans racine, sans semailles ni labours : même si présentement elle tourmente par son germe inconsistant, pourtant, au temps qui convient, lors de la restauration de l'univers dans le bien, elle passe et disparaît, si bien qu'aucune trace du mal qui nous domine ne demeure dans la vie qui nous est proposée en espérance. Car «encore un peu de temps, dit-il, et le pécheur n'existera plus, et tu chercheras son lieu et il ne sera pas découvert».

La parole, donc, présente dans le prologue du psaume une philosophie aux sublimes doctrines en traitant de la nature du mal. Elle enseigne en effet que nous avons besoin de l'alliance de la miséricorde jusqu'à ce que l'iniquité qui s'est établie funestement en cette vie soit passée au-delà de notre vie. Or une telle alliance nous est offerte par la confiance en la puissance de celui qui fait alliance et par l'armure que donne l'ombre des ailes de Dieu. Par l'ombre des ailes divines qui nous tient lieu de vêtement, on n'aura pas tort d'entendre les vertus. Car cela même que le divin est par nature demeure inaccessible à la nature humaine et hors de sa portée, car il vole de manière ineffable au-dessus du raisonnement humain. Mais une certaine empreinte de sa nature ineffable se forme par l'esquisse des vertus en ceux qui la regardent. Et ainsi toute sagesse, prudence et science, tout accès à la pensée compréhensive, s'ils ne sont pas eux-mêmes les ailes divines, sont néanmoins l'ombre des ailes divines. C'est pour nous un grand bienfait, même si c'est une ombre. Car «je crierai, dit-il, au Dieu très haut, au Dieu qui m'a fait du bien» par cette ombre qu'il a envoyée d'en haut sur la vie d'ici-bas. En effet, il m'a sauvé par l'Esprit qui m'a recouvert de son ombre dans la nuée et ceux qui m'ont foulé aux pieds dans les psaumes précédents, il les a maintenant fait rentrer dans le rang de ceux qui sont blâmés. Car «Dieu a envoyé sa miséricorde et sa vérité, et il a arraché mon âme du milieu des petits fauves». Mes péchés auparavant étaient vraiment des petits fauves ou des petits de lions qui déchiraient de leur terrible gueule et des pointes de leurs griffes. Mais les alliés vinrent, la miséricorde et la vérité, ce beau couple, car la miséricorde n'est pas absence de jugement, pas plus que la vérité n'est absence de miséricorde; et, grâce à eux, je serai libéré d'une existence en compagnie de ces petits fauves. Ces bêtes, dit-il, ce sont «les fils des hommes», dont «les dents sont des armes et des traits, et la langue un glaive acéré». La constitution de notre nature ne connaît pas ces traits sensibles qui remplacent les dents dans la bouche des hommes, mais quand quelqu'un s'est rendu semblable à la passion et a pris la forme du vice tout puissant, il perd sa forme naturelle et devient une bête. C'est pourquoi, après avoir fait mention des lions, il a nommé «les fils des hommes», ces bêtes dont les dents et la langue sont les instruments du combat.

75. Celui donc qui s'est tant élevé au-dessus de ses opposants au point de séjourner à l'ombre des ailes divines et d'être emporté loin de la terre vers son lot céleste – «Il a envoyé, dit-il, du ciel et il m'a sauvé» – ne considère plus ce qui entoure la terre, mais s'enquiert de la gloire présente parmi les êtres célestes, disant : «Sois exalté au-dessus des cieux, ô Dieu, et au-dessus de toute la terre ta gloire.» Puis il décrit les attaques des

adversaires et affirme que ceux-ci sont renversés par leur propre vice et tombent dans leurs fosses. Il dit en effet : «Ils ont préparé un lacs pour mes pieds et ils ont courbé mon âme. Ils ont creusé devant ma face une fosse et ils y sont tombés.» Lui-même, dit-il, est prêt à chanter et à louer la gloire divine, comme est bienheureux pour une telle grandeur celui dont le coeur a été préparé à louer la gloire divine en contenant en lui ce qui ne peut être contenu. S'affirmant disponible et prêt, il ne diffère pas le chant, mais convoque ses vivants instruments en les appelant par leur nom pour servir son hymne, disant : «Levez-vous, psaltérion et cithare», ce qui indique le concert pleinement harmonieux de l'homme double, visible et caché, pour la glorification divine. Alors les instruments répondent à celui qui les appelle. Le moment favorable pour une telle musique est l'aube, car la gloire de Dieu ne se lève pour aucun de ceux qui n'écartent pas les oeuvres de l'obscurité. «Je me lèverai» donc «à l'aube», disent à celui qui les appelle le psaltérion et la cithare. Et ainsi il promet d'accomplir l'action de grâces pour Dieu, qu'il nomme «confession», accomplit «parmi les peuples» et «parmi les nations». La grâce de la foi est partagée en effet à égalité entre ces deux noms, entre les peuples et les nations. Car «Dieu n'est pas seulement celui des Juifs, mais aussi celui des nations, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu qui justifiera la circoncision en vertu de la foi et le prépuce grâce à la foi»; pour cette raison, puisque la bénédiction divine comme un double courant s'est répandue sur les deux en se divisant tantôt vers les peuples, tantôt vers les nations, la prophétie adresse à Dieu l'action de grâces pour l'un et l'autre, car, si le péché a crû à l'infini, la miséricorde de Dieu, dans sa grandeur, est au-delà en étant même au-dessus de la hauteur du ciel, car «grande, dit-il, au-dessus des cieux est ta miséricorde». Et ce sont bien des paroles prononcées à leur gloire, selon moi, que les derniers mots du psaume, où il dit : «Sois exalté au-dessus des cieux, ô Dieu, et sur toute la terre ta gloire.» Car plus la gloire de Dieu surabonde sur terre, croissant grâce à ceux qui sont sauvés en vertu de la foi, plus les puissances hypercosmiques exultant de joie pour notre salut chantent et glorifient Dieu, comme le dit l'armée céleste pour les bergers, quand les anges ont vu sur terre la paix manifestée dans notre vie pour la bonne volonté parmi les hommes : «Gloire dans les hauteurs à Dieu.»

## CHAPITRE 15

76. Le psaume suivant qui est au-delà l'emporte en grandeur sur la hauteur de ce psaume-ci autant qu'on peut l'apprendre de la lettre même du texte. Comme entre coureurs, celui qui a dépassé le vainqueur des autres a remporté une gloire plus grande que le précédent en s'étant révélé meilleur que celui qui courait en tête, de même le psaume cinquante-sept, bien que le sens du psaume achevé précédemment se soit révélé grand, semble l'emporter en grandeur par ses idées. Car, comme celui-là avait remporté sur les autres les prix de la victoire, celui-ci, de la même manière, a l'avantage sur celui qui était supérieur aux autres; et son titre «pour la fin» atteste sa victoire. Mais la parole semble attester pour cette victoire moins la défaite des opposants que la surabondance en biens. Le texte du titre est le suivant : «Pour la fin, ne fais pas périr, à David pour une inscription sur une stèle.» Combien de fois le combattant de la longanimité est-il proclamé pour cette couronne victorieuse par le président des jeux lui-même et peut-être même par l'Esprit saint qui reprend souvent avec admiration cette parole, vu qu'elle est supérieure à la puissance humaine et qu'elle outrepassé les limites de la nature ! Car il appartenait seulement à la nature incorporelle et immatérielle de parler ainsi, elle qui est sans attache avec aucune passion humaine. Or il s'agit d'un homme, avec comme propriété consubstantielle à sa nature le courroux, victime de celui qui n'a obtenu aucun prétexte

pour lui faire du mal, mais qui a été jugé digne de grands et nombreux biens, à la fois pour le gouvernement public et pour ce qui le concernait personnellement : cet homme est banni par celui-là même qui a profité de son bienfait, il devient un exilé loin du foyer familial, persécuté pour être mis à mort par celui à qui il a fait du bien. Etant sans ressource, il passe d'un lieu à un autre, il campe dans des déserts, se réfugie sur les sommets, se fait le suppliant d'étrangers, souffre de manquer du nécessaire, endure son sort la plupart du temps à découvert, résistant souvent aux dangers mortels tendus par l'autre qui, un jour, s'est précipité pour le tuer de sa main avec sa lance, puis a encore fait cerner par ses gardes la demeure où il vivait pour qu'il ne puisse échapper à la mort, cherchait ensuite partout à savoir en quels lieux il campait, où il s'était réfugié, aux côtés de qui il se déplaçait et chez qui il se trouvait banni. Et à deux reprises s'est présentée à lui l'heureuse occasion de tuer son adversaire, une fois dans la grotte à l'improviste lorsque Saül était tombé aux mains de David, une autre fois dans la tente quand il était relâché dans son sommeil, tandis que David se tenait au-dessus de lui endormi : lorsqu'il pouvait épancher toute sa colère par le meurtre de son poursuivant, lui-même n'a pas porté la main contre lui et à celui qui avait hâte de le supprimer il affirme : «Ne fais pas périr.» Elle est issue directement de Dieu la parole qui interdit pour l'homme la destruction.

C'est pourquoi, comme ceux qui cherchent à rendre plus distinctes les figures sur la pierre, gravent en profondeur les caractères en ciselant les lettres et enfonce souvent le ciseau sur les reliefs, de la même manière, par une reprise continue, l'Esprit saint cherche à rendre plus claire et plus évidente sur la stèle de notre mémoire cette grande parole, pour que nous puissions lire, imprimée clairement et sans confusion en nous, cette inscription, quand surviennent les passions. Car ce que vise, selon moi, le plan du saint Esprit, c'est à proposer les belles actions passées des hommes saints comme guides aux générations suivantes, puisque leur imitation nous conduit à un bien égal et semblable. En effet, lorsque l'âme s'enfle pour se venger de quelqu'un qui l'irrite et que le sang qui entoure le cœur bouillonne de colère contre l'auteur de l'offense, alors en levant les yeux vers cette stèle que le saint Esprit a fait ériger en l'honneur de David et en y lisant cette parole que David a prononcée pour celui qui voulait le tuer, on apaisera complètement le trouble des raisonnements qui règne dans l'âme et on adoucira, par le désir d'imiter une conduite semblable, la passion.

77. Quant à la grandeur de celui qui, par son progrès, est monté sur l'échelon que constitue ce psaume, il est possible de voir également par les paroles mêmes du psaume combien elle surpasse la grandeur antérieure. Car il n'allègue plus le fait d'être foulé aux pieds par ses adversaires, pas plus qu'il ne cherche à s'attirer l'alliance de la miséricorde; mais, parvenu à cette hauteur, comme d'un observatoire élevé, à ceux qui vivent en bas dans les creux du piémont qu'est la vie humaine, il crie ces reproches en disant : «Hommes, de quoi parlez-vous et que faites-vous ? Est-ce donc de justice que vous parlez ? Est-ce donc avec droiture que vous appliquez votre jugement ? Je vois bien que vos cœurs sont sur terre et que tout mouvement du cœur est une activité, non une pensée. Car, aussitôt que le mal s'établit dans l'esprit, les mains combinent l'activité avec les pensées.» C'est par souci de clarté qu'en les paraphrasant quelque peu j'ai présenté les mots du texte du psaume qui sont les suivants : «Si vraiment c'est bien de justice que vous parlez, jugez-vous d'une manière droite, fils des hommes ? Car, dans votre cœur, vous produisez des iniquités sur la terre, vos mains combinent l'injustice.» Puis il ajoute, en une plainte pour

ceux qui sont déçus du salut, les paroles qui suivent, disant : «Les pécheurs se sont éloignés de la matrice et loin du ventre ils ont erré.»

Tu peux savoir, en examinant ce qui est dit, quelle est la première matrice de la constitution humaine et quel est le ventre qui a porté en ses entrailles l'humanité. Car je crois qu'ils ne sont autres que l'amitié et la bonté de Dieu par lesquelles nous avons été modelés et enfantés. Il a dit en effet : «Faisons un homme selon notre image et selon notre ressemblance», «celui qui a modelé un à un leur coeur». Et il dit encore : «J'ai enfanté des fils et je les ai élevés, mais eux m'ont rejeté.» Et il est possible de recueillir dans la sainte Ecriture d'innombrables formules de ce genre, qui font connaître quel est le ventre qui nous a modelés et quelle est la matrice qui nous a conduits à la lumière par la génération. Considérant donc cela, celui qui se plaint pleure sur la destruction de ceux qui se sont éloignés, car c'est ouvertement une lamentation, la parole où il gémit sur les pécheurs, disant : Comment les pécheurs se sont-ils éloignés de la matrice ? Comment ont-ils erré loin du ventre en préférant le mensonge à la vérité, eux dont la fureur est semblable au père du mensonge, au premier serpent. «Comme, dit-il, d'un aspic sourd, bouchant ses oreilles, qui n'écouterà pas la voix des enchanteurs, quand il se voit administrer un remède par un sage.» Car les savants en la matière ont observé la nature de cette bête : se consumant de fureur, elle réprime son souffle dans son gosier et ne le laisse pas s'échapper, se gonflant, comme une outre, par la rétention de l'air. En conséquence, est vain et sans effet sur elle tout ce que les savants en ce domaine ont trouvé pour charmer les bêtes par une antipathie naturelle. Il fait concevoir par là que le coeur des hommes au pouvoir du mal demeure indocile quand les maîtres leur appliquent un traitement.

78. Et toute la suite du psaume est une lamentation conduite par celui qui gémit sur la destruction de ces malheureux. Car il annonce ce qui leur arrivera de funeste : «Dieu brisera leurs dents dans leur bouche.» De quelles dents s'agit-il sinon de celles qui dévorent le fruit de la désobéissance, les servantes des plaisirs du ventre – qu'il a nommées dans le psaume précédent «armes et traits» – par lesquelles «la parole de la vérité» est déchiquetée ? Et, dit-il, «le Seigneur a broyé les molaires des lions». Tu peux savoir à qui il a donné le nom de lions, si tu apprends les particularités de ces bêtes. On raconte en effet que les lions ont les yeux qui dévient, qu'ils sont naturellement carnivores et amateurs de sang. Or tu connais certainement le sens figuré de la déviation oculaire de ceux qui ne regardent pas droit, de l'haleine déplaisante de ceux qui utilisent leur bouche pour blasphémer et, pour cette raison, sont parents de l'odeur fétide du péché. Et tout ce à quoi fait penser cette haleine, c'est-à-dire la chair et le sang, qui sont les nourritures privilégiées pour la nature des lions, tout cela est rejeté en vue du royaume de Dieu. Au moment, en effet, où ceux qui le méritent seront honorés, ceux-ci, dit-il, seront réduits au néant, emportés par la nature instable du flux des réalités matérielles dont ils se sont rendus parents durant leur vie. Car, dit-il, «ils seront réduits au néant comme une eau qui passe». En effet, le funeste archer de nos âmes, qui dirige «les traits enflammés» du péché contre l'existence humaine, ne cesse de tirer sur elles, jusqu'à ce qu'il ait rompu leur force : «Il tend, dit-il, son arc jusqu'à ce qu'ils soient sans force» et deviennent de la cire qui, en fondant, se moule facilement dans toutes les formes qu'imprime le péché. Et il ajoute encore ces paroles de plainte sur les malheureux : «Un feu est tombé et ils n'ont pas vu le soleil.» Un autre traducteur éclaire le sens de cette expression, en traduisant la chute du foetus qui a eu lieu à contretemps hors de la matrice par ces mots : «Un avorton de femme, dit-il, ne verra pas le soleil.» Donc, puisqu'au début du psaume, il dit que «les pécheurs se

sont éloignés de la matrice et loin du ventre ont erré», ce qui revient à dire qu'ils ont été avortés, et puisqu'il affirme que la cause d'un tel malheur, c'est leur ressemblance avec le serpent et l'aspic, pour cette raison, reprenant encore maintenant le même propos, il affirme que, restés incomplets selon la loi de la nature et devenus avortons par le vice, ils ont glissé et sont tombés d'eux-mêmes hors de cette matrice dont nous avons donné le sens, devenus un feu pour eux-mêmes par leur choix matériel. Voilà pourquoi ils n'ont pas levé les yeux vers le soleil. Par «soleil», il désigne «la lumière véritable» vers laquelle le rejeton non venu à terme des Juifs n'a pas levé les yeux. Et la parole suivante s'accorde logiquement avec ce qui précède. Car ce qu'il a nommé là «aspic sourd», il l'a maintenant changé et il parle d'épine sans intelligence. Écouter permet, en effet, de faire preuve d'intelligence et celui qui n'a pas accepté l'écoute rejette aussi totalement avec l'écoute l'intelligence.

79. Aussi, comme là, après avoir mentionné, à titre générique, le mot de serpent, il ajoute l'espèce de bête la plus pernicieuse du genre, citant l'aspic; ici également, de la même façon, après avoir introduit le mot d'épine comme s'il s'agissait d'un genre, il ajoute l'espèce la plus désagréable d'épines, citant «le nerprun» dont les pointes sont piquantes, les pousses denses et les égratignures dangereuses et vénéneuses quand on s'en approche. Néanmoins, vous avez beau être une épine, dit-il, vous avez beau être le nerprun au milieu des épines, tels que vous vous imaginez encore vivre – car il ne vit pas vraiment celui qui n'a pas la vie véritable –, la colère vous engloutira; et comme la vie des pécheurs n'est pas vraiment ce qu'on dit, mais un simple nom – car ce qui est séparé de la vie véritable n'est pas vie –, ainsi en va-t-il également de la colère attribuée à Dieu : la chose a beau apparaître aux pécheurs et recevoir d'eux ce nom, ce n'en est pas plus de la colère, mais comme de la colère aux yeux de ceux qui nomment ainsi la juste rétribution donnée par Dieu. Cela c'est donc la parole : «Comme des vivants et comme dans une colère il vous engloutira», vous qui n'êtes pas dans la véritable vie, pas plus que celui-ci n'est vraiment considéré comme en proie à de la colère.

Puis il dit : «Le juste se réjouira, quand il verra la punition.» Non qu'il se réjouisse du sort de ceux qui sont perdus, mais parce qu'il met en parallèle sa propre situation avec la leur, il s'estimera alors bienheureux de sa prudence, puisqu'il ne s'est pas trouvé avec ceux chez qui il voit la punition des pécheurs. Il constatera plutôt la pureté de ses mains par comparaison avec le sang souillé des pécheurs. «Ses mains, dit-il, il les lavera dans le sang du pécheur.» Or nous savons que nous nous lavons dans le seul but de nettoyer dans l'eau notre souillure. Cependant la tache de sang ne purifie pas la souillure antérieure, mais devient elle-même une souillure. Donc, comme la couleur blanche ressort avec plus d'éclat par contraste avec le sang, ainsi la pureté des mains du juste brille également davantage par comparaison avec son contraire. Car ce que l'on ne croit pas maintenant, que ceux qui ont souffert volontairement les épreuves de la vertu participent en quelque manière au mieux, sera alors rendu manifeste par l'expérience : à ce spectacle, on dira qu'il y avait, semble-t-il, un fruit réservé au juste dans le juste jugement de Dieu. Tu vois quel sommet le texte a atteint ! Combien sa grandeur dépasse ce qui a été accompli dans les psaumes précédents !

## CHAPITRE 16

80. Mais ce psaume n'est pas le terme de la montée vers la hauteur pour ceux qui progressent par la vertu. On peut reconnaître, en effet, que celui qui vient après dans l'ordre de la succession est au-delà également par la grandeur de sa pensée. A nouveau le

titre proclame le combat pour la couronne, à nouveau la stèle qui lui est consacrée atteste qu'une telle victoire dépasse un homme. Car il dit : «Pour la fin, ne fais pas périr.» Nous avons maintes fois dit que la fin signifie la victoire, et il n'est nullement nécessaire de proposer à nouveau une interprétation de ce qui est connu. L'expression «ne fais pas périr», cette parole amicale qui surpasse toutes les formes éminentes de longanimité, a atteint en ce lieu une signification plus grande. Qui ne sait que chacun, même parmi les premiers venus, est disposé à faire du bien à ceux qui ne lui ont manifesté aucune malveillance ? En revanche, souvent, même pour un léger tort, alors que l'homme plus magnanime supporte ce léger désagrément et, au moment d'accomplir un bienfait, ne renonce pas à faire du bien à celui qui lui a causé modérément du tort, l'esprit mesquin, lui, même si la contrariété est mince, saisit une occasion quelconque de faire du mal pour lancer contre l'autre tous ses moyens de vengeance. On ne porte donc pas une égale admiration, même si leur bienfait est semblable, à celui qui n'a subi aucun préjudice et à celui qui a répondu au tort causé par un bienfait. Aussi, pour souligner le caractère incomparable et sans rival de la longanimité de David qui imite, à peu de choses près, l'impassibilité même de la nature divine, met-il en parallèle cette folie méchante de Saül. En effet, la parole «ne fais pas périr», qu'il grave sur une stèle pour le souvenir des générations postérieures, est prononcée, dit-il, par David, non lorsque le tyran se comportait en ami avec lui, mais, après ces événements, «lorsque Saül envoya des gens dans sa maison pour le mettre à mort».

Tu n'ignores rien, toi qui aimes à t'instruire, de la partie de l'histoire évoquée par le titre : comment, quand la terreur inspirée par l'esprit du démon s'était emparée de Saül, et que le saint, David, grâce au psaltérion, cherchait à calmer le trouble produit par la passion, Saül trouve, placée à côté de lui, la javeline et la lance sur son bienfaiteur en en dirigeant contre lui la pointe; mais lui évite le trait grâce à l'alliance divine, et la pointe, dans son élan, s'enfonce profondément dans le mur. Il a quitté alors les domaines royaux et s'est installé dans sa maison, espérant voir le courroux du roi se modifier sous l'effet du repentir. Saül à la merci de David, modèle de magnanimité

81. Mais Saül plaça des soldats autour de la maison de David et commanda aux bourreaux de le tuer; lui cependant, non sans peine, se jetant d'une fenêtre, se retrouva à l'air libre, échappa à la garde et se mit hors de danger. Exilé, il passa alors tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, errant sans ressources avec ses hommes qui n'en avaient pas l'habitude. Et ainsi il est surpris par Saül qui a encerclé avec toute son armée la colline où David et les siens ont trouvé refuge. Comme un délai d'une nuit lui était accordé jusqu'à sa mort – Saül avait différé jusqu'à l'aurore le meurtre de celui qu'il poursuivait –, il se présenta devant la tente de son ennemi et le surprit sur un lit, relâché dans son sommeil; néanmoins, non seulement il retint sa propre main qui avait sans doute hâte de s'abandonner à son courroux, mais il détourne aussi de son ardeur son écuyer qui se penchait déjà pour tuer Saül – il dit en effet : «Je frapperai et je ne m'y prendrai pas à deux fois» – par cette grande et fameuse parole, disant : «Ne fais pas périr» celui qui s'active pour notre destruction. Et l'admirable ne consiste pas seulement en ce qu'il fait grâce de la vie à celui qui faisait tout pour attenter à la sienne, mais en ce que David, oint pour régner et sachant qu'il n'aurait part à cette dignité que si Saül se trouvait écarté, jugea préférable dans sa longanimité de subir l'épreuve d'une humiliation personnelle plutôt que de parvenir à la royauté en épanchant son courroux contre celui qui lui faisait du tort. C'est pourquoi on trouve écrit à côté de cette parole d'amitié ceci : «Quand Saül envoya des gens

dans la maison de David pour le tuer.» Ces mots n'ont pas, en effet, été dits alors, quand les événements que j'ai rapportés se sont produits, mais le texte souligne, pour faire grandir l'admiration, que c'est la victime d'un tel sort qui les a prononcés.

82. Je crois superflu d'introduire maintenant une parenthèse dans notre discours tandis qu'il se hâte vers d'autres questions, sur la nature de ce qui est cherché dans l'histoire : comment, tandis que le texte rapportait que Saül cherchait à frapper David de sa javeline, l'histoire ajoute que la lance est allée contre le mur, mais que David fut sauf, que sur son lit ce n'est pas David en personne qu'on trouve, mais à sa place des cénotaphes et un foie de chèvre. Cela servait aux gens de l'époque, en vertu d'un certain usage, à détourner la mort par un sacrifice expiatoire, de telle sorte que celui qui se trouvait malade était retiré de son lit, tandis que le vêtement qui recouvre les morts était placé sur la couche avec un foie de chèvre. Car il est sans doute clair pour les plus ardents au travail que l'histoire est une prophétie du plan du Seigneur. Le tyran Saül avait en lui des démons : celui qui a été oint pour la royauté les chasse par son instrument, la cithare, en provoquant la terreur en eux. Mais lui, qui est possédé par les démons qui l'entourent frappe de sa javeline celui qui, par sa cithare, a fait preuve de sa force contre les démons; cependant, au lieu de David, c'est le mur qui reçoit le coup tandis que lui est sauf. Ensuite, on vient chercher sur le lit celui qui a été l'objet de la machination de Saül : lui, on ne le trouve pas, à sa place le lit contient des cénotaphes et un foie de chèvre.

On voit bien ce que vise l'enchaînement à travers les énigmes de l'histoire. Par David, c'est celui qui est issu de David qui est annoncé, et l'oint désigne le Christ. La cithare est l'instrument humain; le chant qu'elle produit, la parole qui nous a été manifestée par celui qui s'est fait chair, dont l'oeuvre est de faire disparaître le dérangement inspiré par des démons afin que «les démons» ne soient plus «les dieux des nations». Or ce roi qui possède en lui les démons, lorsque les esprits cèdent au chant de celui qui a accordé l'instrument pour cela, le frappe avec sa lance – la lance est un bois armé de fer –, mais à sa place c'est le mur qui reçoit la lance. Par mur, nous entendons la demeure terrestre que nous interprétons comme le corps autour duquel nous voyons le bois et le fer de la croix. Mais ce David, oint et roi, échappe à la passion. La divinité, en effet, ne se trouve pas dans la croix et les clous.

83. Et nous ne sommes pas étonnés d'entendre mentionner Melchol, la fille de Saül, mariée à David, si nous considérons l'enchaînement. Nous savons en effet que «Dieu n'a pas fait la mort», mais qu'est devenu père de la mort le roi du vice qui s'est privé de la vie. Car «c'est par la jalousie du diable que la mort est venue» et «la mort a régné d'Adam» jusqu'à la Loi, dont l'apôtre ne veut plus le règne en nous, dans notre corps mortel. Celui, donc, qui «pour tout homme a goûté la mort» se trouve dans la maison de celle qui est née de Saül dont nous avons donné le sens, et son nom est Melchol. Ce nom signifie «royauté», parce que, jusqu'alors, le péché régnait sur la nature. Une fois là, il sort de lui-même par une fenêtre. Or la fenêtre signifie le retour à la lumière de celui qui s'est manifesté à ceux qui sont «assis dans l'obscurité et l'ombre de la mort». On voit sur le lit ses cénotaphes, car l'ange dit également à ceux qui cherchent le Seigneur dans le tombeau : «Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, mais il est ressuscité.» «Voici le lieu où il gisait.» Ceux qui cherchaient le Seigneur virent la tombe où il était enseveli vide du corps qu'ils cherchaient. Seuls s'y trouvaient les vêtements funéraires. Nous comprenons donc que les cénotaphes sur le lit de David signifient la résurrection du

Seigneur, celle en rapport avec la tombe, par laquelle est opéré le véritable détournement expiatoire de notre mort.

Comme sur le mur blessé, qui tient lieu de corps selon notre interprétation, il n'y a pas de sang, pour que ne soit pas omise la principale des réalités relatives au mystère par lequel nous avons été rachetés, je veux dire le sang, celui-ci se trouve dans les cénotaphes. Le foie est, en effet, le seul des organes qui soit une source et une officine de sang. Sans lui, il est impossible à la nature du sang de se former. Si donc le sang vient du foie et si le foie est dans les cénotaphes, le sang lui non plus n'est pas absent du détournement, par un sacrifice expiatoire, de la mort qui a eu lieu pour la nature humaine. Cette espèce animale, à qui on a pris le foie, a été réservée aux sacrifices de propitiation pour les péchés. Et ce n'est pas tout : c'est également la même espèce qu'on prend précisément pour la Pâque. Et Moïse dit qu'il faut employer cet animal pour écarter le péché du peuple, quand il est séparé pour une double action : deux chevreaux sont proposés par tirage au sort, l'un est offert à Dieu, l'autre est chassé dans le désert pour le péché. Donc, pour toutes ces raisons et d'autres semblables, c'est de cet animal qu'on a pris le foie pour désigner le sang : grâce à lui, pour ceux qui étaient mortellement malades, a eu lieu le détournement par sacrifice expiatoire de la mort, par la résurrection des morts de notre Seigneur, qui est le sens du cénotaphe.

84. Mais le moment est venu de parcourir brièvement également le sens du psaume qui est le suivant : la prophétie divise le texte, car une partie est adressée pour nous à Dieu de la part de notre nature dans son ensemble; l'autre nous est destinée de la part de celui qui a souffert pour nous la passion. Les paroles, donc, qui sont pour nous, sont les suivantes : «Arrache-moi, dit-il, à mes adversaires, mon Dieu, et de ceux qui se dressent contre moi délivre-moi», et «de ceux qui commettent l'iniquité et des hommes de sang» qui «ont pourchassé mon âme» et «ont attaqué» violemment sans avoir subi le moindre préjudice de notre part. Car je n'ai pas péché contre eux et nous n'avons pas commis non plus pour nuire à nos adversaires d'iniquité qui puisse précisément les irriter. La première course fut pour nous sans iniquité. Mais vois, dit-il, tout ce qui existe : «Vois» et «songe à aller examiner». Et ne diffère pas par amitié la punition des fautifs : «N'aie pas pitié, dit-il, de tous ceux qui commettent l'iniquité.»

Puis il passe la parole à la personne transcendante et dit au nom de la personne qui a exaucé la prière : ces adversaires retourneront vers leur propre soirée, ce qui revient à dire qu'ils seront poussés vers l'obscurité du dehors, car la soirée est principe et mère d'obscurité. «Et ils seront affamés comme un chien.» En effet, ceux qui n'ont pas la ressource du salut seront nécessairement poursuivis par la misère que provoque la faim des biens. Ainsi le riche a été affamé dans l'Hadès, privé de la rosée divine, et, parce qu'il ne s'était pas préparé à un tel bien, il a été consumé par la flamme. Mais il dit aussi : «Ils encercleront une cité», ce qui me semble sous-entendre un sens comme celui-ci : puisqu'on jette hors de la cité tout ce qui est inutile et méprisable pour ce qui concerne l'usage des vivants, qu'il s'agisse soit d'une réalité morte et corrompue, soit d'une ordure infecte, autour desquelles on trouve les chiens qui, sous l'empire de la faim, vivent dans la souillure rejetée par la cité, par là la parole enseigne la différence entre ceux qui vivent dans la vertu et ceux qui vivent dans le vice et la traduit par l'énigme de la cité. Par cité, il veut dire le régime bien réglé et bien ordonné, formé par la vertu; au contraire, ce qui est en dehors de la cité révèle le mal qui est mis en regard avec son contraire : en lui se trouve tout le rejet de la vie civilisée, c'est-à-dire une sorte de péché infect, constitué à partir de la

putréfaction des corps et de la souillure ordurière. Est donc un habitant de la cité l'être grand et estimable, l'homme véritable que sa vie a conformé à l'empreinte apposée sur la nature dès l'origine; au contraire, celui qui se tourne vers ce qui est en dehors de la cité est un chien et non un homme, de telle sorte que chacun voit clairement comment distinguer les chiens des hommes par nature, je veux dire non d'après l'aspect de leur conformation physique, mais d'après la différence de leur vie. Car celui qui habite la cité vertueuse est vraiment un homme; mais s'il s'adonne à l'intempérance infecte ou à la cupidité excrémentielle, que l'on peut justement nommer ordure, ou à toute autre forme de vice, il erre et rampe en dehors de l'enceinte de cette cité et se crie à lui-même qu'il est un chien, puisque sa nature a quitté sa ressemblance avec Dieu pour prendre la forme du chien. Or, tu conçois parfaitement à travers les chiens le premier chien, Carnivore et homicide, comme le dit l'Écriture.

85. Et la suite du psaume décrit l'existence de chien. En effet, remplaçant l'abolement, une parole, affirme-t-il, traverse leur bouche, et, remplaçant les canines, un glaive, dit-il, est dissimulé sous leurs lèvres. Il affirme ainsi textuellement : «Voici qu'ils parleront dans leur bouche et un glaive est sur leurs lèvres.» Mais ces réalités redoutables font rire ceux qui ont Dieu en eux. En effet, dit-il, «toi, Seigneur, tu te riras d'eux», mais moi, «je garderai chez toi ma force». Puis, peu après, il annonce le plan défini par Dieu pour son propre ouvrage. Il dit en effet : «Ne les tue pas», mais «fais-les descendre» de la hauteur de leur vice sur le sol plat et uni d'une condition en rapport avec Dieu. Ce que précisément aussi bien le grand Paul que Jean le Baptiste ont fait : avec Paul, «est renversée toute hauteur qui se dresse contre la connaissance de Dieu», tandis que par Jean, selon la prophétie d'Isaïe, toute montagne et toute colline sont tirées vers le bas. Par là nous apprenons qu'il n'y aura pas disparition des hommes, afin que l'oeuvre divine ne soit pas rendue inutile en disparaissant par son inexistence. Mais à leur place, le péché sera détruit et réduit au néant. Car, dit-il, «péché de leur bouche et parole de leurs lèvres», orgueil, imprécation et mensonge, «dans la colère de l'accomplissement, ne subsisteront pas». Quand cela ne sera plus, «ils sauront, dit-il, que Dieu est le maître de Jacob et des extrémités de la terre.» En effet, nulle malice ne subsistant nulle part, le Seigneur sera totalement maître des extrémités, puisque le péché qui règne aujourd'hui sur le plus grand nombre aura été écarté. Puis il reprend encore la même parole sur ceux qui retournent vers la soirée, sont affamés comme un chien et font le tour de la cité, révélant, je crois, par la reprise du texte, que les hommes, sous le double rapport du mal et du mieux dans lesquels ils se trouvent aujourd'hui, seront encore par la suite dans la même situation. Car celui qui, par impiété, rôde autour de la cité et n'y vit pas ne conserve pas non plus l'empreinte humaine sur sa propre vie, mais se transforme en bête par son choix, et devient un chien : celui-ci sera alors aussi chassé de la cité d'en haut, tombera dans une faim des biens et sera châtié. Mais le vainqueur des opposants, comme il s'avance – ainsi que le dit ailleurs le psalmiste – de puissance en puissance et échange victoire contre victoire, dit : «Je chanterai pour ta puissance et je célébrerai à l'aube ta miséricorde, parce que tu es devenu mon soutien et mon refuge», et la gloire te convient pour les siècles des siècles. Amen.